1.26.11.

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section .L77

v.28

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

—

TOME XXVIII

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES,
SUPERSTITIONS

TOME XXVIII

PARIS
MAISONNEUVE & CH. LECLERC
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1889

Tous droits réservés

TRADITIONS POPULAIRES

DE

L'ASIE MINEURE

TRADITIONS POPULAIRES

DE

L'ASIE MINEURE

PAR

E. HENRY CARNOY

ET

JEAN NICOLAIDES

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY.

PARIS

MAISONNEUVE & CH. LECLERC

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889

Tous droits réservés

A MONSIEUR ARISTIDÈS GEORGANDJOGLOU

PROCUREUR IMPÉRIAL

PRÈS LE TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE

DE SMYRNE

HOMMAGE CORDIAL

JEAN NICOLAIDES

Rodosto, 21 octobre 1888.

AVANT-PROPOS

Les traditions de la vieille Europe s'épuisent : il n'est guère de thèmes nouveaux dans les derniers volumes parus relatifs au Traditionnisme.

L'heure est venue de se mettre à étudier les traditions des pays étrangers.

C'est cette raison qui nous a décidés à publier ces Traditions de l'Asie Mineure, *pays à peu près inexploré jusqu'ici.*

Les documents apportés sont de bonne foi.

Les traditionnistes y pourront observer quelques thèmes nouveaux, nombre de détails curieux.

Puisse cet ouvrage servir utilement les études auxquelles nous nous sommes dévoués.

C'est là notre but ; c'est là notre vœu.

H. C. et J. N.

Paris, 25 octobre 1888.

I

LE ROMAN DU RENARD

UNE veuve avait deux enfants, un garçon et une fille. Cette femme était pauvre; elle n'avait ni champs au soleil, ni bourses d'or dans son armoire; c'était la plus malheureuse créature du pays, et elle ne parvenait à nourrir ses chers petits qu'en s'en allant travailler chez les riches et, souvent aussi, en tendant la main le long des routes ou aux portes des maisons.

La pauvre veuve était triste et son fils ne l'était pas moins, car il ne songeait qu'à la fortune; il eût voulu devenir riche afin d'aider sa bonne mère et de pouvoir faire le bonheur de sa petite sœur chérie.

Un soir, le jeune homme s'était couché en pleurant, tant la misère était noire dans la pauvre chaumière. S'étant enfin endormi, il eut un songe.

Un homme, vêtu d'étrange façon, parut auprès de son lit :

« Pourquoi es-tu affligé? demanda-t-il.

— Hélas! ma mère et ma sœur sont dans la misère, et je suis pauvre. Ce m'est une grande douleur de voir ma petite mère exténuée de fatigue et ne pouvant cependant nourrir convenablement ma sœur bien-aimée!

— Jeune homme, cesse d'être triste. Lève-toi; va dans la campagne; ta fortune est cachée sous un vieux noyer. »

Ayant ainsi parlé, l'inconnu disparut.

L'enfant s'éveilla.

« Que je suis malheureux! s'écria-t-il. Ceci n'est qu'un songe, qu'un rêve trompeur! »

Et de nouveau, il se laissa aller à la tristesse et il maudit la mauvaise étoile qui prenait plaisir à le tourmenter, même durant son sommeil.

S'étant endormi, il revit en songe l'inconnu.

« Pourquoi t'affliger encore? Va dans la campagne et tu y trouveras la fortune.

— Étranger, qui es-tu?

— Qu'importe mon nom!... Lève-toi! »

L'enfant encore s'éveilla, et encore il se remit à pleurer.

« Hélas! dit-il, combien vrai est ce proverbe turc : *« Une poule affamée se voit en songe dans le grenier à l'orge! »* Je suis misérable, et voilà que je ne rêve que de fortune soudaine! »

Et il se rendormit.

L'inconnu se montra pour la troisième fois. Mais son visage était dur, et ce fut d'une voix impérieuse qu'il s'écria :

« Insensé, ne vois-tu pas que je suis ton bon génie, celui qui te protège depuis le jour où tu ouvris les yeux à la lumière du soleil ! Lève-toi, je te l'ordonne ! Dans la campagne est le vieux noyer, et sous les branches de cet arbre la fortune t'attend. Adieu, enfant, car tu ne me reverras plus ! »

Le fils de la veuve se leva.

« Quoi qu'il puisse m'arriver, s'écria-t-il, j'irai où m'envoie mon bon génie ! »

S'étant habillé de ses pauvres vieilles hardes, l'enfant éveilla sa mère.

« Ma chère petite pauvre mère, dit-il, donne-moi ta main à baiser et recommande-moi à la miséricorde infinie de Dieu, car je vais te quitter.

— Me quitter ? que dis-tu, mon cher petit ?

— Durant mon sommeil, mon bon génie est venu me trouver, et par trois fois il m'a ordonné de me lever et de m'en aller dans la campagne trouver la fortune qui m'attend sous un noyer.

— Ah ! mon enfant, n'écoute point ce rêve trompeur ! Reste avec ta pauvre mère ; nous sommes malheureux, mais notre amour nous soutient dans la misère.

— Non, ma chère petite mère, je veux partir.

J'irai chercher la fortune, et ainsi tu seras riche et heureuse, et tu auras une agréable vieillesse. »

Puis l'enfant éveilla sa sœur.

« Ma chère petite pauvre sœur, dit-il, laisse-moi t'embrasser sur la bouche et sur les yeux. Je vais à la recherche de la fortune que mon bon génie me montra par trois fois dans mon sommeil. Peut-être demain ne serai-je pas de retour, peut-être même ne te reverrai-je jamais. Adieu! petite sœur bien-aimée! »

Le frère embrassa longuement sa sœur sur la bouche et sur les yeux, et il quitta la pauvre chaumine.

La nuit était encore toute noire; à peine si quelques étoiles brillaient à travers les gros nuages; le vent grondait; mais le jeune homme, le cœur rempli d'espérance, traversa le village, prit un sentier, puis un autre, et s'achemina dans la campagne vers le vieux noyer que lui avait désigné son bon génie.

Après avoir marché longtemps, il arriva au pied de l'arbre. La lune se montra au ciel, éclairant la vallée; rien, personne n'attendait sous le vieux noyer.

L'enfant s'assit et pleura.

« Pourquoi, s'écria-t-il, pourquoi n'ai-je pas écouté ma bonne petite mère? pourquoi n'ai-je pas suivi ses sages conseils? Je serais auprès d'elle

pour la consoler dans son malheur, tandis que maintenant je suis perdu dans la plaine solitaire. Combien je suis malheureux ! »

Abattu par le découragement et par le chagrin, l'enfant s'endormit.

Il eut un nouveau songe.

Un chevalier armé de toutes pièces, monté sur un vigoureux cheval gris, venait de se montrer à son côté. Un nuage de fumée sortait des naseaux du cheval, et la sueur coulait de son corps, comme s'il avait fourni une longue carrière.

« Enfant, s'écria le chevalier, monte en croupe avec moi sur le cheval gris. »

L'enfant hésitait.

« Monte, te dis-je, ou ce poignard te percera le cœur ! »

Effrayé, le jeune homme obéit et sauta sur le cheval gris.

Le jour allait paraître.

« Allons, dit l'inconnu, allons, mon gentil cheval ! Nous avons encore à galoper, si nous voulons arriver avant le lever du soleil. »

Et le cheval gris s'élança comme une flèche à travers les broussailles et les taillis, les plaines et les vallées, les collines et les montagnes. Ah ! comme il se précipitait ! et comme sous ses pas volaient les tourbillons de poussière et les éclairs de feu !

Enfin le cheval gris s'arrêta tout à coup. On était sur un plateau élevé couvert d'herbe drue et de buissons fleuris; une rivière murmurante arrosait ce ravissant endroit de délices, et des bandes d'oiseaux au plumage de pourpre et d'or chantaient à l'envi parmi les bosquets touffus.

« Descends! ordonna le chevalier. »

L'enfant se laissa glisser sur le gazon, et l'étranger reprit :

« Jeune homme, tu cherches la fortune, n'est-ce pas ?

— Oui, noble chevalier.

— Eh bien! ta fortune se trouve en cet endroit. »

Et il lui offrit une flèche et du feu.

« Tu vois ce gros oiseau perché sur ce buisson; ce sera ta nourriture d'aujourd'hui. Lance-lui ta flèche. »

L'enfant banda son arc, visa l'oiseau et tira. Hélas! il n'avait pas visé juste! Et quand il se retourna, le cavalier avait disparu.

Plus désespéré que jamais, le fils de la pauvre veuve marcha toute la journée, parcourant le plateau dans tous les sens, voyant mille et mille oiseaux, et ne pouvant en tuer aucun. Enfin, vers le coucher du soleil, il visa un petit oiseau jaune, lui lança sa flèche et le tua.

L'enfant revint à l'endroit où il avait entretenu

son foyer, et, ayant déplumé son gibier, il le fit rôtir, le mangea, puis songea à dormir. Il lui fallut se coucher à la belle étoile, un mouchoir sur la tête pour se garantir le visage contre le froid de la nuit.

Le matin du deuxième jour, l'enfant reprit sa flèche et s'en alla à la chasse. Au coucher du soleil, il revint avec deux oiseaux qu'il avait tués.

Il était assis devant le foyer où rôtissaient ses deux pièces de gibier, quand il s'entendit appeler.

« Le salut soit sur toi, ô étranger! »

Il se retourna et vit un Renard affamé, exténué, mourant, qui se soutenait à peine sur ses jambes chancelantes.

« Sois le bienvenu, mon frère! répondit l'enfant. »

Le Renard s'approcha et s'assit devant le feu.

« Vois, dit-il, je meurs de faim; depuis huit jours je n'ai pas trouvé à manger.

— Tu seras mon hôte, mon cher frère! »

Et quand les oiseaux furent rôtis, le jeune homme en donna un au Renard et garda l'autre pour lui-même.

Le pauvre Renard mangea la pièce de gibier offerte si généreusement par l'étranger, et il revint à la vie.

« Sois le bien remercié, ô bon jeune homme!

dit-il. Si tu le veux bien, je serai ton hôte et ton gardien; je veillerai sur toi durant ton sommeil. »

L'enfant se coucha et s'endormit, et le Renard veilla sur son sommeil.

Le matin venu, le fils de la pauvre veuve s'en fut à la chasse. Au coucher du soleil, il revint avec trois oiseaux qu'il avait tués.

Le Renard était assis devant le foyer, quand arriva un Loup affamé.

« Pourquoi courir, dit le Renard? Viens auprès de moi; j'ai un maître fort bon et fort charitable qui me nourrit de fin gibier et qui te nourrira de même! »

Aussi le Loup s'approcha de l'enfant et lui dit :

« Le salut soit sur toi, ô étranger!

— Sois le bienvenu, mon frère! répondit le jeune homme.

— Vois, je meurs de faim; depuis huit jours, je n'ai pas trouvé à manger.

— Tu seras mon hôte, mon cher frère! »

Et quand les oiseaux furent rôtis, le jeune homme les partagea; il en donna un au Renard, un autre au Loup, et il garda le troisième pour lui-même.

Le quatrième jour, l'enfant tua quatre oiseaux et il les partagea entre le Renard, le Loup et l'Ours affamé qui était venu à son foyer; il garda la quatrième pièce de gibier pour lui-même.

Le cinquième jour, l'enfant tua cinq oiseaux, et il les partagea entre le Renard, le Loup, l'Ours et le Singe affamé qui était venu à son foyer ; il garda la cinquième pièce de gibier pour lui-même.

Le sixième jour, l'enfant tua six oiseaux, et il les partagea entre le Renard, le Loup, l'Ours, le Singe et le Chacal affamé qui était venu à son foyer ; il garda la sixième pièce de gibier pour lui-même.

Le septième jour, l'enfant tua sept oiseaux, et il les partagea entre le Renard, le Loup, l'Ours, le Singe, le Chacal et le Faucon gris affamé qui était venu à son foyer ; il garda la septième pièce de gibier pour lui-même.

Le fils de la veuve allait chaque jour à la chasse et il tuait sept oiseaux qui servaient à sa nourriture et à celle de ses hôtes. Aussi ceux-ci disaient :

« Le salut soit sur notre maître si bon, si charitable et si généreux ! Que Dieu lui donne longue vie et bonheur ! »

Un jour, tandis que le jeune homme était à la chasse, le Renard s'assembla avec les quatre animaux et aussi avec le Faucon gris.

« Mes chers compagnons, dit-il, nous avons un maître généreux qui nous traite avec une bonté sans pareille ; sans lui, nous serions morts de faim et notre corps depuis longtemps aurait

servi à nourrir les vautours. Il ne s'occupe que de pourvoir à tous nos besoins; il travaille sans relâche dans cette contrée déserte afin de tuer les oiseaux qui serviront à notre nourriture. Mais que faisons-nous pour lui? Rien. Tout lui manque; il couche en plein air, sans tente et sans aucune couverture de laine pour se préserver du froid de la nuit; il n'a ni vases pour sa cuisine, ni beurre, ni blé concassé pour apprêter le pilau; partout, les plus pauvres boivent du café pour leur plaisir, et lui en est privé.

— C'est vrai! approuvèrent les animaux.

— C'est vrai! dit le Faucon gris.

— Eh bien! continua le Renard, aidons notre cher petit hôte; fournissons-le de tout ce dont il a besoin pour mener une agréable existence. C'est la saison où les Nomades se déplacent; enlevons-leur les tentes, les ustensiles de cuisine, le beurre et le blé concassé.

— C'est juste! approuvèrent les animaux.

— C'est juste! dit le Faucon gris.

— D'abord, reprit le Renard, nous devons nous choisir un chef qui nous dirige. Nommons un roi.

— Tu seras notre roi! s'écrièrent d'une seule voix les animaux et le Faucon gris. N'es-tu pas notre chef par droit d'ancienneté? car tu es venu le premier au foyer du bon jeune homme. »

Le Renard fut donc nommé le Roi des animaux.

Sur le plateau, il aperçut un tronc d'arbre pointu.

« Ce sera mon trône, dit-il. Toi, Ours aux jambes torses, prends ce tronc et enfonce-le dans le sol avec l'aide du Loup. »

L'Ours apporta le bois pointu et creusa la terre; puis, avec l'aide du Loup, il édifia le trône sur lequel s'assit le Renard.

« Ainsi, songea le roi, je ne serai pas à la portée de la griffe de mes sujets! »

Puis, s'adressant au Loup, à l'Ours, au Singe, au Chacal et au Faucon gris, il dit :

« Mettez-vous en cercle autour du trône et tenons conseil. »

Les animaux obéirent.

« Mes chers sujets, reprit le Renard, comme je vous l'ai dit déjà, voici la saison où les Nomades se déplacent pour aller à la recherche des pâturages. Profitons de leur passage.

« Toi, Faucon gris, tu monteras dans le ciel et tu guetteras l'arrivée des Turkomans; quand tu les auras aperçus, tu nous préviendras.

« Moi, Renard, je marcherai le premier pour attirer l'attention des femmes qui conduisent les chameaux; elles seront fort aises de me voir et elles se mettront à ma poursuite; j'irai lentement afin de les entraîner au loin.

« Toi, Loup, tu me suivras à quelque distance; quand les Turkomanes se seront mises à ma poursuite, tu pousseras de grands cris; elles seront effrayées et se disperseront.

« Toi, Chacal, tu monteras sur les chameaux qui portent les tentes, le beurre et le grain concassé, et tu détacheras ces animaux de la ligne en coupant les licous.

« Toi, Ours, et toi, Singe à tête d'homme, vous conduirez les chameaux jusqu'à l'endroit où maintenant nous tenons assemblée.

— Bien dit! s'écrièrent les animaux.

— Bien dit! ajouta le Faucon gris. »

Ces ordres étant donnés, le roi Renard reprit:

« Faucon aux plumes grises, l'heure est arrivée de voler au plus haut du ciel.

— Hou! hou! hou! fit le Faucon gris. »

Et, comme une flèche que lance une main sûre, il monta, monta, monta, et bientôt ne fut plus qu'un point noir dans l'espace.

Une heure plus tard, il descendit.

« Renard, roi, j'ai vu! dit-il.

— Oiseau, qu'as-tu vu?

— J'ai vu la caravane des Turkomans qui s'allonge dans le désert; en tête vont les femmes et elles chantent des chansons d'amour.

— Conduis-nous, Faucon gris. »

Le roi Renard, et le Loup, et l'Ours, et le

Singe, et le Chacal, l'un suivant l'autre, marchèrent derrière le Faucon jusqu'à ce qu'on fût un peu en avant de la caravane.

Le roi Renard s'approcha des chameaux; les femmes Turkomanes filaient tranquillement leur quenouille et chantaient de douces chansons d'amour.

Lorsqu'elles aperçurent le Renard, les jeunes filles crièrent :

« Au renard ! au renard ! au renard ! »

A ce cri, les vieilles femmes répondirent :

« Au renard ! au renard ! au renard ! »

Et, laissant là leurs quenouilles, elles coururent devant les chameaux et poursuivirent le roi Renard.

Alors arriva le Loup.

« Haou ! haou ! haou ! fit-il.

— Le loup ! le loup ! crièrent les femmes. »

Et aussitôt de s'enfuir épouvantées, les unes à droite, les autres à gauche, et de chercher un refuge.

Le Chacal veillait. En un instant, il rongea les licous des chameaux ; l'Ours et le Singe accoururent, rassemblèrent les longes de cuir et entraînèrent les animaux vers le plateau où le fils de la pauvre veuve avait établi son foyer.

Les Turkomans, qui s'étaient attardés à une lieue de là, arrivèrent trop tard ; il ne leur restait

plus que quelques chameaux que les femmes avaient réussi à retenir par la bride.

« Loup maudit ! juraient les vieilles. Loup maudit qui nous a empêchées de prendre le Renard. Maudits soient aussi l'Ours et le Singe qui ont enlevé les chameaux ! »

Mais leurs cris étaient inutiles.

Lorsque les animaux furent rentrés au camp avec leur prise, le roi Renard dit :

« Faucon gris, monte au ciel et sois notre sentinelle ; les Turkomans nous poursuivent peut-être. »

Le Faucon gris s'éleva et monta dans le ciel.

« Maintenant, ordonna le Renard, déchargeons les chameaux. »

Le Singe s'attacha au licou des chameaux et tira de toutes ses forces ; l'Ours imita le cri des chameliers :

« Ih ! ih ! ih ! »

Les chameaux s'agenouillèrent, et le Chacal dénoua les verdoyers.

Puis on dressa une tente magnifique, et dans cette tente, on installa un lit pour le jeune homme.

Alors le Renard prit la parole :

« Les Turkomans vont se mettre à notre recherche, dit-il, et ils ne manqueront pas de retrouver notre trace et de nous enlever notre butin.

Que l'Ours et le Singe prennent les chameaux par le licou et qu'ils les reconduisent vers les Nomades. Heureux d'avoir recouvré leurs montures, les Turkomans abandonneront leurs bagages et leur nourriture, et ils nous laisseront en paix.

— Tu es sage! s'écrièrent les animaux; dans ta tête pointue il y a l'esprit d'un vieillard. »

Et le Singe et l'Ours, prenant les chameaux par les longes, les reconduisirent derrière un petit bois où les Turkomans furent très heureux de les retrouver.

Vers le soir, le roi Renard s'en alla à la rencontre du jeune homme.

« Le salut sur toi! dit-il. »

Et il l'accabla de caresses en agitant joyeusement sa longue queue traîneuse, balayeuse de sentiers.

Quand le fils de la pauvre veuve fut arrivé sur le plateau, il se frotta les yeux: une tente fort riche était dressée auprès d'un grand foyer, et les animaux alentour étaient assis en rond.

« Qu'est-ce? se dit-il. Seraient-ce les nomades tribus turkomanes qui se déplacent et sont venues s'établir en cet endroit? »

Néanmoins il s'avança, et, ne trouvant personne dans la tente, il y entra. Le roi Renard l'y suivit, le caressa encore de sa queue balayeuse de sentiers et lui dit:

« Cher maître, cette tente est à toi !

— A moi ?

— Oui, et aussi ce lit où tu reposeras tes membres fatigués. »

Le jeune chasseur ne comprenait point d'où lui venaient cette tente et ce lit.

« Qu'importe ! se dit-il. Cela m'appartient, le Renard mon hôte me l'a assuré ! »

Et il distribua son gibier à ses hôtes, ne gardant pour lui qu'un seul oiseau.

La cuisine maintenant était délicieuse, car le jeune homme avait du beurre et du blé concassé, et des vases pour faire cuire le pilau.

Chaque jour il s'en allait à la chasse, et chaque soir il rapportait sept pièces de gibier, cinq pour les animaux, une pour le Faucon gris, et la dernière pour lui. Le Renard allait à sa rencontre lors de la nuit tombante, et il le caressait ainsi qu'un ami, avec sa queue traînante, balayeuse de sentiers.

Un jour le roi Renard tint une assemblée. Il s'assit sur le trône — le bâton pointu — et il dit à ses sujets :

« Souvenons-nous des bienfaits dont nous a comblés notre cher bon petit maître.

— Souvenons-nous ! dirent les animaux et le Faucon gris.

— Nous avons trouvé, continua le roi Renard,

une tente pour notre maître, et aussi un lit, des vases de cuisine, du blé concassé et du beurre que nous avons enlevé aux nomades tribus turkomanes. Notre cher bon petit maître a tout ce qu'il faut pour vivre convenablement; cependant il manque quelque chose à son bonheur.

— Qu'est-ce? demandèrent les animaux et le Faucon gris.

— Écoutez, mes fidèles sujets! Notre maître travaille pour nous nourrir, et nous nourrir, c'est nous faire plaisir.

— C'est vrai! dit l'Ours en se frappant sur le ventre.

— Aussi il est bon que nous travaillions pour faire plaisir à notre hôte. Il faut que nous lui cherchions une compagne, une épouse. Cette femme sera divinement belle.

— Oui, cherchons une femme divinement belle!

— Que chacun de nous propose la femme qu'il sait être la plus belle de la terre, la jeune fille qui puisse être notre reine et la compagne de notre cher petit maître. »

Les animaux dirent :

« Roi Renard, tu as raison. Parle le premier.»

Le Renard se gratta le front.

« Je connais, dit-il, une jeune fille, une vierge, plus belle que la lune et que les étoiles qui brillent

au ciel bleu. Cette femme est faite pour régner; malheureusement elle est borgne, car elle a un œil aussi gros qu'une orange. Si vous l'acceptez pour être la compagne de notre maître, j'irai au royaume de son père, je l'enlèverai et je l'amènerai à notre foyer.

— Non! non! crièrent tout d'une voix les animaux et le Faucon gris; nous ne voulons pas d'une reine qui soit borgne! »

Le roi Renard, le malin balayeur de sentiers, mentait; il ne connaissait point la vierge borgne, mais il craignait d'être chargé de ramener la princesse merveilleuse qu'il eût pu désigner!

Le Faucon gris prit la parole:

« Roi Renard, et vous, mes compagnons, écoutez. Au cours de mes voyages, j'ai vu une vierge merveilleusement belle, plus belle qu'aucune autre fille des hommes et plus belle que les enfants des génies. C'est la fille unique du puissant roi du Maroc. »

L'assemblée dit:

« La fille du roi du Maroc sera l'épouse de notre maître. Faucon aux plumes grises, toi dont les serres sont puissantes, va, enlève la princesse et amène-la à notre foyer! »

Le Faucon gris regretta d'avoir parlé, mais il était trop tard!

Alors il se mit en route, passa par dessus

plaines et vallées, collines et montagnes, fleuves et mers, et finit par arriver dans le royaume du Maroc.

Dans les jardins du roi, la jolie princesse se promenait avec ses filles d'honneur, de belles esclaves qui avaient ordre d'obéir à toutes ses volontés. Elle était simplement vêtue de blanc, mais comme elle était ravissante !

En parcourant les sentiers, elle vit sur un rosier trois boutons de rose près de s'entr'ouvrir et sur la même branche. Elle s'éloigna, puis elle dit à ses esclaves :

« Je donnerai la liberté et aussi des présents fort riches à celle d'entre vous qui trouvera sur une même branche trois boutons de rose près d'entr'ouvrir leur corolle. »

Les esclaves s'empressèrent de courir vers les rosiers et de rechercher la branche portant les trois boutons près de s'entr'ouvrir. La fille du roi de Maroc resta seule au milieu du jardin.

Le Faucon aux plumes grises se laissa tomber du haut du ciel. La princesse effrayée jeta un cri. Mais déjà l'oiseau l'avait saisie par la ceinture et avait aussitôt repris son vol dans l'espace.

Il vola, vola, traversa mers et fleuves, vallées et montagnes et enfin arriva sur le plateau, auprès de la tente de son jeune maître.

« Charmante princesse, dirent les animaux,

n'ayez point crainte; cette tente est la demeure de notre seigneur, un jeune homme de beau visage, au cœur généreux comme aucun. »

Ce soir-là, le roi Renard s'en alla à la rencontre de son maître, et il le caressa longuement de sa longue queue traîneuse, balayeuse de sentiers.

En rentrant dans sa tente, le jeune chasseur fut fort étonné, et aussi fort charmé, de voir une jeune fille merveilleusement belle qui avait mis tout en ordre dans la demeure et avait préparé un repas des plus délicieux.

« Fille divine, dit-il, qui que tu sois, tu es la bienvenue sous ma tente. Veux-tu être mon épouse?

— Je le veux, car tu es beau et tu as le cœur généreux! répondit simplement la fille du roi du Maroc. »

Le chasseur avait rapporté huit pièces de gibier que l'on mangea pour le repas des épousailles. Et ce soir-là, la princesse fut la femme du jeune homme.

Mais laissons pour un instant les deux nouveaux époux et les animaux leurs serviteurs, et revenons au palais du roi du Maroc.

Lorsque les esclaves eurent vu le Faucon gris s'abattre sur la princesse, puis l'enlever au plus haut du ciel, elles se mirent à jeter des cris dé-

chirants. Le roi accourut à leurs lamentations et s'enquit de ce qui était survenu.

Le pauvre père aimait tendrement sa fille; il pleura longtemps, pensant bien qu'il ne reverrait jamais son enfant adorée. Puis il réunit ses ministres en conseil et délibéra avec eux.

Il fut décidé qu'on enverrait par tout le royaume du Maroc et par tous les pays voisins des crieurs publics qui promettraient la moitié du Maroc à celui qui ramènerait vivante la princesse si extraordinairement enlevée par le Faucon gris.

Les crieurs se répandirent donc de partout, mais plusieurs jours se passèrent et personne ne se présenta pour ramener la jeune fille.

Aussi combien grande était l'affliction du pauvre roi!

Enfin, pourtant, il se présenta au palais une misérable vieille, loqueteuse et sale, qui demanda à parler au roi. D'abord on la repoussa, mais, comme elle insistait, on l'introduisit dans la salle du trône.

« Roi, dit-elle, tu as promis la moitié de ton royaume à qui te ramènerait ta fille chérie.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien! je me charge de retrouver la princesse et de la conduire jusqu'ici. En récompense — comme je fais fi d'un royaume — tu me don-

neras de quoi terminer convenablement ma pauvre existence. »

Après avoir parlé de la sorte, elle demanda une grande jarre de terre et quelques pierres précieuses qu'elle mit au fond. Puis, se plaçant à cheval sur le vase de grès, et se servant en guise de fouet d'un serpent enroulé autour de son poignet, elle monta dans l'air et vola ainsi qu'un aigle aux ailes puissantes.

Au point du jour, la vieille magicienne d'enfer arriva au plateau sur lequel était élevée la tente des jeunes époux. Elle descendit de son étrange monture, et cacha la jarre de terre dans un épais buisson de myrtes.

Le jeune homme passait son temps fort agréablement dans la douce et charmante compagnie de la princesse du Maroc.

Le matin, il s'en allait à la chasse, et il tuait toujours huit oiseaux, un pour le Renard, un pour le Loup, un pour l'Ours, un pour le Chacal, un pour le Singe, un pour le Faucon gris, et les deux derniers pour la princesse et pour lui-même.

Quant à la jeune femme, elle s'occupait de la tente et de la cuisine, et quand tout était en ordre, elle faisait de longues promenades sur le plateau ou aux bords de la rivière fleurie où chantaient tant de jolis petits oiseaux.

Un matin, à son habitude, la fille du roi du

Maroc était sortie se promener au bord de la rivière, lorsque tout à coup une voix, auprès d'elle, se fit entendre. D'abord elle pensa à s'enfuir, mais, reprenant un peu de courage, elle s'avança et dit :

« Toi qui me parles, es-tu un ange béni ou un noir démon de l'enfer?

— Je ne suis pas un démon, répondit la voix; je suis la créature du Dieu qui m'a faite. Belle jeune fille, ayez pitié de moi; ne me laissez pas abandonnée sur cette montagne solitaire. »

La princesse eut pitié de la vieille femme qui venait de sortir d'un buisson.

« Viens avec moi, vieille, dit-elle, tu seras ma compagne dans ce séjour retiré. »

Et elle emmena sous sa tente la vieille si laide qui n'était autre que la magicienne envoyée par le roi du Maroc.

Ce jour-là, le chasseur revint ayant tué neuf pièces de gibier.

Tout le monde était heureux sur la montagne. Les animaux bénissaient leur maître si bon qui les nourrissait du produit de sa chasse; la princesse du Maroc se réjouissait d'avoir trouvé un époux aussi beau et aussi aimable; le jeune homme rendait grâce à son bon destin de l'avoir tiré du malheur et de lui avoir donné une femme ravissante.

Chaque matin, la fille du roi de Maroc allait se promener à son habitude et elle se faisait accompagner de la vieille femme dont la conversation intarissable ne manquait pas d'un grand charme.

Un certain jour, la vieille emmena la princesse du côté de la rivière. Tout à coup, la sorcière fit un faux pas, trébucha et manqua de tomber.

« Qu'est-ce? demanda la jeune femme.

— Je ne sais, j'ai trébuché contre une pierre, sans doute. »

Et, faisant semblant de chercher, elle montra une grande jarre, le vase de terre sur lequel elle avait fait le voyage.

« Mais, dit la fille du roi du Maroc, c'est un vase de terre.

— Peut-être renferme-t-il quelque trésor! »

La princesse souleva la jarre et vit au fond quelque chose de brillant. Elle regarda attentivement, et s'écria :

« Ce sont des pierres précieuses!

— Prenez-les! dit la magicienne. »

La jeune femme entra la tête dans l'ouverture de la jarre. Mais aussitôt la méchante vieille la poussa si fort que la princesse tomba dans le vase. Et vite, la sorcière monta sur la jarre, la fouetta de son serpent, et s'éleva, s'éleva dans les airs, puis se dirigea vers la capitale du royaume du Maroc.

Comme sa maîtresse ne revenait point, le Renard monta sur le bois pointu et tint conseil.

« Allons à la recherche de notre reine, dit-il. »

Les animaux se dispersèrent par la montagne, et le Faucon gris monta dans le ciel bleu. Vaines recherches; la fille du roi du Maroc avait disparu avec la vieille.

Le Renard, ce soir-là, n'alla point au devant du jeune homme, car il était triste et honteux d'avoir laissé enlever sa maîtresse.

Le chasseur n'avait tué que sept oiseaux et, sur son chemin, il se désolait pensant que quelque malheur était arrivé à son foyer.

« Hélas! disait-il, deux de mes fidèles compagnons sont morts, car je ne vois point le Renard venir me caresser de sa longue queue balayeuse de sentiers! »

Le Renard, auprès de la tente, était couché avec les autres animaux, et tous poussaient des gémissements douloureux.

Le chasseur entra dans la tente; la demeure était vide. Alors le malheureux jeune homme comprit qu'il avait perdu sa compagne chérie, la fille du roi du Maroc, et, tombant sur le tapis, il resta toute la nuit à se lamenter.

Le lendemain, le roi Renard assembla les animaux et le Faucon gris, et il monta sur le bois pointu.

« Mes compagnons, mes sujets et ministres, dit-il, notre cher bon petit maître est triste, il pleure et se lamente, car sa tente est vide ; il a perdu la merveilleuse princesse du Maroc, sa chère petite femme que nous lui avions donnée et que lui a enlevée la vilaine vieille, sorcière d'enfer.

— Que ferons-nous ? demandèrent les animaux.

— Oui, que ferons-nous ? ajouta le Faucon gris.

— Nous retrouverons la princesse et nous la ramènerons au foyer de notre maître. Toi, Faucon aux plumes grises, prends ton vol et va chercher la jeune femme.

— Hou ! hou ! fit le Faucon gris ; une fois j'ai été habile, mais deux fois je ne saurais l'être. La fille du roi est bien gardée dans le palais de marbre de la Cité d'Or. Comment ferai-je pour l'enlever ?

— Faucon gris, tu es rusé. Va, nous le voulons !

— Hou ! hou ! j'irai, mais vous m'aiderez. Vous ferez sortir la princesse et je l'enlèverai.

— Soit ! dit le Renard. Nous t'accompagnerons et nous t'aiderons, mais tu nous porteras au royaume du Maroc. »

Ceci convenu, le Renard, le Loup, l'Ours, le Singe et le Chacal montèrent sur le dos du Faucon gris. L'oiseau aux plumes grises s'éleva, s'éleva, lourdement, mais arrivé au haut du ciel, il dé-

ploya toutes grandes ses ailes et fut bientôt auprès de la capitale du roi du Maroc.

Le Renard tint conseil et décida ce qu'il fallait faire.

Un champ était là, nouvellement récolté, et auprès était une charrue abandonnée.

Le roi Renard attacha le Loup et l'Ours à la charrue et dit :

« Vous serez mes bœufs ! »

Et il commença, lui laboureur, à labourer le champ. Le Faucon gris monta dans le ciel jusqu'à ce qu'il ne fut plus qu'un point noir dans l'espace.

Vint à passer un voyageur.

« Le merveilleux spectacle ! dit-il en se frottant les yeux. Voici qu'un renard conduit un attelage où les bœufs sont un ours et un loup ! »

Et il courut à la ville raconter la chose aux gens des faubourgs.

« Tu es fou, vieil imbécile ! lui dit-on. »

Mais, comme il insistait, quelques-uns sortirent des murs et se convainquirent que le voyageur avait raison, et qu'un renard labourait avec l'aide d'un loup et d'un ours. Toute la ville voulut voir cet étrange spectacle.

Quelques-uns même furent épouvantés, car ils disaient :

« Voici que la fin du monde approche ; le dernier jour du Jugement va venir ! »

Le bruit en arriva jusqu'aux oreilles des ministres, puis jusqu'à celles du roi du Maroc.

« C'est chose bien curieuse, dit le roi. Aussi je veux aller voir cet étrange laboureur. Mes ministres m'accompagneront, et avec eux les princes de ma famille, mes femmes et ma fille. »

Le Renard n'avait pas cessé de labourer devant le peuple assemblé. Il allait poussant la charrue, fouettant tour à tour l'Ours qui grognait et le Loup qui hurlait.

Le roi arriva avec la princesse, les femmes, les ministres et les seigneurs de la cour.

« Ah! pensa la princesse, voici le Renard, l'Ours et le Loup, les serviteurs de mon cher petit mari! Certes, c'est une ruse des animaux pour me faire sortir hors du palais. Le Faucon gris est là-haut dans le ciel, prêt à fondre sur moi et à m'enlever. Puisse-t-il réussir! »

Et pour aider le Faucon gris, elle se ceignit la taille de trois ceintures très résistantes. Mais elle avait beau lever les yeux vers le ciel, elle ne voyait rien, rien qu'un petit point noir immobile dans l'espace, et elle ne pensait point que ce fût le Faucon gris.

Une heure se passa; le Renard menait toujours son attelage vite et plus vite, au grand émerveillement du roi et de sa cour.

Tout à coup, la princesse remarqua que le

point noir grossissait, et bientôt elle reconnut le Faucon gris qui l'avait emportée déjà.

« J'ai besoin de p..... ! dit-elle à ses suivantes. »

Et elle descendit de voiture.

Mais comment p.... devant la foule assemblée ?

Les esclaves dressèrent une tente ouverte par le haut, et la fille du roi du Maroc y entra pour satisfaire à son besoin. L'oiseau était toujours au ciel.

La jeune femme tira son mouchoir blanc et l'agita pour appeler le Faucon gris. L'oiseau l'aperçut, et, se laissant tomber, il saisit la princesse par ses trois ceintures et l'enleva comme la première fois. Les esclaves jetèrent de grands cris, mais l'oiseau monta dans le ciel et bientôt disparut.

Le roi Renard avait vu ce qui venait de se passer. Il laissa la charrue et, sans prendre la peine d'enlever les harnais du Loup et de l'Ours, il se remit en route pour le plateau où restait son maître, le jeune chasseur. Le Loup et l'Ours, abandonnés de la sorte, hurlèrent, grognèrent d'une façon épouvantable, et essayèrent de se débarrasser des courroies qui les tenaient attachés à la charrue. Ils n'y parvinrent que fort difficilement, l'Ours le premier, étant le plus fort. Le pauvre Loup restait encore.

« Ami Chacal, implora-t-il, ronge les courroies, ou ces mauvaises gens me tueront ! »

Le Chacal accourut et, de ses dents pointues, il coupa les courroies des harnais. Puis, en compagnie du Singe, les animaux se frayèrent un passage dans la foule et se dirigèrent vers la montagne, où ils arrivèrent le lendemain.

Durant l'absence de ses hôtes, le chasseur n'avait tué qu'une seule pièce de gibier.

Quand les animaux furent revenus à la montagne ramenant la belle princesse du Maroc, le Renard partit pour retrouver son maître. Il le rencontra au coucher du soleil, et lui fit mille et mille caresses en agitant joyeusement sa longue queue traîneuse, balayeuse de sentiers. Le jeune homme, qui rapportait huit pièces de gibier, comprit qu'il lui arrivait un grand bonheur. Aussi se hâta-t-il de revenir à la tente. Le foyer flambait, la princesse préparait le pilau, les animaux étaient assis en rond autour du bois pointu sur lequel trônait le Faucon gris dans l'attente du Renard. Vous jugez du bonheur du jeune époux de la princesse du Maroc !

Lorsque les jeunes époux se furent retirés dans leur tente pour se livrer à toutes leurs caresses, le roi Renard dit :

« Faucon gris, descends du trône, car je veux présider le conseil. »

Le Faucon descendit et le roi Renard monta sur le bois pointu.

« Mes chers frères et sujets, compagnons et ministres, dit-il, le roi du Maroc pourrait fort bien envoyer à nouveau la vieille sorcière qui une première fois déjà a enlevé notre reine.

— C'est vrai ! dirent les animaux.

— Hou ! hou ! c'est vrai ! ajouta le Faucon gris.

— Veillons donc au salut de notre chère petite maîtresse. A tour de rôle nous ferons sentinelle la nuit et le jour. Si la vieille magicienne d'enfer revient à notre foyer, nous la tuerons et nous la dévorerons ; seulement ayez soin de ne pas déchirer ses vêtements, et de laisser la tête intacte. Alors nous clouerons tête et habits à un arbre en face de la tente de notre cher maître. »

Les animaux promirent d'obéir, et chacun s'en fut se coucher, sauf l'Ours qui resta en sentinelle.

Mais laissons les animaux faire le guet ; laissons aussi le jeune homme se divertir joyeusement sous sa tente avec la princesse, et retournons auprès du roi du Maroc.

L'empereur avait été grandement affligé de la perte imprévue de sa fille, mais il s'était bientôt rassuré en songeant à la vieille sorcière. Il envoya vers elle un homme qui lui dit :

« Reviens au palais ; mon maître veut te parler ! »

La magicienne accourut et s'engagea à ramener la princesse.

Elle reprit sa jarre, monta dessus, agita le serpent qui lui servait de fouet, s'éleva dans l'air et se dirigea vers la montagne où le jeune homme avait élevé sa tente.

Les animaux et le Faucon gris veillaient toujours. Quand le tour du Renard était venu, il s'asseyait sur le bois pointu, son trône. De la sorte, il ne craignait point de s'endormir, car, à chaque fois qu'il était pris de sommeil, il glissait, roulait sur le gazon et se réveillait.

Au point du jour, le Renard était en sentinelle, lorsqu'il vit une petite vieille descendre du ciel et s'arrêter auprès de la rivière. Elle était à cheval sur une grande jarre de terre qu'elle fouettait d'un serpent enroulé autour de son poignet.

« La vilaine sorcière ! pensa le roi Renard. »

Et, descendant du bois pointu, il courut au Loup, à l'Ours, au Singe, au Chacal et au Faucon, et il les réveilla.

« La magicienne est arrivée, n'oubliez pas de la tuer, ainsi qu'il est convenu ! dit-il. »

Et tous ensemble se précipitèrent sur la vieille sorcière, et ils la dévorèrent en se gardant bien de toucher à la tête ni aux vêtements.

« Toi, Ours, dit le roi Renard, prends cette tête

et ces vêtements, et cloue-les à un arbre auprès de la tente de nos maîtres. »

Ce qui fut fait suivant l'ordre du roi des animaux.

Lorsque, le matin, la princesse s'éveilla et qu'elle sortit de la tente, elle vit une tête de vieille clouée à un arbre, et, à côté, des vêtements. Elle comprit que cette vieille était la vilaine sorcière que le roi du Maroc avait de nouveau envoyée afin de l'enlever, et elle se réjouit en son cœur de l'aide que venaient de lui donner les animaux.

Cependant la magicienne avait dit au roi du Maroc :

« Si je ne suis pas revenue dans quarante jours, c'est qu'il me sera arrivé malheur ! »

Et elle lui avait fait connaître l'endroit précis où la princesse demeurait avec le jeune chasseur et les animaux.

Le roi du Maroc attendait impatiemment le retour de la vieille sorcière. Les quarante jours enfin s'étaient écoulés et l'envoyée n'était pas revenue.

« Sans doute, pensa le roi, la vieille est morte dans cette entreprise et je ne reverrai point ma fille. »

Et il assembla ses ministres qui décidèrent d'envoyer une armée vers la montagne où la princesse était prisonnière.

L'armée se réunit, et il se trouva qu'elle comptait plus de cent mille soldats. On se mit en route; après une longue marche, on arriva devant la montagne, et il fut convenu qu'on en ferait le siège.

Le Faucon gris avait vu venir l'armée du roi du Maroc.

« Hou! hou! mes frères, dit-il, voici qu'arrive une armée si nombreuse que je n'ai pu même en compter les généraux! »

Le roi Renard tint conseil. Il monta sur son trône, le bois pointu, et il dit :

« Mes frères et sujets, compagnons et ministres, tenons conseil. Nous ne pouvons à nous six résister aux troupes de l'empereur du Maroc.

— Mes dents sont longues, dit le Loup.

— Et les miennes sont pointues, dit le Chacal.

— Mes pattes torses sont robustes, dit l'Ours.

— J'ai plus d'un tour dans ma tête, dit le Singe.

— Hou! hou! je saurai bien être utile, dit le Faucon.

— C'est vrai, reprit le roi Renard, mais nous ne sommes pas assez nombreux. Voici ce qu'il nous faudra faire. Toi, Loup, va chez les loups et amène tous ceux de ta race; Ours fais-en autant, et toi Chacal, et toi Singe, et toi Faucon. Pour moi, j'appellerai tous les renards. »

Comme la nuit était venue, et que le chasseur et sa jeune épouse étaient déjà couchés sous la tente, les six animaux s'en furent appeler à leur aide tous les animaux de leur race. Aussi le lendemain, le plateau était-il occupé par six armées nombreuses comme les étoiles au ciel : l'armée des renards, l'armée des loups, l'armée des ours, l'armée des chacals, l'armée des singes ; par-dessus volait, obscurcissant le soleil, l'armée des faucons gris.

Alors le roi Renard monta sur le trône, le bois pointu, et il harangua l'armée des animaux :

« Frères et sujets, compagnons et ministres, dit-il, salut ! L'armée du roi du Maroc nous entoure, il nous faut agir de ruse si nous voulons vaincre.

« Toi Faucon aux plumes grises, et vous faucons gris, prenez des pierres pesantes dans vos serres, élevez-vous au-dessus de l'armée ennemie, et quand elle s'ébranlera, assaillez-la de vos projectiles ;

« Toi Chacal, et toi Singe, conduisez votre armée dans le camp marocain aussitôt que viendra la nuit. Rongez, coupez les licous, les courroies et les traits de la cavalerie ; faites de même pour les bandoulières des fusils et les ceinturons des sabres et des épées ;

« Quant à nous, renards, ours et loups, nous assaillerons de trois côtés l'armée du Sultan. »

Chacun jura d'obéir.

L'armée marocaine était commandée par le grand-vizir, le premier ministre du Sultan. Avant que d'attaquer la montagne, le général ennemi voulut sommer le jeune homme de rendre la princesse. Et pour cela, il lui envoya un ambassadeur.

Les avant-gardes des deux armées étaient arrivées à presque se toucher. L'envoyé du vizir, à peine sorti de l'armée marocaine, eut donc à traverser les rangs des bataillons des renards, des loups et des ours. Tous ces animaux glapissaient, hurlaient, grognaient et montraient les dents, ce qui effraya grandement l'ambassadeur. Mais ils ne lui firent aucun mal, sur l'ordre du roi Renard.

Le Renard reçut l'envoyé avec courtoisie et il le conduisit sous la tente du chasseur et de son épouse.

« Je suis envoyé, dit l'ambassadeur, par le puissant vizir du très puissant empereur et sultan du Maroc pour vous sommer de rendre la jeune princesse marocaine que vous avez enlevée par vos charmes et vos enchantements. Si vous obéissez à cet ordre, il ne vous sera fait aucun tort et l'armée marocaine se retirera de vos terres. Autrement le vizir, mon maître, se trouvera forcé de s'emparer de la princesse par la force.

— Dites au vizir, votre maître, que nous ne

rendrons la princesse à aucun prix. Nous acceptons la guerre ! répondit le roi Renard. »

L'ambassadeur se retira vers le camp ennemi.

« Allez, renards, ours et loups, commanda le Roi des animaux ; déchirez le cheval de l'envoyé. Et vous, singes et chacals, courez enlever le cheval du vizir. »

A l'instant, il fut obéi.

L'ambassadeur marocain, en sortant de la tente, trouva son cheval déchiré par les animaux.

« Comment rentrerai-je au camp ? se demanda-t-il. »

Mais il aperçut le cheval du vizir que singes et chacals avaient enlevé.

« Tant pis, dit-il, je prendrai la monture du grand-vizir ! »

Et il monta sur le cheval de son maître. Le roi Renard le remit sur la route et le laissa aller.

Les serviteurs et les esclaves du grand-vizir étaient fort inquiets et ils cherchaient par tout le camp marocain le coursier aimé du ministre. En voyant arriver le messager monté sur la cavale favorite, ils entrèrent dans une grande colère ; saisissant le courrier par ses vêtements, ils le jetèrent à bas de sa monture et le frappèrent de coups de bâton.

L'ambassadeur se releva et se rendit néanmoins sous la tente du grand-vizir.

« Le jeune homme refuse de rendre la princesse, dit-il, et il accepte la guerre.

— A-t-il donc une armée si puissante?

— Oui et non. Son armée se compose d'une multitude d'animaux de toutes sortes, renards, loups, ours, chacals, singes et faucons; son général est un renard rusé qui parle le langage des hommes.

— As-tu vu la princesse?

— Oui, et elle semble très heureuse d'être la prisonnière du jeune chasseur.

— Voilà qui est étrange. Cependant accomplissons la volonté de notre puissant Sultan! »

Le vizir donna des ordres pour que la guerre commençât le lendemain, à la première heure du jour.

Mais les animaux de l'armée ennemie avaient fait leur devoir. Quand les soldats marocains s'éveillèrent pour se préparer au combat, grand fut leur étonnement de trouver les courroies de leurs fusils et les ceinturons de leurs sabres rongés, déchiquetés, mis en mille en mille morceaux! Ils essayèrent bien de réparer les bandes de cuir, mais ce leur fut impossible.

Le grand-vizir impatienté donna le signal de la marche en avant, et les soldats coururent tels quels vers l'ennemi. Les cavaliers sautèrent à cheval, mais au premier élan de leurs montures,

ils roulèrent sur le sol : les brides, les harnais, les selles, les étriers étaient rongés comme les courroies des fantassins !

En cet instant, le roi des faucons gris jeta un grand cri. Une grêle de cailloux et de pierres s'abattit sur l'armée marocaine, tuant les chevaux, brisant têtes et bras, ou défonçant les chariots. Le désordre, un désordre épouvantable, se mit dans les rangs des Marocains ; le vizir perdit la tête et fut contraint de se replier vers le camp, puis de s'enfuir honteusement à dix lieues de là.

Le général du Sultan fit confectionner par les esclaves des selles, des courroies, des traits, des étriers et des ceinturons de cuir, et il donna l'ordre de les distribuer aux fantassins et aux cavaliers. Mais le roi Renard avait tenu conseil du haut de son trône, le bois pointu, et il avait dit :

« Singes et chacals, la nuit venue, rejoignez l'armée du vizir et mettez en pièces les courroies de cuir. »

De sorte que le lendemain matin, quand le vizir donna l'ordre du combat, les cavaliers ne purent se tenir à cheval, et les soldats trouvèrent en pièces leurs courroies et leurs ceinturons.

Le ministre était abattu, comme l'était aussi son armée.

Les faucons gris, chacun une grosse pierre dans la serre, fondirent sur les Marocains et re-

commencèrent à les assaillir. Le vizir recula encore dix lieues plus loin.

« Cet homme est le protégé du Ciel, se dit le ministre; il ne me servirait de rien de lutter contre lui. Quant à la princesse, elle aime son époux et elle ne consentira jamais à le quitter. Il serait préférable de conclure la paix. »

Et il envoya un nouvel ambassadeur vers le jeune chasseur de la montagne. En même temps il dépêcha vers le roi du Maroc un messager chargé de raconter ce qui s'était passé.

L'ambassadeur du vizir arriva aux avant-postes de l'armée des animaux et fut conduit par le roi Renard jusque sous la tente où se reposaient le jeune homme et sa belle épouse.

« Que viens-tu me dire? demanda le chasseur.

— Mon maître, le grand-vizir, reconnaît votre habileté dans l'art de la guerre, et vous offre la paix.

— Sous quelles conditions?

— Vous viendrez à la cour du Maroc et vous épouserez la fille du roi. Comme le Sultan n'a que cette enfant, vous hériterez de ses droits, et vous lui succéderez sur le trône du Maroc. »

Le roi Renard prit la parole :

« Nous pourrions détruire l'armée du Sultan, et il ne rentrerait pas un soldat pour en reporter la nouvelle à l'empereur. Cependant nous accep-

tons la proposition que tu nous fais au nom du grand-vizir et du Sultan. Va, et reporte cette nouvelle. »

Vous jugez de la joie du jeune chasseur et de sa chère compagne !

Le roi Renard monta sur le bois pointu. Il remercia tous les animaux, puis il leur dit :

« Allez ! »

Et tous partirent chacun chez soi !

Le jeune chasseur, son épouse et leurs six hôtes accompagnèrent l'armée du vizir. Et quelques jours après on arriva devant le palais du roi du Maroc.

Les gardiens fermèrent les portes devant les six animaux, lorsque le jeune homme fut entré.

« Hou ! hou ! fit le Faucon gris. Est-ce bien là la récompense que nous avons méritée ?

— Tais-toi, dit le roi Renard. »

Et, glapissant, il se fit entendre de son maître.

« Mes pauvres compagnons ! s'écria le jeune homme. Qu'on ouvre à mes serviteurs les animaux ! »

Et quand ils furent entrés, le chasseur dit aux esclaves :

« Donnez une chambre dans le palais à chacun de mes amis les animaux. Je veux aussi qu'on leur serve chaque jour des moutons et des poulets rôtis ! »

Le sultan du Maroc embrassa sa fille, et, considérant l'agréable figure du jeune étranger, il s'écria :

« Que Dieu soit béni de m'avoir donné un tel gendre ! »

Et il voulut que les fêtes du mariage de sa fille eussent lieu aussitôt que la mère et la sœur du chasseur, qu'on avait envoyé chercher, seraient arrivées à la cour.

Ah ! les jolies fêtes, mes amis ! Elles durèrent quarante jours, si je me souviens bien ! Et quarante jours aussi, celles des noces du fils du grand-vizir avec la sœur du jeune chasseur !

Trois pommes tombèrent du ciel ; la première était pour celui qui inventa cette histoire ; la seconde pour vous, grands badauds qui m'écoutez ; la troisième pour moi, le conteur !

(Conté par M. Théodore Thopdjou, âgé de 44 ans, praticien de profession, né à Indgé-Sou (Césarée). — 1885.)

II

LE FILS DU LABOUREUR

ET

SES SIX COMPAGNONS

Un laboureur vivait dans une pauvre chaumière avec sa femme et son fils nommé Nicétas. Le père travaillait aux champs; la ménagère préparait les repas, et l'enfant allait porter la nourriture du laboureur.

Un matin, la mère éveilla l'enfant de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

« Pourquoi me réveilles-tu, ô mère? demanda Nicétas.

— Pour aller porter le repas de ton père.

— Je n'irai pas.

— Pourquoi n'irais-tu point?

— J'avais fait un rêve et tu m'as empêché de l'achever.

— Dis-moi quel était ce rêve.

— Je ne veux point te le conter. »

La femme insista, mais vainement. Mise en colère par cette obstination, elle battit Nicétas qui s'en alla trouver son père.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda le laboureur.

— Ma mère m'a battu parce que je ne voulais point lui dire le rêve que j'ai fait cette nuit.

— Raconte-moi ce rêve, mon enfant. »

Nicétas refusa et fut encore battu. Mécontent, l'enfant s'enfuit dans une épaisse forêt où il se vit forcé de passer la nuit. Comme il avait peur des loups, il monta sur un arbre élevé, s'attacha à une branche avec sa ceinture et s'endormit.

Le lendemain matin, le roi du pays, accompagné de ses courtisans, vint chasser dans la forêt. Il lâcha son faucon et l'oiseau vint se poser sur l'épaule de l'enfant endormi.

« Allez voir, dit le roi à ses courtisans, allez voir ce qu'a pris mon faucon. S'il a pris une personne ou un oiseau, la chasse m'appartiendra ; s'il a trouvé un trésor, ces richesses seront pour vous. »

Les seigneurs s'éloignèrent et trouvèrent Nicétas qu'ils menèrent devant le roi.

« Qui es-tu ? demanda le roi. Es-tu un bon génie ou un *djinn ?*

— Je ne suis ni un ange ni un démon, répondit l'enfant, mais la créature du Dieu qui te donna la vie.

— Pourquoi es-tu dans cette forêt?

— Mon père et ma mère m'ont battu, parce que je ne voulais point leur dire le rêve que j'avais eu.

— Quel est ce rêve?

— Je ne vous le dirai point. »

Le roi se fâcha, et comme l'enfant refusait de lui obéir, il ordonna de le mettre en prison.

Nicétas fut donc jeté au fond d'un obscur cachot où il n'avait pour vivre qu'un peu d'eau, deux pains et deux plats chaque jour que Dieu faisait.

L'enfant resta sept ans dans ce cachot. Au bout de ces sept ans, il résolut de s'enfuir.

Avec une barre de fer qu'il avait trouvée dans sa prison, il se mit à percer la muraille du souterrain. Une pluie torrentielle qui survint l'aida grandement; la terre s'éboula laissant entrevoir la lumière du soleil. Nicétas attendit la nuit close et sortit de sa prison. Il se trouva dans un jardin magnifique, et devant lui il vit un palais dont une fenêtre seulement était éclairée. C'était le palais de la fille du roi.

Nicétas entra dans les appartements intérieurs et put pénétrer dans la chambre de la princesse endormie. Dieu, qu'elle était belle, la merveilleuse jeune fille! Le jeune homme l'appela des noms les plus tendres, et comme elle continuait de dormir, il l'embrassa sur le front et sur les lèvres, mordit sa chair délicate, et lui prodigua

toutes sortes de caresses amoureuses sans parvenir à l'éveiller. Vers le matin, Nicétas rentra dans sa prison et peu après la princesse sortit de son sommeil. La jeune fille trouva sa chair toute meurtrie de baisers, et, ne comprenant rien à ce qui lui était arrivé, elle avertit son père.

Le roi assembla ses ministres et décida, d'après leur avis, de placer quarante gardes dans la chambre de sa fille.

Le soir venu, Nicétas sortit de son cachot et s'en alla dans la chambre de la princesse. Ayant aperçu les gardes, il rentra dans sa prison pour ensuite revenir à l'heure de minuit. Gardes et princesse dormaient d'un sommeil de mort. Le jeune homme se coucha avec la princesse, la couvrit de baisers et de caresses amoureuses et se retira avant le lever du soleil.

Le roi tint conseil de nouveau. Il fut décidé que la princesse éteindrait toute lumière dans ses appartements et qu'elle ne dormirait point de la nuit entière.

A la nuit noire, Nicétas pénétra dans la chambre de la fille du roi, et, à tâtons, trouva le lit de la princesse. La jeune fille le saisit par les vêtements, alluma un flambeau et, apercevant un joli garçon, elle en devint aussitôt amoureuse. Au lieu de prévenir les gardes, elle se jeta au cou de Nicétas et lui fit partager sa couche.

A la pointe du jour, le jeune homme voulut se retirer dans son cachot.

« Non, dit la princesse. Tu resteras, mon adoré. Comment pourrais-je me priver de toi? Tu te cacheras derrière cette portière. »

Nicétas obéit et resta dans la chambre de sa maîtresse.

*
* *

Or, il y avait dans le pays voisin un grand roi fort méchant dont la puissance était sans égale. Ce roi eut un songe dans lequel il apprit qu'un jeune homme du royaume voisin le ferait mourir.

Le grand roi prit une flèche de fer et un bouclier du même métal et il les envoya avec un message au roi qui retenait prisonnier Nicétas.

Le message disait :

« S'il y a dans votre royaume une personne qui puisse traverser le bouclier de fer avec la flèche de fer, nous serons amis; autrement je vous déclarerai la guerre. »

Le roi fut fort affligé. Il fit venir l'un après l'autre tous les sujets de son royaume et chacun essaya de percer le bouclier de fer, mais personne n'y put parvenir. Tout désespéré, le souverain s'en alla pleurer sept jours dans les appartements de sa fille.

Au bout de ce temps, la princesse dit à son père :

« Cher sire, qu'avez-vous à vous désoler de la sorte? »

Le roi lui fit connaître le message du monarque voisin.

« N'est-ce que cela, cher père? Laissez-moi faire et je percerai le bouclier. Seulement donnez-moi quelques jours de répit. »

Le cœur plein d'espoir, le roi rentra dans ses appartements. Aussitôt que son père fut parti, la princesse alla vers son amoureux qui depuis sept jours n'avait pris aucune nourriture; il était à demi-mort de faim.

« Voici de la nourriture, lui dit-elle. »

Nicétas mangea et se remit quelque peu.

Le jour d'après, la jeune fille fit dire à son père qu'elle s'exerçait à percer le bouclier, et que l'affaire était en bonne voie; elle ne lui demandait qu'un délai de sept jours pour en venir à bout.

« Il faut que ma fille se nourrisse de mets fortifiants, pensa le roi. »

Et il lui envoya les meilleurs plats de sa table.

Le jeune homme recouvra bientôt la santé, et au bout de sept jours il put percer le bouclier de fer. Aussitôt la princesse fit avertir le roi qui accourut remercier sa fille.

« Mon père, dit la jeune fille, si une autre personne avait percé le bouclier de fer, quelle eût été sa récompense?

— Si cette personne avait été un jeune homme, j'en aurais fait mon gendre ; si c'eût été une jeune fille, je l'aurais placée à côté de moi sur le trône.

— Eh bien ! ce n'est point moi, c'est un jeune homme. »

Et ce disant, elle lui présenta Nicétas.

« Tu seras mon gendre, s'écria le vieux roi. Je veux que les fiançailles soient célébrées aujourd'hui même. »

Le bouclier et la flèche furent envoyées au roi voisin ; mais celui-ci expédia un nouveau messager qui dit :

« Mon maître veut que le jeune homme qui a percé le bouclier vienne à sa cour ; autrement il vous déclarera la guerre ! »

A l'ouï de cette nouvelle demande, le roi se mit à pleurer.

« Laissez-moi agir ainsi qu'il me conviendra, dit Nicétas. J'irai à la cour de ce vilain roi, et je vous reviendrai bientôt ! »

Nicétas n'accepta point l'escorte que lui proposait son beau-père, et il partit ne prenant avec lui que sept chevaux bien sellés.

Après quelques heures de marche, il aperçut un homme qui se tenait une oreille contre terre et qui riait comme un fou.

« Que fais-tu ? lui demanda Nicétas.

— J'écoute ce que l'on dit à Constantinople et j'en ris.

— C'est un grand art que d'entendre ce qui se dit à Constantinople.

— Cet art n'est pas aussi grand que celui de Nicétas qui perça le bouclier de fer.

— Je suis ce jeune homme; viens avec moi et prends l'un de mes chevaux.

— Soit! dit Fine-Oreille. »

Et les deux hommes marchèrent côte à côte.

Un peu plus loin, Nicétas vit un homme qui s'occupait à cuire du pilau; il en prépara quarante chaudrons contenant chacun un sac de blé concassé, et en un instant il ne resta rien de ce repas.

« C'est un grand art, s'écria Nicétas, que de manger quarante chaudrons de pilau!

— Cet art n'est pas aussi grand que celui de Nicétas qui perça le bouclier de fer.

— Je suis ce jeune homme; viens avec moi et prends l'un de mes chevaux.

— Soit! dit Grand-Mangeur. »

Peu après, Nicétas vit un homme dont chaque pied était attaché à une meule, et malgré cela l'inconnu faisait des sauts de six heures de marche.

« C'est un grand art, s'écria Nicétas, que de courir si vite!

— Cet art n'est pas aussi grand que celui de Nicétas qui perça le bouclier de fer.

— Je suis ce jeune homme; viens avec moi et prends l'un de mes chevaux!

— Soit! dit Grand-Coureur. »

Plus loin, on aperçut un homme qui jetait une corde sur les montagnes et les transportait partout où il le désirait.

« C'est un grand art, s'écria Nicétas, que de pouvoir transporter des montagnes!

— Cet art n'est pas aussi grand que celui de Nicétas qui perça le bouclier de fer.

— Je suis ce jeune homme; viens avec moi et prends l'un de mes chevaux!

— Soit! dit Porte-Montagnes. »

On se remit en route et l'on arriva auprès d'un homme qui se bouchait les narines avec une couverture et un lit tout entier.

« C'est un grand art! s'écria Nicétas.

— Cet art n'est pas aussi grand que celui de Nicétas qui perça le bouclier de fer.

— Je suis ce jeune homme; viens avec moi et prends l'un de mes chevaux.

— Soit! dit Grandes-Narines. »

Avec sa suite de braves, Nicétas arriva chez le roi du pays voisin; on logea les sept compagnons dans un pavillon du palais et on leur fit servir à manger.

Le lendemain, le roi fit venir le jeune homme et lui dit :

« J'ai un athlète aussi fort qu'Héraclès ; si l'un de vous le bat, c'est bien ; autrement je vous ferai mourir jusqu'au dernier. »

Tandis que Nicétas était chez le roi, Fine-Oreille écouta ce qui se disait.

« Demain, dit-il à Porte-Montagnes, tu auras à travailler ; tu lutteras contre l'athlète du roi. »

Nicétas rentra dans son appartement et raconta aux six compagnons ce que venait d'ordonner le roi.

« C'est bien, s'écria Porte-Montagnes ; demain je vaincrai l'athlète. »

Fine-Oreille prit la parole :

« L'athlète du roi ne saura faire aucun mal à notre compagnon ; il lui donnera un soufflet, et aussitôt Porte-Montagnes mettra fin au combat. »

Le jour suivant, Porte-Montagnes et l'athlète royal se présentèrent dans l'arène où beaucoup de monde s'était rassemblé. Le lutteur du roi souffleta le compagnon de Nicétas ; celui-ci, furieux, le saisit dans ses bras robustes et le jeta vers le ciel où il disparut. Le roi envoya des hommes par toute la ville à la recherche de l'athlète, mais ils ne le retrouvèrent point. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que le lutteur retomba au milieu de l'arène ; depuis longtemps il était mort.

Le roi appela Nicétas et lui dit :

« Je ferai préparer quarante chaudrons de pilau et quarante chaudrons d'un mets composé de viande bouillie et d'oignons ; si l'un de vous mange ces choses en une fois, c'est bien ; autrement je vous ferai mourir jusqu'au dernier. »

Le lendemain Grand-Mangeur se présenta pour le repas. De chaque chaudron il ne fit qu'une bouchée, et lorsqu'il eut fini, il cria qu'il allait mourir de faim !

Le roi appela Nicétas :

« Dans un endroit, à six heures de marche de la capitale, se trouve une treille ; chacun de nous deux enverra un messager qui partira au lever du soleil avec mission de rapporter une grappe de raisin cueillie à cette treille ; si ton envoyé revient avant le courrier royal, c'est bien ; autrement je vous ferai mourir jusqu'au dernier. »

Le jeune homme courut annoncer à ses compagnons quel était le nouvel ordre du roi. Grand-Coureur se prépara à la lutte.

Le jour suivant, il s'en alla chez le roi ; mais on lui dit que le courrier était parti depuis longtemps.

« Que m'importe ! dit l'homme aux pieds légers. Donnez-moi du café. »

On lui prépara ce qu'il demandait ; Grand-Coureur alluma sa pipe, raconta des histoires aux

valets, embrassa les servantes et enfin quitta le palais.

Lorsqu'il fut sorti de la ville, il se débarrassa de l'une des meules qu'il portait attachées à ses pieds, et, d'un saut, il fut à la treille et prit une grappe de raisin. Comme il revenait à petits pas, il rencontra le courrier royal qui n'était encore qu'à l'aller. Mais Grand-Coureur ne put le reconnaître.

« Je suis perdu, pensa le messager du roi. »

Une tombe fraîchement comblée était là; le courrier s'assit tout auprès et se mit à pleurer.

« Qu'as-tu à pleurer? lui demanda l'homme à la meule.

— Je viens de perdre mon fils unique et je me lamente. Approche-toi de cette tombe, ô étranger; mange du *halva* (1), et prie le bon Dieu pour le salut éternel de mon enfant. »

Grand-Coureur s'approcha du tombeau et mangea du *halva* dans lequel le messager avait introduit une drogue magique. Aussitôt l'homme à la meule s'endormit d'un sommeil de mort. Le courrier royal lui vola la grappe de raisin et retourna vers la capitale.

Fine-Oreille était resté couché sur le sol et il avait su tout ce qui était survenu à son compagnon.

(1) *Halva*, pâte à la farine, au beurre et au sucre que l'on prépare communément dans les pays d'Orient.

« Grand-Mangeur, dit-il, vient de manger du *halva* empoisonné et il est étendu comme mort sur la grande route. »

Nicétas prit un arc et une flèche, et tira dans la direction que lui désigna son compagnon. La flèche fortement lancée frappa Grand-Coureur à l'oreille et le réveilla. Aussitôt l'homme à la meule fit un saut, rejoignit le courrier, lui prit la grappe de raisin et la porta au roi.

Le roi fit venir Nicétas.

« Vous avez fait tout ce que je vous ai demandé, dit-il, aussi je vous permets de retourner dans votre pays. Je n'exigerai plus qu'une seule chose, c'est que vous alliez vous baigner au *hamman* (1) que j'ai fait préparer pour votre usage. »

Par l'ordre du roi, on avait tellement chauffé le bain qu'il était impossible de s'en approcher, même d'une distance fort considérable.

Nicétas et les six compagnons se préparèrent à accomplir cette nouvelle épreuve ; mais bientôt ils crurent qu'ils allaient étouffer et ils furent forcés de s'arrêter.

Grandes-Narines sourit ; il se débarrassa de la couverture et du lit qu'il avait logés dans son nez et aussitôt l'ouragan siffla, la neige tomba avec violence, et les serviteurs du *hamman* furent gelés sur place.

(1) *Hamman*, bains chauds.

« Le bain est trop froid pour nous y baigner, dit Nicétas en retournant vers le roi.

— Quittez ma capitale! ordonna ce dernier. Mais avant de partir, enlevez la colline qui se trouve devant mon palais et qui empêche le soleil matinal d'égayer mes appartements. »

Porte-Montagnes jeta un câble sur la colline, sur le palais et sur la capitale, et il emporta le tout dans le pays de Nicétas. Le grand roi fut brûlé sur un bûcher et son royaume appartint à son rival.

Nicétas était allé embrasser sa fiancée et son beau-père.

« Mon cher père, dit-il, vous m'avez donné votre fille, mais savez-vous qui je suis?

— Non, dit le roi.

— Je suis cet enfant que vos courtisans ont trouvé sur un arbre de la forêt.

— Quel était le rêve dont tu ne voulus point me faire part?

— Ce rêve m'annonçait tout ce qui m'est survenu jusqu'à ces derniers temps; il n'y manquait que les fêtes de mon mariage avec votre fille. »

Les noces durèrent quarante jours et quarante nuits; jamais on n'en reverra de semblables.

(Conté à Indgé-Sou, en 1886, par Paul-V. Nicolaïdes, étudiant, âgé de 16 ans.)

III

L'ANNEAU DE BRONZE

En certain temps, en certain pays, il vivait un roi.

Ce roi avait autour de son palais un vaste jardin ; mais, bien que les jardiniers fussent nombreux, bien aussi que la terre fût des plus grasses, ce jardin ne donnait ni fleurs, ni fruits, pas même d'ombrage ni de gazon.

Le roi était désolé, lorsqu'un vieillard d'une grande sagesse lui dit :

« Tes jardiniers sont des ignorants ; leurs pères étaient des savetiers et des charpentiers, comment auraient-ils appris à cultiver ton jardin ?

— Tu as raison ! s'écria le roi.

— Aussi, continua le vieillard, fais venir un jardinier dont le père, l'aïeul et le bisaïeul aient été jardiniers. Ton jardin se couvrira de verdure et de fleurs, et il te donnera des fruits agréables. »

Le roi envoya donc des messagers par toutes

les villes et par tous les villages, hameaux et bourgades de son royaume, afin de chercher un jardinier qui descendît de parents jardiniers.

Au bout de quarante jours, on en trouva un.

« Viens chez le roi, lui dit-on, tu seras son jardinier.

— Comment irais-je chez le roi? répondit le jardinier; je ne suis qu'un pauvre diable.

— Qu'importe! Voici des vêtements neufs pour toi et pour ta famille.

— Mais je dois de l'argent à plusieurs personnes.

— Nous paierons tes dettes. »

Le jardinier se laissa convaincre, et il partit avec les messagers, emmenant sa femme et son fils.

Le roi, fort heureux d'avoir trouvé un jardinier habile, lui confia son jardin.

L'homme n'eut pas de peine à faire produire des fleurs et des fruits à l'excellente terre du jardin royal. Au bout d'un an, le parc n'était plus reconnaissable. Aussi le roi combla-t-il de présents son nouveau serviteur.

Le jardinier, avons-nous dit, avait un fils. C'était un jeune homme de jolie figure et de manières agréables. Ce garçon avait l'habitude de porter chaque jour au roi les plus jolis fruits, et à sa fille les plus belles fleurs du jardin. Or, la princesse avait seize ans et elle était merveilleusement belle.

Le roi songea à la marier.

« Ma chère enfant, lui dit-il, vous êtes en âge de prendre un époux. Aussi j'ai pensé à vous marier avec le fils de mon premier ministre.

— Mon père, répondit la princesse, je n'épouserai jamais le fils du ministre.

— Et pourquoi ? demanda le roi.

— Parce que j'aime un autre jeune homme, le fils de votre jardinier. »

Le roi se mit fort en colère, puis il pleura et soupira disant qu'un tel époux était indigne de sa fille. Mais la jeune princesse resta inébranlable et elle persista dans sa résolution d'épouser le fils du jardinier.

Le roi consulta ses ministres.

« Voici ce qu'il faut faire, dirent ceux-ci. Pour vous débarrasser du jardinier, proposez aux deux prétendants un voyage dans un pays fort éloigné. Celui qui reviendra le premier épousera votre fille. »

Le roi suivit cet avis. On donna au fils du premier ministre un cheval magnifique et une bourse toute pleine de sequins d'or ; quant au fils du jardinier, il ne reçut qu'une jument boiteuse et une bourse pleine de monnaie de cuivre. Ainsi, pensait-on, ce dernier ne reviendrait jamais de son voyage.

La veille du départ, la princesse vint trouver son amoureux dans sa chambre.

« Courage, lui dit-elle, je vous aimerai toujours. Voici une bourse remplie de pierres précieuses. Faites-en bon usage pour notre amour et revenez vite demander ma main. »

Les deux prétendants sortirent ensemble de la ville; mais aussitôt le fils du ministre partit au grand galop de son bon cheval, et il disparut bientôt derrière les collines lointaines.

Après quelques jours de voyage, le fils du premier ministre arriva au bord d'une fontaine. Assise sur une pierre, une vieille en haillons se tenait immobile.

« Bonjour, jeune voyageur! dit la vieille. »

Mais le passant ne lui répondit pas.

« Jeune voyageur, fais-moi la charité, reprit la mendiante. Vois, je meurs de faim; il y a trois jours que je suis ici et personne ne m'a fait l'aumône.

— Laisse-moi, vieille sorcière! s'écria le jeune homme. Que Dieu t'assiste, car je ne puis rien pour toi! »

Et il continua sa route.

Le soir même survint le fils du jardinier monté sur la jument grise boiteuse.

« Bonjour, jeune voyageur! dit la mendiante.

— Bonjour, bonne femme.

— Jeune voyageur, fais-moi la charité.

— Bonne femme, prends ma bourse et monte

sur mon cheval, car tes jambes ne doivent pas être solides. »

La vieille ne se fit pas prier et monta en croupe. Ainsi, on arriva dans la capitale d'un puissant royaume. Le fils du ministre était logé dans un riche hôtel; le fils du jardinier et la vieille descendirent dans la maison des mendiants.

Le lendemain, le fils du jardinier entendit un grand bruit dans la rue. C'étaient les hérauts du roi qui battaient toutes sortes d'instruments et qui criaient :

« Le roi notre maître est vieux et infirme. Il donnera de grandes récompenses à celui qui le guérira et qui lui rendra la force d'un jeune homme. »

La mendiante dit à son bienfaiteur :

« Voici ce qu'il te faut faire pour obtenir la récompense promise par le roi. Tu sortiras de la ville par la porte du Sud, et tu trouveras trois petits chiens de couleurs différentes; le premier sera blanc, le deuxième noir, et le troisième rouge. Tu abattras ces trois animaux, puis tu les brûleras séparément et tu en recueilleras les cendres. Tu mettras les trois poudres dans trois sachets de la couleur de chacun des chiens. Alors tu iras devant la porte du palais et tu crieras : « Un célèbre mé-« decin vient d'arriver de Janina d'Albanie. Lui « seul peut guérir le roi et lui rendre la force

« d'un jeune homme ! » Les médecins du roi diront : « C'est un mendiant, et non un homme de « science ! » Ils t'arrêteront par toutes sortes de difficultés que tu finiras par surmonter. Enfin tu te présenteras devant le roi malade. Tu demanderas assez de bois pour en charger trois mulets et tu feras apporter une grande chaudière. Tu t'enfermeras dans une chambre avec le sultan, puis tu jetteras ce dernier dans la chaudière bouillante et tu l'y laisseras jusqu'à ce que les chairs se soient entièrement détachées des os. Arrivé à ce point, tu remettras en place les ossements et tu jetteras sur eux la poudre des trois sachets. Le roi reprendra vie et sera tel qu'il était à vingt ans. Pour récompense, tu exigeras l'Anneau de bronze qui a la vertu de faire tout ce que tu pourras désirer. Va, mon fils, et n'oublie rien de mes recommandations ! »

Le jeune homme suivit les instructions de la vieille mendiante. Étant sorti de la ville, il trouva le chien blanc, le chien noir et le chien rouge, et il les tua pour ensuite les brûler et recueillir leurs cendres dans trois sachets. Alors il courut devant le palais et cria :

« Un célèbre médecin vient d'arriver de Janina d'Albanie. Lui seul peut guérir le roi et lui rendre la force d'un jeune homme. »

Les médecins du roi rirent d'abord de ce men-

diant inconnu, mais le sultan donna l'ordre de faire entrer l'étranger. On apporta une chaudière et trois charges de bois, et bientôt le roi fut mis à bouillir. Vers midi, le fils du jardinier remit en place les os du roi et il eut à peine jeté sa poudre que le corps se recomposa et s'anima. Le vieux roi se retrouvait jeune et bien portant.

« Que veux-tu, ô mon bienfaiteur ? demanda-t-il. Veux-tu la moitié de mes trésors ?

— Non.

— La main de ma fille ?

— Non.

— La moitié de mon royaume ?

— Non. Donnez-moi seulement l'Anneau de bronze qui a la vertu de faire sur l'instant ce que désire celui qui le possède.

— Hélas ! dit le roi, je tenais beaucoup à cet anneau merveilleux. Cependant je te le donne. »

Et il lui remit l'Anneau de bronze.

Le fils du jardinier revint prendre congé de la mendiante. Puis il dit à l'Anneau de bronze :

« Prépare-moi un magnifique vaisseau sur lequel je puisse continuer mon voyage. Je désire que la coque en soit d'or fin, les mâts d'argent, les voiles de brocart ; je veux que les matelots soient douze jeunes hommes de noble visage mis comme des rois ; saint Nicolas sera au gouvernail.

Quant à la cargaison, elle sera de diamants, de rubis, d'émeraudes et d'escarboucles ! »

Et aussitôt sur la mer il se montra un vaisseau en tous points semblable à celui que demandait le fils du jardinier. Étant monté à bord, le voyageur continua son voyage.

Ainsi il arriva dans une grande ville et il s'installa dans un palais merveilleux. Au bout de quelques jours, il rencontra son rival, le fils du ministre. Celui-ci avait dépensé tout son argent, et il en était réduit au métier répugnant de porteur d'immondices et d'ordures.

Le fils du jardinier lui dit :

« Quel est ton nom ? Quelle est ta famille ? Quel est ton pays ?

— Je suis le fils du premier ministre d'une grande nation. Et cependant voyez à quelle ignoble profession je suis réduit !

— Écoute, bien que je ne te connaisse pas davantage, je veux te venir en aide. Je te donnerai un vaisseau qui te conduira dans ton pays. Seulement, j'y mets une condition.

— J'accepte, quoi que vous m'imposiez.

— Suis-moi dans mon palais. »

Le fils du ministre suivit le riche étranger qu'il n'avait pas reconnu. Quand on fut au palais, le fils du jardinier fit un signe à ses esclaves, et ceux-ci déshabillèrent entièrement le nouveau venu.

« Faites rougir cet anneau, commanda le maître, et marquez cet homme sur la partie honteuse du derrière. »

Les esclaves obéirent.

« Et maintenant, dit le riche étranger, je vais, jeune homme, vous donner un navire qui vous transportera dans votre pays. »

Étant sorti, il prit l'Anneau de bronze et dit :

« Anneau de bronze, obéis à ton maître. Je désire que tu me prépares un vaisseau à moitié pourri que tu peindras en noir ; les voiles seront des loques ; les matelots, des infirmes et des malades ; à l'un, il manquera une jambe, à l'autre, un bras, un troisième sera bossu, un autre déhanché, ou pied-bot, ou aveugle; enfin la plupart seront ulcéreux et couverts de pustules. Va et exécute mon ordre. »

Le fils du ministre s'embarqua sur le vieux navire, et, grâce aux vents favorables, il finit par rentrer dans son pays.

Malgré le piteux état dans lequel il revenait, on le reçut avec joie.

« Je suis rentré le premier, dit-il au roi, faites selon votre promesse en me donnant la main de la princesse. »

Aussi commença-t-on aussitôt les fêtes du mariage. La pauvre princesse en était bien marrie !

Le lendemain, à la première heure du jour, un

navire merveilleux, toutes voiles dehors, s'en vint mouiller devant la ville. Le roi justement était à la fenêtre du palais.

« Quel est donc cet étrange navire? s'écria-t-il. La coque en est d'or, les mâts d'argent et les voiles de brocart. Et quels sont ces jeunes gens mis comme des princes qui font la manœuvre? N'est-ce pas saint Nicolas que je vois au gouvernail? Allez dire au capitaine du navire de venir au palais ! »

Les serviteurs obéirent, et l'on vit entrer un jeune prince joli à ravir, vêtu de riches étoffes de soie du Levant agrémentées de perles et de diamants.

« Jeune homme, lui dit le roi, qui que vous soyez, vous êtes le bienvenu. Acceptez d'être mon hôte, tout le temps que vous séjournerez dans ma capitale.

— Grand merci, sire, répondit le capitaine. J'accepte votre offre.

— Ma fille se marie, voulez-vous être son compère?

— J'en serai charmé, sire. »

Peu après arrivèrent la princesse et son fiancé.

« Hé quoi! s'écria le jeune capitaine, est-ce donc à un tel homme que vous mariez une princesse aussi ravissante?

— Mais c'est le fils de mon premier ministre.

— Qu'importe! je ne serai pas le compère de votre fille. Ce fiancé est un de mes domestiques.

— Votre domestique?

— Certes. Je l'ai rencontré dans une ville lointaine; il était réduit à transporter les immondices des maisons; j'ai eu pitié de sa détresse et je l'ai engagé parmi mes serviteurs.

— C'est impossible !

— En voulez-vous la preuve? Ce jeune homme est revenu sur un navire que j'ai frêté pour lui. A la vérité, c'était un vieux vaisseau tout noir et tout pourri. Les matelots étaient des infirmes et des ulcéreux.

— C'est vrai! dit le roi.

— Cet homme ment, s'écria le fils du ministre. Je ne le connais point.

— Sire, reprit le jeune capitaine, ordonnez de déshabiller le fiancé de votre fille. Et voyez s'il ne porte point la marque de mon anneau sur la partie honteuse du derrière. »

Le roi allait donner cet ordre, mais le fils du ministre, afin de s'épargner cette honte, se résolut à tout avouer.

« Et maintenant, sire, reprit le capitaine, ne me reconnaissez-vous point?

— Je vous reconnais, dit la princesse; vous êtes le fils du jardinier. C'est vous que j'ai toujours aimé, et c'est vous que je veux épouser.

— Jeune homme, vous serez mon gendre ! s'écria le roi. Les fêtes du mariage sont commencées, aujourd'hui même vous épouserez ma fille. »

Et ce jour-là, le fils du jardinier épousa la jolie princesse.

Plusieurs mois se passèrent; les deux jeunes épousés étaient ravis de leur mariage, et le roi s'applaudissait chaque jour davantage de son gendre.

Le capitaine du vaisseau d'or eut besoin de faire un long voyage ; il embrassa tendrement sa femme et s'embarqua sur son navire.

Or, il y avait, dans un faubourg de la capitale, un Juif qui avait passé sa vie à étudier les sciences occultes, l'astrologie et l'alchimie, la magie et l'art des enchantements. Cet homme avait appris que le fils du jardinier n'avait réussi à épouser la princesse que grâce à l'Anneau de bronze auquel obéissaient les génies.

« J'aurai cet anneau, se dit-il. »

Il s'en alla donc au bord de la mer, et il pêcha de petits poissons rouges si jolis que c'en était merveille. Revenant devant la fenêtre de la princesse, il se mit à crier :

« Qui veut de jolis poissons rouges? »

La princesse l'entendit et envoya vers lui une de ses esclaves.

« Que veux-tu pour tes poissons? demanda cette dernière.

— Un anneau de bronze.

— Un anneau de bronze, vieux fou! Et où prendrais-je cet anneau?

— Sous un coussin dans la chambre de la princesse. »

L'esclave remonta auprès de sa maîtresse.

« Le vieux fou refuse l'or et l'argent.

— Et que veut-il?

— Un anneau de bronze caché sous un coussin.

— Cherche cet anneau et porte-le au marchand. »

L'esclave finit par trouver l'Anneau de bronze oublié par mégarde par le jeune capitaine du vaisseau d'or, et elle le porta au Juif qui aussitôt s'enfuit.

A peine rentré chez lui, le Juif prit l'Anneau de bronze et dit :

« Anneau de bronze, obéis à ton maître. Je veux que le vaisseau d'or devienne un navire de bois noir, que les matelots soient des nègres hideux, que saint Nicolas quitte le gouvernail, et que la cargaison ne soit plus que de chats noirs. »

Les génies de l'Anneau de bronze obéirent.

En se voyant sur la mer dans une situation aussi triste, le jeune capitaine comprit qu'on lui avait volé le merveilleux Anneau de bronze. Il se

lamenta, mais ses lamentations ne servirent de rien.

« Hélas ! dit-il, le propriétaire de l'Anneau aura pris ma place auprès de ma chère épouse. A quoi me servirait-il de retourner dans mon pays? »

Et il resta sur la mer, allant d'île en île, de rivage en rivage, et se voyant partout l'objet de la risée publique. Bien souvent, sa détresse fut si grande, qu'il dut, avec son équipage, ne se nourrir que d'herbes et de racines.

Après avoir erré longtemps, il arriva dans une île habitée par des souris. Le capitaine descendit sur le rivage et se mit à explorer le pays. Partout ce n'étaient que souris. Quelques chats noirs, échappés à la surveillance des matelots, l'avaient suivi. Comme ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours, ils se mouraient de faim. Aussi firent-ils un épouvantable carnage de souris.

La Reine des souris tint conseil.

« Les chats nous détruiront jusqu'à la dernière, dit-elle, si le capitaine du vaisseau ne fait rentrer ces féroces animaux. Envoyons vers lui une députation des plus braves d'entre nous. »

Quelques souris s'offrirent pour cette mission et partirent trouver le jeune capitaine.

« Capitaine, dirent-elles, éloigne-toi au plus vite de notre île, sinon nous périrons jusqu'à la dernière.

— Je le veux bien, répondit le jeune homme, mais j'y mets cette condition que vous m'apporterez d'abord un anneau de bronze que m'a volé quelque habile magicien. Autrement, je débarquerai tous mes chats dans l'Ile aux souris et ils extermineront votre race ! »

Les souris se retirèrent consternées.

« Que faire? se demanda la Reine des souris. Comment retrouver cet anneau de bronze ? »

Elle tint de nouveau conseil en appelant toutes les souris de la création. Mais personne ne put dire où se trouvait l'Anneau de bronze.

Tout à coup, il arriva trois souris qui venaient de bien loin. L'une était aveugle, l'autre boiteuse et la troisième avait l'oreille coupée.

« Hui ! hui ! hui ! firent les nouvelles venues ; nous arrivons de bien loin !

— Savez-vous où est l'Anneau de bronze auquel obéissent les génies?

— Hui ! hui ! hui ! Nous le savons. Un Juif maudit s'en est emparé, et maintenant il le tient, le jour, dans sa poche, la nuit, dans sa bouche.

— Allez lui prendre cet anneau et revenez aussitôt. »

Les trois souris se firent un navire et s'embarquèrent pour le pays du Juif. Etant arrivées devant la capitale, elles débarquèrent et coururent

au palais; une seule, la souris aveugle, resta sur le rivage pour garder le vaisseau.

Les deux souris attendirent la nuit. Le Juif se coucha et mit l'Anneau de bronze dans sa bouche. Peu après, il s'endormit.

« Que ferons-nous ? se demandèrent les deux petites bêtes. »

La souris à l'oreille coupée trouva une lampe pleine d'huile et un vase rempli de poivre. Elle trempa sa queue dans l'huile puis dans le poivre, et l'enfonça dans le nez du Juif.

« Atchi ! atchi ! fit le Juif sans se réveiller. »

Mais ce mouvement fit sortir l'Anneau de bronze. Vite la souris boiteuse saisit le précieux talisman, pour aussitôt le porter jusqu'au vaisseau.

On juge du désespoir qu'éprouva le magicien maudit lorsque, s'éveillant, il ne retrouva plus l'Anneau de bronze !

Nos trois souris s'étaient embarquées avec leur précieuse capture. Un vent très doux les poussait vers l'île où la Reine des souris s'était établie. On causait de l'Anneau de bronze, cela va sans dire !

« Qui est la plus méritante ? se demandèrent tout à coup les animaux.

— C'est moi, dit la souris aveugle, car sans ma vigilance, notre vaisseau s'en fût allé vers la haute mer.

— C'est moi, dit la souris à l'oreille coupée, car j'ai fait sortir l'Anneau de la bouche du Juif.

— Non, c'est moi, s'écria la souris boiteuse. N'ai-je pas dérobé l'Anneau? »

La dispute s'envenima et on en vint à la bataille. Hélas! au fort de la querelle, l'Anneau de bronze glissa dans la mer.

« Comment rentrerons-nous chez notre reine? se demandèrent les trois souris. Voilà que nous avons perdu le talisman et que par notre sottise notre peuple sera voué à une complète extermination! Nous n'irons point dans notre pays; ici près est une île déserte : nous y finirons notre misérable existence. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le vaisseau s'arrêta devant l'île et les souris débarquèrent.

La souris aveugle fut abandonnée par ses deux sœurs qui se mirent à faire la chasse aux insectes. La pauvre délaissée, en se promenant tristement sur la côte, rencontra un poisson mort. Elle le mangea et trouva quelque chose de fort dur. A son appel, accoururent les deux autres souris.

« C'est l'Anneau de bronze! C'est le talisman! s'écrièrent joyeusement les animaux. »

Et, se rembarquant, toutes trois arrivèrent dans l'Ile aux souris. Il était temps. Le capitaine allait jeter sa cargaison de chats sur la côte, lorsqu'une

députation de souris lui apporta le précieux Anneau de bronze.

« Anneau de bronze, commanda le jeune homme, obéis à ton maître. Que mon vaisseau redevienne ce qu'il était auparavant ! »

A l'instant, les génies serviteurs de l'Anneau se mirent à l'œuvre et le navire redevint le merveilleux vaisseau d'or aux voiles de brocart. Les matelots jolis coururent aux mâts d'argent et aux cordages de soie, et bientôt le navire fit voile pour la capitale. Ah ! les belles chansons que chantaient les marins sur la mer unie comme un lac d'huile !

Enfin on arriva dans le port. Le capitaine descendit et courut au palais où il trouva le Juif endormi. La princesse sauta au cou de son époux et l'embrassa longuement. Le magicien voulut s'enfuir, mais on le saisit et on le lia avec de fortes cordes.

Le lendemain, le Juif, attaché à la queue d'un mulet sauvage chargé de noix, fut mis en autant de pièces qu'il y avait de noix sur le dos du mulet.

(Conté en 1883, dans un village de Mételin (Lesbos), par Nicolas Chrysaphopulos, médecin, natif de Spetzia, âgé de 60 ans.)

IV

LES TROIS ROBES MERVEILLEUSES

Dans le jardin d'un roi se trouvait un pommier merveilleux qui, chaque année, donnait trois superbes pommes d'or. Mais, jusqu'à cette époque, ni le roi ni ses trois fils n'avaient pu encore goûter les fruits du pommier d'or; lorsque les pommes étaient mûres, un monstre venait successivement les enlever.

« Pourquoi ne mangeons-nous jamais de ces fruits d'or? demandèrent un jour les princes à leur père. »

Le roi leur raconta alors qu'un monstre venait en trois nuits successives voler chaque année les trois pommes de l'arbre merveilleux.

« S'il en est ainsi, dirent les princes, nous veillerons sur le pommier et nous empêcherons le monstre de nous voler nos fruits!

— Faites comme vous le désirez, mes enfants! »

Le soir venu, l'aîné des fils du roi s'embusqua dans le jardin et attendit la venue du monstre.

Comme minuit sonnait à l'horloge du palais, un mugissement terrible se fit entendre ; le prince, épouvanté, s'enfuit à toutes jambes, près de mourir de peur et de terreur.

Le jour suivant, le deuxième frère ne fut pas plus courageux et il s'enfuit également.

Le troisième jour, le cadet des princes se coucha au pied du pommier et attendit l'heure de minuit. Sans s'inquiéter des mugissements et des sifflements du monstre, le jeune homme se leva, visa l'énorme bête, et lança son javelot avec tant de sûreté qu'il blessa profondément l'animal. Le monstre s'abattit sur le sol, puis s'enfuit en poussant des hurlements épouvantables.

Satisfait de ce coup d'éclat, le prince se retira dans son appartement et se livra au repos.

« Eh bien ! lui dirent ses frères le lendemain matin, as-tu blessé le monstre ?

— Certainement ; un peu plus même, je le tuais ! Venez avec moi au jardin ! »

Ses frères le suivirent en plaisantant. Mais arrivés dans le jardin, ils virent bien que leur frère cadet avait réellement combattu le monstre.

Le sol était tout rougi et une longue traînée de sang montrait la route qu'avait suivie l'animal blessé.

« Suivons ces traces, dit le jeune homme ; nous finirons par trouver la retraite du monstre. »

Les jeunes gens firent ce que leur frère leur conseillait, et ils parvinrent à un puits profond où les traces s'arrêtaient.

« Il nous faut descendre dans ce puits! dit l'aîné. Attachez-moi avec une corde et descendez-moi tant que je crierai: Froid! froid! Si je viens à dire: Chaud! chaud! vous me remonterez. »

Ceci bien convenu, l'aîné se mit en devoir de descendre dans le trou. Il était à peine arrivé à moitié chemin qu'il se mit à crier:

« Chaud! chaud! »

On le remonta.

« A mon tour! dit le second. »

On le descendit. Il alla un peu plus bas que son frère, mais, pris de peur, il se fit remonter à la surface.

« Je vais descendre, dit le cadet. Lorsque je crierai: Froid! froid! vous me remonterez. »

Il descendit, descendit, et arriva enfin au fond du puits. Mais là, un pays merveilleux s'offrit à ses regards. Après avoir marché quelque temps, il arriva devant un superbe palais dans lequel il entra. Ayant traversé plusieurs salles toutes plus belles les unes que les autres, il trouva trois jeunes filles d'une beauté aussi ravissante que celle des anges du Paradis.

« Qui es-tu, étranger? dirent-elles. »

— Je suis venu à la recherche du monstre qui habite ce pays.

— Oui, et c'est notre gardien. N'as-tu point peur?

— Rien ne m'épouvante!

— Alors, écoute. Le monstre repose dans la salle voisine. Va le trouver. S'il a les yeux fermés, c'est qu'il ne dort pas, et c'en est fait de toi. Si, au contraire, il a les yeux ouverts, c'est qu'il dort. Lance-lui ton javelot et tu le tueras. Mais garde-toi de lui lancer un deuxième javelot, car alors il renaîtrait et tu serais perdu. »

Le prince courut aussitôt à la salle indiquée et il y trouva le monstre endormi les yeux grands ouverts. Il lui lança son javelot d'une main sûre et le tua.

« Écoute, ô homme! s'écria l'animal expirant. Si tu es *le fils d'une mère* — un homme —, lance-moi un autre javelot!

— Ma mère une seule fois m'a donné le jour! répondit le jeune prince.

— Mais le baptême t'a donné une seconde fois la vie!

— Que m'importe! meurs! »

Presque aussitôt le monstre rendit le dernier soupir.

Le fils du roi alla porter la bonne nouvelle aux princesses captives.

« Nous sommes trois princes, dit-il, nous nous marierons avec vous. Voici comme gages nos trois anneaux. »

Et il conduisit les jeunes filles à l'ouverture du puits. Ayant attaché l'aînée, il cria :

« Froid ! froid ! »

Les princes tirèrent sur la corde et remontèrent la princesse. Puis le héros attacha la deuxième que ses frères remontèrent également.

« A votre tour, ma bien-aimée ! C'est vous qui serez mon épouse.

— J'en serai fort heureuse, car je vous aime ! répondit simplement la jeune fille. Mais, j'y songe, si vos frères vous laissaient dans ce souterrain, que deviendriez-vous ? Voici trois noix renfermant trois robes : sur la première sont le ciel et les étoiles ; sur la deuxième, la terre, les arbres et les fleurs ; sur la dernière, la mer et les poissons. Ces trois objets pourront vous être à l'occasion d'une grande utilité. »

Dès que les deux frères eurent vu la fiancée de leur cadet, ils commencèrent à se la disputer violemment. Pendant ce temps, le jeune homme criait : Froid ! froid ! froid ! mais ses frères ne le remontèrent point et s'enfuirent entraînant les trois princesses.

A la fin, le prince s'aperçut que ses frères l'avaient abandonné traîtreusement au fond du

précipice, et qu'il n'avait plus à compter que sur lui-même s'il voulait se tirer de cette mauvaise situation. Il se promena par tout le pays et finit par rencontrer un vieux jardinier occupé à bêcher un carré de son jardin.

« Bonjour, brave homme! lui dit le prince.

— Bonjour, monseigneur! répondit le jardinier.

— Je suis perdu dans ce pays. Ne sauriez-vous pas m'indiquer de quelle façon il me serait possible de remonter sur la terre?

— Il y a un moyen fort simple. Avancez derrière ce petit bois. Vous y trouverez deux béliers, l'un blanc comme la neige, l'autre noir comme la poix. Alors, fermez les yeux, et courez vers les animaux. Si vous saisissez le bélier blanc, il vous ramènera à la surface de la terre; mais si, par malheur, vous prenez le bélier noir, vous descendrez dans un autre pays bien plus éloigné du sol que ne l'est celui-ci! »

Le fils du roi fit ce que lui avait dit le jardinier et trouva les deux animaux. Malheureusement, ce fut le noir qu'il rencontra sous sa main, et il s'enfonça plus profondément dans la terre.

Lorsque le jeune homme ouvrit les yeux, il se vit au bord d'une source qui descendait doucement dans la vallée. Une jeune fille était là à pleurer.

« Qui êtes-vous, ô charmante enfant? demanda le prince.

— Hélas! noble étranger! voyez quel est mon sort malheureux. Ce pays est la demeure d'un épouvantable dragon qui ne vit que de la chair et du sang des humains. Cette fontaine est la seule qui existe dans la contrée. Le monstre ne permet d'y puiser de l'eau que sous la condition de se voir offrir chaque jour une vierge du pays. Mon malheureux sort a voulu que ce fût aujourd'hui mon tour et je suis ici en attendant la monstrueuse bête à sept têtes qui va me dévorer!

— Et quel est votre père?

— Je suis la fille du roi, son unique enfant. Et mon père est à se désespérer dans son palais, me croyant déjà morte sans doute!

— Reprenez espoir, belle princesse; je suis vaillant; peut-être vous délivrerai-je du dragon! »

Comme il disait ces mots, un sifflement épouvantable se fit entendre derrière un rocher et la bête à sept têtes s'avança pour dévorer la jeune fille. En apercevant le jeune héros, le dragon s'arrêta un instant interdit. Le prince choisit ce moment pour lui lancer un javelot droit au cœur. Un torrent de flammes sortit des sept gueules du dragon, en même temps qu'un rugissement horrible. Mais ce fut tout. Un instant après le monstre expirait.

Le fils du roi prit son poignard, coupa les sept langues du dragon et les garda en souvenir de cet exploit. Puis, fatigué, il se coucha au pied d'un arbre et s'endormit.

Il fut tiré de son sommeil par le sifflement d'un serpent qui se préparait à déchirer de jeunes aiglons perchés au sommet de l'arbre. D'un coup de javelot, le reptile fut tué comme l'avait été le dragon, et le prince put se rendormir.

Peu après, le Roi des aigles arriva pour retrouver ses petits. Apercevant un mortel couché auprès de son aire, l'aigle fondit sur le prince pour le déchirer de son bec et de ses serres. Mais aussitôt les petits aiglons se mirent à crier :

« Père ! père ! garde-toi de lui faire aucun mal !

— Et pourquoi ?

— Un serpent allait nous dévorer, lorsque ce jeune homme l'a tué d'un coup de javelot. »

Le Roi des aigles étendit alors ses larges ailes au-dessus du prince et le préserva, jusqu'à son réveil, des rayons brûlants du soleil.

« Jeune homme ! lui dit alors le grand aigle, tu as sauvé la vie de mes chers petits enfants. Comment te prouverai-je ma reconnaissance ?

— Je ne mérite point ta reconnaissance autant que tu le crois. Tout autre que moi eût tué le serpent à ma place.

— Tu es un héros, te dis-je ! Parle. Que veux-tu ?

— Eh bien ! remonte-moi à la surface de la terre.

— Hélas ! je le voudrais bien ; mais le voyage est si long que je serais mort de soif et de faim avant d'être arrivé.

— Ne pourrais-je me munir de provisions de route ?

— Si, mais j'aurais besoin de quarante moutons et d'autant d'outres d'eau. Où te les procurer ? Seul, le roi du pays pourrait te fournir toutes ces choses.

— Justement j'ai délivré sa fille du dragon monstrueux qui allait la dévorer. Certainement, il ne me refusera pas ce qui m'est nécessaire pour le voyage. Je vais le trouver ?

— Va ; je t'attendrai ici ! »

Le prince se rendit dans la capitale du roi et se fit indiquer le palais. Tout le peuple était dans la joie. La nouvelle s'était rapidement répandue qu'un jeune héros avait tué le dragon et délivré la princesse ; des hérauts étaient partis de tous les côtés publier que le roi voulait donner une forte récompense à celui qui avait sauvé sa fille. Et déjà arrivaient des chevaliers qui se vantaient faussement d'être les libérateurs de la princesse. Puis ce furent des charbonniers qui, travaillant

dans le bois voisin de la source, avaient trouvé le dragon mort, lui avaient coupé ses sept têtes et les apportaient comme pièces à conviction.

« C'est nous qui avons tué le monstre ! dirent-ils. Et comme témoignage voici les sept têtes du dragon.

— Non, s'écrièrent les chevaliers ; nous avons combattu la bête monstrueuse et nous l'avons laissée morte près de la source. Nous méritons la récompense.

— Ce ne sont ni les uns ni les autres ! dit la princesse. Mon sauveur est un jeune et beau héros, un étranger, sans doute ! »

En ce moment, le véritable libérateur de la fille du roi entra dans la cour du palais.

« Sire, dit-il, j'ai tué le dragon auquel vous aviez payé jusqu'alors un horrible tribut de jeunes vierges. Voici les sept langues de l'animal. »

Déjà la princesse s'était jetée au cou de son libérateur.

« Oui, mon père, c'est lui qui a tué le dragon. Tous ces hommes ne sont que des imposteurs ! »

Le roi fit chasser les seigneurs et les charbonniers et embrassa affectueusement le jeune prince.

« Veux-tu tous mes trésors ? lui demanda-t-il. Ou désires-tu la moitié de mon royaume ? Veux-tu épouser ma fille et être roi après moi ?

— Sire, répondit le héros, moi aussi je suis prince ; mais mon pays est fort éloigné. Je vous remercie de vos offres. Donnez-moi seulement quarante moutons et quarante outres remplies d'eau : c'est tout ce que je désire.

— Puisqu'il en est ainsi, qu'il soit fait selon ta volonté ! dit le roi. »

Et il lui fit donner tout ce qu'il demandait.

Le prince retourna auprès de l'aigle et chargea les provisions sur le dos de l'oiseau.

« Voici que nous allons partir, dit le Roi des oiseaux. Lorsque je crierai : Crac ! crac ! tu me donneras de la viande de mouton ; quand je dirai : Crouc ! crouc ! ce sera de l'eau que tu me feras boire. Sinon, aussitôt je redescendrai dans ce pays. M'as-tu compris ?

— J'ai bien compris !

— Alors, place-toi sur mon cou, et partons ! »

L'aigle s'éleva, s'éleva, s'éleva.

« Crac ! crac ! faisait-il. »

Et le prince lui donnait de la viande.

« Crouc ! crouc ! »

Et c'était de l'eau qu'il lui offrait.

Bientôt les provisions se trouvèrent épuisées. On allait arriver à l'ouverture libre, à la surface de la terre.

« Crac ! crac !... crac !... crac !... fit l'aigle. »

Le héros prit son poignard, se coupa un morceau de la cuisse et le donna à l'aigle.

« C'est de la chair d'homme ! songea l'oiseau. »

Et il garda la viande sous sa langue.

Enfin, l'aigle déposa le fils du roi sur la terre.

« Te voici arrivé. Marche ! dit le Roi des oiseaux. »

Mais le prince resta immobile tant la douleur qu'il ressentait dans la jambe était vive.

« Marche, te dis-je ! répéta l'aigle. »

Cette fois, le fils du roi avoua que, manquant de viande, il s'était coupé un morceau de la cuisse pour le donner à son conducteur.

« Je le savais ; aussi ai-je gardé la chair sous ma langue. La voici ! »

Et, ce disant, il mit la chair à sa place naturelle et le prince fut guéri. Puis l'aigle prit congé de son ami et s'éloigna.

« Que vais-je faire maintenant ? se demanda le jeune homme. »

Après y avoir bien songé, il fit route vers la capitale et alla trouver le tailleur du roi. Comme il s'était convenablement déguisé, celui-ci ne le reconnut pas.

« Je suis ouvrier tailleur et je désirerais une place chez vous.

— Justement, mon apprenti est mort ; vous le remplacerez à l'instant, répondit le tailleur. »

Le jeune ouvrier s'appliqua tant à son ouvrage, que son patron fut enchanté de l'avoir pris à son service.

A la cour, les deux premiers fils du roi étaient toujours à se disputer la main de la belle princesse du palais enchanté. Le roi avait fini par décider que la jeune fille épouserait l'aîné des princes.

« Je le veux bien, répondit la merveilleuse jeune fille; mais j'exigerai trois choses.

— Lesquelles ?

— C'est que vous m'offrirez trois robes représentant: la première, le ciel avec toutes ses étoiles; la deuxième, la terre avec tous les arbres et toutes les fleurs; la troisième, la mer avec tous les poissons qui l'habitent!

Le roi resta un instant interdit; puis il promit d'accomplir la demande de la princesse.

Le tailleur du roi fut appelé et reçut la commande des trois robes. Le malheureux s'en retourna épouvanté, se demandant comment il arriverait jamais à bout d'un pareil travail. Tous les jours il y songeait; toutes les nuits il en rêvait; mais les robes n'en avançaient pas davantage. Le tailleur jugeait la chose impraticable.

L'ouvrier, le voyant toujours triste, finit par lui demander la cause de son chagrin.

« Hélas! le roi m'a commandé trois costumes

auxquels il tient beaucoup ; mais mon art est impuissant devant les exigences de mon maître. Certes, le roi va me disgracier ! »

Et il raconta à son apprenti ce qui lui avait été demandé.

« Ce n'est que cela ? s'écria le faux tailleur en se mettant à rire. C'est un travail d'enfant !

— Est-tu devenu fou, jeune homme ?

— Je ne suis point fou ! Je dis que je me charge de vous faire ces trois robes.

— Allons, toi qui n'es qu'un apprenti, prétendrais-tu être plus habile que moi, moi, le tailleur du roi, moi le plus adroit couturier du pays !

— Encore une fois, je puis faire les trois costumes !

— Mais quand ? Dans vingt ans, pour le moins ?

— Cette nuit. Demain matin les trois robes seront prêtes.

— Mais où trouver l'étoffe ?

— Je ne demande ni étoffe, ni fil, ni aiguilles. Donnez-moi seulement une bouteille d'eau-de-vie et une petite corbeille remplie de noisettes ; enfermez-moi dans ma chambre, et venez me trouver demain ! »

Pour confondre son apprenti, le tailleur du roi lui donna ce qu'il demandait et l'enferma dans la chambre.

Le jeune homme passa toute la nuit à boire de l'eau-de-vie et à croquer des noisettes, sans s'inquiéter autrement des trois robes demandées.

Le matin venu, le tailleur vint frapper à la porte de son garçon.

« Les robes sont-elles prêtes? demanda-t-il en riant.

— Pas encore. Mais attendez le lever du soleil. »

Dès que le tailleur se fut éloigné, le jeune homme ouvrit les noix que lui avait données la princesse, et il en retira trois robes merveilleuses représentant le ciel, la terre et la mer.

« Eh bien! puis-je entrer? cria le tailleur.

— Oui, venez, car les costumes sont prêts! »

Le patron resta ébloui devant les robes magnifiques que lui montrait son apprenti. Le brave homme se demandait s'il ne rêvait point ou bien si son apprenti n'était pas l'un de ces malicieux et puissants génies dont souvent on lui avait raconté l'histoire!

Puis le tailleur s'en alla tout heureux porter les trois robes à la princesse.

« Qui a su faire de si belles robes? demanda-t-elle.

— Je vous avouerai que je me sentais incapable de mener à bonne fin une œuvre semblable. Mais heureusement mon apprenti en est venu à bout à lui seul et en une nuit!

— Je serais heureuse de voir cet ouvrier habile. Allez le chercher et amenez-le moi ! »

Quelques instants plus tard, l'apprenti était devant la princesse.

« O c'est donc toi, ma belle adorée !

— Oui, et je t'attendais pour nous marier. Mais tes frères...

— Je vais tout raconter à mon père et nous nous marierons. »

Le prince alla trouver le roi et lui dit la trahison de ses deux aînés. Le vieux roi entra dans une grande colère et voulut faire tuer ses deux fils. Mais le cadet s'y opposa et demanda qu'on les chassât seulement du royaume. Ce qui fut fait.

Le lendemain, au milieu des plus grandes fêtes, on célébra le mariage du héros et de la princesse du château enchanté.

Les deux époux vécurent heureux jusqu'à un âge fort avancé et ils eurent de nombreux enfants.

(Conté en août 1883, à Lesbos, par Strati Pammia, né dans l'île, garçon d'une maison de commerce, âgé de 20 ans.)

V

MARIETTA ET LA SORCIÈRE, SA MARÂTRE

Un homme marié avec une femme charmante avait une fille belle comme les anges du Paradis, qu'on avait baptisée du nom de Marietta. Marietta avait alors douze printemps et chaque jour elle s'en allait à l'école du village chez une maîtresse dont elle était l'élève préférée. D'abord, Marietta était très intelligente, et puis sa bonté et sa gentillesse étaient égales à sa beauté. Mais, de plus, la maîtresse aimait le père de Marietta et elle eût bien voulu l'épouser. Chaque jour, la petite fille emportait quelque lettre secrète pour son père et rapportait les réponses à l'institutrice. L'enfant ne se doutait pas qu'elle faisait mal en agissant ainsi, son innocence était son excuse.

A la fin, la maîtresse d'école se lassa de ne point posséder l'objet de son amour, et elle décida de faire mourir sa rivale, la mère de Marietta. Aussi elle dit à l'enfant :

« Demain tu demanderas à ta maman de te mettre tes plus beaux habits pour venir en promenade avec moi. Tandis que ta mère fouillera dans le coffre aux vêtements, tu saisiras le couvercle de marbre et tu le laisseras retomber sur sa tête.

— Mais maman sera tuée!

— Non, je te l'assure. Elle rira même beaucoup de la plaisanterie! »

Marietta fit ce que lui avait commandé sa maîtresse; elle laissa retomber le couvercle du coffre sur la tête de sa mère et la tua sur le coup.

Quelque temps après, la méchante femme épousa le père de Marietta, et pendant quelques mois le ménage fut heureux.

Mais il arriva bientôt que la marâtre se mit à aimer sa belle-fille beaucoup moins, jusqu'à ce qu'elle arrivât à la détester.

Lorsque le mari rentrait le soir de son travail, il disait :

« Bonsoir, ma chère femme! deux fois bonsoir, ma chère fille! »

Et la femme était fort mécontente de cette préférence; aussi faisait-elle tout son possible pour détacher son mari de la petite Marietta. Elle brisait verres et assiettes et accusait l'enfant.

« Qu'importe! disait le père; si elle a brisé les verres et les assiettes, je t'en achèterai le double! »

Puis c'étaient les tonneaux d'huile mis en perce et renversés sur le sol.

« Qu'importe encore ! répondait doucement l'homme. Notre plant d'oliviers est riche ; cette année nous aurons une superbe récolte ! »

Et jamais il ne grondait sa chère petite Marietta, au grand dépit de la marâtre qui eût voulu la tuer si elle l'avait pu.

Enfin, n'y tenant plus de haine et de rage, la méchante femme dit un jour à son mari :

« Écoute ; tu ne m'aimes pas, avoue-le ! Pourquoi alors m'avoir demandée en mariage ?

— Tu ne le crois pas ! tu sais bien que je t'aime.

— Non, tu aimes mieux ta fille que ta femme !

— Je vous aime également toutes les deux !

— Je n'en crois rien. Choisis : ou Marietta ou moi ! »

L'homme dut céder à sa femme. Il prit sa fille et alla l'exposer au sommet d'une montagne fort éloignée. Bientôt il eut honte de son abandon et il porta à son enfant un grand coffre rempli de provisions pour une année.

Un an se passa ainsi pour Marietta. Et pendant ce temps elle ne vit personne. La nourriture était épuisée, et l'enfant avait faim. Elle descendit alors dans la vallée et fut toute surprise d'y trouver un palais merveilleux aux colonnes de

diamants et de rubis. C'était là que restaient les quarante frères géants. Comme ils étaient absents en ce moment, la jeune fille ne rencontra personne dans leur demeure. Alors elle se mit au travail et prépara un excellent repas dont elle prit sa part; puis elle retourna vers la montagne.

A leur retour, l'étonnement des quarante frères fut bien grand.

« Qui a pu venir dans notre palais? se demandèrent-ils.

— Assurément ce n'est pas un voleur; c'est une bonne personne, puisqu'elle nous a préparé un si délicieux souper! »

Le lendemain, lorsque les frères furent partis, Marietta revint et fit comme la veille. Puis elle retourna dans sa grotte sur la montagne. Le troisième jour il en fut encore de même.

« Il nous faut, se dirent les géants, savoir quel est ce visiteur mystérieux. Que l'un de nous reste en sentinelle demain jusqu'à notre retour! »

Ce fut chose convenue, et le lendemain l'aîné des quarante géants se plaça à la grande porte du palais. Mais ce n'était pas par cet endroit qu'arrivait Marietta.

Aussi le géant ne la vit-il point venir et demeura-t-il tout surpris quand il s'aperçut que l'étranger était revenu au palais.

Le jour suivant, ce fut le deuxième géant qui resta pour surveiller le château.

Les trente-neuf aînés des quarante géants ne furent pas plus heureux les uns que les autres.

« C'est à ton tour de rester demain en sentinelle, dirent-ils à leur cadet. Fais bonne garde, et ne laisse pas échapper le visiteur. Si c'est un homme, nous l'appellerons notre frère; si c'est une femme, nous la nommerons notre sœur; nous le jurons! »

Le cadet se plaça à la petite porte du palais, et lorsque Marietta voulut sortir, il l'arrêta. Marietta eut peur d'abord, mais la bonté du géant dissipa bientôt sa terreur. A la nuit tombante, les trente-neuf frères rentrèrent.

« Eh bien? demandèrent-ils.

— J'ai été plus heureux que vous tous, répondit le cadet; j'ai trouvé le visiteur.

— Est-ce un homme, ou une femme?

— C'est une femme, une jeune fille, belle comme le jour.

— Où est-elle?

— Elle est à nous attendre pour souper.

— Que Dieu soit béni! il nous a donné une sœur! s'écrièrent les géants tout joyeux. »

Marietta plut fort à tous les géants, tant elle leur parut belle et aimable. Ils l'appelèrent leur sœur, lui donnèrent le plus joli appartement du

palais et lui mirent aux doigts chacun un anneau d'or.

La méchante marâtre avait obligé son mari à ne pas accomplir sa promesse; le pauvre homme n'avait pu retourner à la montagne, et il croyait sa fille morte. Sa femme ne s'occupait plus que de sa toilette. Elle se croyait la plus belle personne qu'il y eût au monde, et elle disait au Soleil :

« Mon beau et grand Soleil! toi qui fais le tour du monde, dis-moi: As-tu vu femme plus belle que moi?

— Je suis beau, vous êtes belle, répondait le Soleil, mais pas autant que Marietta.

— Marietta est donc vivante ?

— Oui, et Marietta est reine, la reine des géants.

— Marietta est-elle heureuse?

— Oui, et plus heureuse que vous!

— Où est donc son palais?

— Là-bas, derrière la montagne, au fond de la vallée.

— Merci, Soleil, merci. Je cours voir Marietta! »

Or, cette femme était sorcière et connaissait les secrets de la magie. Aussi elle se changea en marchand ambulant et elle partit pour l'endroit où devait se trouver sa belle-fille. Elle ne

tarda pas à y arriver et à faire avertir Marietta qu'elle avait des choses fort curieuses à lui vendre. La jeune fille la fit entrer au palais et lui acheta un anneau enchanté.

Dès que la marâtre fut partie, Marietta prit l'anneau et se le passa au doigt. A peine l'eut-elle fait, que par le pouvoir de la bague, la sœur des géants tomba à demi-morte dans sa chambre.

Le soir, les frères revinrent et trouvèrent Marietta étendue sans vie sur un tapis de son appartement. Ils essayèrent de lui faire reprendre ses esprits, mais en vain. Les malheureux se désolaient.

« N'est-il venu personne au palais en notre absence? demandèrent-ils aux domestiques du château.

— Non, il n'est venu qu'un petit colporteur.

— Et n'a-t-il rien vendu à notre pauvre sœur?

— Il ne lui a vendu qu'un joli anneau d'or finement travaillé.

— C'est là la cause de notre malheur. Retirons-lui cet anneau! commanda l'aîné.

— Mais quel est-il? Notre sœur en a quarante et un!

— Que chacun enlève celui qu'il a donné en présent à sa sœur!

— C'est bien! approuvèrent les géants. »

Lorsque chacun des frères eut retiré son an-

neau du doigt de Marietta, il ne resta plus que la bague vendue par la magicienne. L'aîné la retira et aussitôt Marietta revint à la vie, sauta au cou de ses frères et les embrassa tendrement.

Quelque temps après, la maîtresse d'école était à se peigner et à contempler son visage dans un miroir.

« Mon beau et grand Soleil! toi qui fais le tour du monde, dis-moi: As-tu vu femme plus belle que moi?

— Je suis beau, vous êtes belle, répondit le Soleil, mais pas autant que Marietta.

— Marietta est donc vivante?

— Oui, toujours vivante!

— Où est-elle?

— Au palais de ses quarante frères, les géants.

— Merci, Soleil, merci, je cours voir Marietta. »

Voilà que la sorcière devient un marchand de raisins et qu'elle s'en va crier sous les fenêtres du palais des géants :

« Raisin! raisin! du bon raisin! »

Les serviteurs avaient reçu l'ordre de ne laisser personne s'approcher de la jeune fille; aussi essayèrent-ils de chasser le marchand. Mais avant de quitter le palais, la marâtre réussit à jeter une grappe de raisin dans la chambre de sa belle-fille.

Marietta trouva le raisin, en prit un grain et le mit dans sa bouche. A l'instant ses dents se ferment et la belle enfant tombe à demi-morte.

A leur retour au château, les quarante géants apprirent le nouveau malheur arrivé à leur sœur bien-aimée.

« Est-il venu quelqu'un au palais? demandèrent-ils.

— Non, répondirent les serviteurs; il n'est venu qu'un marchand de raisin; on ne l'a pas laissé pénétrer auprès de notre maîtresse. »

Les frères étaient plongés dans le plus profond désespoir.

« Jamais plus nous ne serons heureux! se dirent-ils. Prenons notre sœur et allons l'exposer sur la montagne. Son corps est trop beau pour le livrer à la terre. Couchons-le parmi les fleurs. »

Et les géants firent ainsi qu'ils l'avaient dit.

*
* *

Le fils du roi était à la chasse avec les seigneurs de la cour lorsqu'il vit au sommet de la montagne quelque chose de brillant.

« Si c'est un trésor, dit le prince à ses suivants, ce sera pour vous; si c'est toute autre chose, cela m'appartiendra. »

Les cavaliers laissèrent leurs chevaux à la garde des domestiques et firent l'ascension de la mon-

tagne. Tout au haut ils trouvèrent un grand coffre doré; l'ayant ouvert, ils virent qu'il renfermait une jeune fille merveilleusement belle, mais qui, malheureusement, était morte.

Le fils du roi eut à peine vu l'inconnue qu'il en devint éperdûment épris. Il fit transporter le coffre avec son contenu dans la chambre de son palais.

Le prince dépérissait de jour en jour; ses parents en étaient tout tristes et ils se désolaient surtout de ne rien comprendre à la langueur secrète de leur enfant. Le jeune homme ne laissait pénétrer personne dans son appartement et il en fermait toujours la porte lorsque par hasard il lui arrivait de sortir.

Le roi était parti en campagne à la tête de son armée et il n'avait pas emmené son fils. Cependant un matin un courrier vint au palais apportant une lettre du roi, à l'adresse du prince.

« Mon fils, je vous ordonne de venir me rejoindre sur l'instant, dans quelque état que vous vous trouviez; il y va du salut de l'État! disait la lettre. »

C'était une feinte, car le roi était revenu victorieux la nuit même.

Le jeune homme se hâta de sortir du palais; dans sa précipitation, il oublia de fermer la porte de son appartement, et le roi et la reine purent

pénétrer dans sa chambre. Marietta était toujours là, belle à ravir, étendue dans le grand coffre d'or. Après l'avoir contemplée un instant, le roi pressa la poitrine, puis la gorge de la jeune fille pour voir si elle était morte ou vivante. Ce mouvement fit tressaillir l'endormie, elle toussa brusquement et fit sortir de sa bouche le grain de raisin donné par la magicienne. Aussitôt elle se leva radieuse sur son séant, se souvenant à peine de ce qui s'était passé chez les géants.

Un envoyé rejoignit le prince et le ramena au château. On juge de la joie de l'amoureux quand, rentré dans son appartement, il y vit Marietta vivante entourée de tous les seigneurs de la cour.

Le lendemain on célébra le mariage du fils du roi avec la belle inconnue, et les fêtes données en cette occasion dépassèrent en splendeur toutes celles dont jusqu'alors on avait ouï parler.

*
* *

La sorcière s'était remise à sa toilette, et encore elle parlait au Soleil :

« Mon beau et grand Soleil! toi qui fais le tour du monde, dis-moi : As-tu vu femme plus belle que moi?

— Je suis beau, vous êtes belle, mais pas aussi belle que Marietta!

— Marietta est donc vivante?

— Oui, et elle est la femme d'un prince puissant.

— Où est donc son palais? où est son royaume? »

Le Soleil les lui indiqua et la marâtre se remit en route.

Elle arriva à la capitale du royaume où Marietta s'était mariée. Là, elle apprit que sa belle-fille allait bientôt accoucher.

La sorcière fit écrire sur tous les murs de la ville.

« Une sage-femme célèbre vient d'arriver dans la capitale. Elle est descendue à l'auberge de la place publique. »

Le prince, ayant lu cette affiche, fit demander la sage-femme pour délivrer Marietta. La sorcière à peine arrivée aida la princesse à mettre au monde un bel enfant.

Puis aussitôt, prenant une fourchette qui se trouvait sous sa main, elle l'enfonça dans la tête de Marietta. La nouvelle accouchée se trouva métamorphosée en pigeon et la magicienne prit sa place dans le lit.

Le prince étant survenu peu après, trouva sa femme moins belle que par le passé, mais il pensa que l'accouchement en était la cause et il ne dit rien.

Chaque matin, dans le jardin du roi, un joli pigeon blanc demandait au jardinier :

« Le roi dort-il?

— Oui, le roi dort.

— Qu'il dorme, qu'il dorme bien! et qu'il ait des rêves heureux! Et sa femme, dort-elle aussi?

— Oui, elle dort.

— Qu'elle dorme, qu'elle dorme mal, et qu'elle ait des rêves de malheur! »

Puis l'oiseau repartait à tire-d'aile pour revenir chaque jour interroger le jardinier.

Celui-ci ne pouvait rien comprendre à ce phénomène, et il finit par aller raconter la chose au prince. Le fils du roi se leva de bonne heure et s'en vint causer dans le jardin avec l'homme. Le pigeon arriva à son habitude et reconnut le prince. Il poussa des petits cris joyeux et vint se poser sur l'épaule du jeune homme.

« Cet oiseau me plaît beaucoup, dit le prince au jardinier, vous le mettrez dans une cage d'or et vous me l'apporterez dans mon appartement. »

Le jardinier fit ce qu'on lui ordonnait et le pigeon fut placé auprès du lit du prince.

« Dors-tu? dors-tu, mon prince, disait-il chaque matin.

— Oui, je dors.

— Alors, dors, mon prince, dors! et que tes songes soient heureux! »

— Ta femme dort-elle ?

— Oui, elle dort.

— Qu'elle dorme, qu'elle dorme mal ! et que ses songes soient malheureux ! »

Un matin, la magicienne entendit l'oiseau parler à son mari, et elle reconnut que c'était le pigeon en lequel elle avait changé Marietta. Elle resta au lit et dit au prince qu'elle était excessivement malade.

« Que faut-il faire pour te guérir ? demanda le jeune homme.

— Je crois qu'il faudrait tuer ce pigeon, le faire bouillir dans l'eau et m'en servir le bouillon. »

Le prince hésita un instant, car il aimait fort l'oiseau merveilleux. Mais, croyant toujours que sa femme était Marietta, il préféra à la fin sacrifier le pigeon et il le tua.

La magicienne avala le bouillon et dévora l'oiseau ; puis elle en jeta les os dans un coin du jardin.

En cet endroit poussèrent trois grands pins, les plus jolis qu'on eût jamais vus ; et quand le prince passait dans le jardin, un doux murmure sortait des feuilles des arbres, et les pins s'inclinaient par trois fois.

La maudite sorcière ne douta pas que les arbres

ne fussent sortis des os du pigeon. Aussi bientôt retomba-t-elle malade et demanda-t-elle une tisane préparée avec les racines des trois arbres.

Le prince obéit encore. Les pins furent abattus et l'on jeta l'écorce des racines dans un autre coin du jardin. Un pigeon bleu sortit de ces racines et il alla encore parler au jardinier :

« Bon jardinier, le prince dort-il?

— Oui, il dort.

— Qu'il dorme, qu'il dorme bien ! et que ses rêves soient heureux !... Et la princesse, dort-elle?

— Elle dort aussi.

— Qu'elle dorme, qu'elle dorme mal ! et que ses rêves soient malheureux ! »

Le jeune homme sut bientôt que l'oiseau n'était pas mort; il vint le voir au jardin et trouva une fourchette enfoncée dans sa tête. Le prince la retira, et aussitôt le pigeon bleu devint trois pins qui se changèrent en un pigeon blanc qui lui-même perdit sa forme pour celle de la belle Marietta.

Le jeune homme sauta au cou de sa chère femme et l'embrassa tendrement.

Rentré au palais, le prince fit saisir la sorcière et la fit enfermer dans une cave obscure où pour toute nourriture on ne lui donna jusqu'à sa mort

que de la mauvaise farine mouillée dans un peu d'eau.

Et le prince vécut désormais heureux avec la belle Marietta dont il eut de nombreux enfants.

(Recueilli dans l'île de Chio.)

VI

LA FILLE DU ROI ET LE GARÇON DE BAINS

DANS certain temps, dans certain pays, régnait un puissant roi qui avait trois enfants, trois filles. Elles étaient en âge de se marier, mais le prince n'avait jamais encore voulu consentir à les donner aux princes qui avaient demandé leur main. Certes, les jeunes princesses étaient loin d'être satisfaites de la chose. Mais que pouvaient-elles contre l'entêtement de leur père?

A la fin, elles eurent l'idée de consulter le précepteur royal.

« Voici ce qu'il vous faut faire, leur dit-il. Achetez trois melons d'eau et faites-en cadeau à votre père. »

Les jeunes filles agirent suivant le conseil du précepteur et présentèrent les melons d'eau à leur père.

Le roi fut fort étonné de se voir offrir de tels

cadeaux. Il fit ouvrir les melons par l'un de ses serviteurs.

Celui qu'avait donné l'aînée de ses filles, était pourri.

Le melon offert par la seconde, était trop mûr.

Le troisième apporté par la cadette, était bon à manger.

« Que veulent dire ces choses ? demanda-t-il au précepteur royal.

— Prince, répondit celui-ci, ces melons d'eau représentent vos trois filles :

« Le melon pourri, c'est votre fille aînée pour laquelle l'âge du mariage est depuis longtemps passé ;

« Le melon trop mûr, c'est votre seconde enfant dont l'âge de mariage est bien près d'être écoulé ;

« Le melon excellent, c'est votre fille cadette, qui en est à son temps de mariage.

— Tu as raison, répondit le roi. Fais venir les hérauts ! »

Lorsque ceux-ci furent arrivés, le roi leur dit :

« Allez par toutes les places, carrefours et rues de la capitale, et criez ceci :

« Le roi donnera ses filles en mariage à qui-
« conque, noble, riche, pauvre ou mendiant, sera
« choisi par elles ! »

— Seigneur, nous le dirons si bien que personne ne l'ignorera ! »

Quelques jours plus tard, une foule de prétendants se rangèrent sur la grande place de la ville, en face du palais du roi. Les trois princesses s'avancèrent, portant en main chacune une boule d'or. La première jeta sa boule sur le fils du premier ministre et le choisit pour époux. La seconde prit le fils du grand chambellan, un joli garçon beau à ravir que depuis longtemps elle aimait. La troisième fille, la plus jeune, jeta les yeux autour d'elle et aperçut, assis à la porte de l'établissement de bains chauds, un jeune homme malpropre, misérablement vêtu, et occupé à se débarrasser des insectes parasites qui le couvraient des pieds à la tête. C'était le garçon de bains.

Alors, prenant la boule d'or, elle la lui jeta.

« C'est de la folie! s'écria le roi. Il faut recommencer. »

On donna une autre boule d'or à la jeune fille qui encore une fois la jeta au pauvre pouilleux.

« Je n'accepterai jamais un tel gendre, dit le roi; allons ma fille, fais un autre choix! »

La princesse jeta la sphère d'or d'un autre côté, mais ce fut encore le garçon de bains qui la reçut.

Le père, furieux, refusa de marier sa fille avec le malheureux pouilleux.

« Eh bien! moi, je l'épouserai quand même! se contenta de répondre la jeune princesse. »

Le mariage des deux sœurs aînées fut célébré

avec une pompe extraordinaire ; les fêtes qui lors furent données durèrent quarante jours.

Ce temps écoulé, la princesse cadette se munit de pierreries de toutes sortes qu'elle prit dans le trésor de son père, et elle alla nuitamment trouver le garçon des bains chauds.

« Pan ! pan ! pan ! Ouvre-moi !

— Qui es-tu ?

— Ouvre-moi !

— Que veux-tu ?

— Me baigner.

— On ne se baigne pas si tard dans la nuit.

— Pan ! pan ! pan ! Ouvre-moi !

— Qui es-tu ?

— La fille du roi, ta fiancée ! »

La porte s'ouvrit, et la jeune fille se trouva devant le garçon de bains, toujours aussi misérablement habillé et tout couvert de vermine.

« Veux-tu m'épouser ? lui demanda-t-elle.

— Oui, princesse, je le veux bien, car je suis fou de toi.

— Alors, allons-nous en dans un pays étranger et nous nous y marierons ! »

Les jeunes fiancés quittèrent le royaume et s'épousèrent. Puis, au bout de quelques mois, ils revinrent dans la capitale.

« Qu'allons-nous faire maintenant ici ? se demandèrent-ils. »

Et ils achetèrent l'établissement de bains où ils s'installèrent.

Peu après, la jeune femme se trouva sur le point d'accoucher. Le roi le sut; et il fit publier par tout le royaume un édit portant défense expresse aux sages-femmes et à qui que ce fût d'aider la femme du propriétaire des bains, lors de sa délivrance.

La jeune femme, sentant les premières douleurs de l'enfantement, pria son mari d'aller quérir une femme de l'art; mais, vu l'édit du roi, aucune ne voulut venir. Accablée de douleur, désespérée, la malheureuse se rendit dans la salle des bains et se coucha sur la pierre ronde du milieu. Epuisée, elle s'endormit.

Mais voilà tout à coup que la salle s'ouvrit comme par miracle et que trois jeunes nymphes, belles comme l'aurore, vinrent auprès de la princesse et l'assistèrent dans sa délivrance. La femme mit au monde une charmante petite fille.

« Maintenant que tu as une belle enfant, dirent les nymphes, nous voulons la douer des dons les plus précieux. »

La première commença par attacher au cou de la petite fille un puissant talisman destiné à la préserver de toutes les maladies.

« Je veux, dit la seconde, que chaque fois que

ma protégée sourira, une rose impérissable pousse sur sa joue !

— Et moi, dit la troisième, je tiens à ce que ses larmes deviennent les perles les plus précieuses !

— Ce n'est pas tout, reprit la deuxième ; le gazon sur lequel elle marchera se changera en fleurs parfumées !

— Et l'eau que sa tête aura touchée deviendra l'or le plus pur, acheva la dernière. »

Et comme la mère et l'enfant se portaient fort bien, les trois nymphes les quittèrent et allèrent rejoindre leurs retraites sylvestres.

A son retour, le père fut fort heureux de voir sa femme délivrée et en bonne santé. Il embrassa l'enfant à plusieurs reprises et il ne se lassait pas de l'admirer.

« Mon cher mari, dit tout à coup la princesse, je voudrais bien manger une soupe aux haricots !

— Je vais au marché et j'y achèterai les légumes, répondit l'homme. »

Mais au marché il ne put trouver de haricots. Tout était vendu. Alors il revint chez lui.

« Va chez mes sœurs et demande-leur quelque peu de leur soupe, demanda la nouvelle mère. »

Le propriétaire des bains se rendit au palais et parla aux sœurs de sa femme. Mais les méchantes princesses prirent l'eau sale des cuisines et la firent bouillir avec *un seul* haricot.

La jeune femme reconnut le mauvais cœur de ses deux sœurs lorsque son mari lui rapporta la soupe. Elle la mangea néanmoins.

La petite fille grandit en taille, en grâces et en douceur. Maintenant la femme de l'ancien garçon de bains était plus riche que le roi son père, grâce aux dons merveilleux dont les nymphes avaient comblé sa fille.

La maison de bains ne lui plaisant plus, elle appela les nymphes et leur demanda de lui faire bâtir en une nuit le plus superbe palais qu'il fût possible d'imaginer. Par leur pouvoir surnaturel, les fées construisirent le palais tel que l'avait désiré la princesse.

Lorsque le roi se leva le lendemain, il fut fort étonné d'apercevoir le château si subitement édifié en face du sien. Il fit appeler son voisin, le mari de sa fille cadette, et il lui dit :

« Qui donc es-tu, toi qui es aussi riche et aussi puissant !

— Ne le savez-vous pas ? Je suis votre gendre, le garçon de bains d'autrefois.

— Comment as-tu fait pour élever un semblable palais ?

— Des nymphes qui assistaient à l'accouchement de votre fille, sont les architectes et les maçons de ma nouvelle demeure.

— S'il en est ainsi, j'ai eu tort de te refuser la

main de ma plus jeune fille; dès ce jour, tu seras mon gendre préféré, et à ma mort tu règneras à ma place. »

Les autres gendres du roi furent loin d'être satisfaits de ce revirement subit.

L'une des princesses, étant devenue enceinte, voulut faire comme sa sœur cadette. Elle se rendit dans la salle de bains et se coucha sur la pierre ronde, lorsque les premières douleurs de l'enfantement la saisirent.

La salle s'ouvrit comme la première fois, et trois nymphes parurent; elles étaient noires, laides et hideuses.

« Qui donc es-tu? lui dirent durement les trois nymphes.

— Je suis la fille du roi.

— Et que veux-tu?

— Que vous présidiez à mon accouchement.

— Comment, tu oses implorer notre secours? toi qui fus dure et méchante pour ta bonne petite sœur! N'as-tu pas honte?... »

La princesse les supplia tant qu'elles consentirent enfin à l'aider à mettre au monde une laide petite créature que l'on reconnut pour une fille.

« Partirons-nous sans la doter? demandèrent les fées.

— Pour moi, dit la première, je veux que la terre qu'elle foulera devienne inculte!

— Et moi, que ses pleurs se changent en chassie !

— Et moi, que lorsqu'elle sourira, sur son front se montre le φαλλὸς d'un âne ! »

Les trois déesses noires disparurent laissant la princesse suffoquée de chagrin.

*
* *

Quelques années plus tard, le roi mourut, et, suivant sa volonté, ce fut l'ancien garçon de bains qui lui succéda sur le trône.

La jeune princesse, si heureusement douée par les nymphes, avait atteint son quinzième printemps, et elle était toujours d'une merveilleuse beauté.

Le fils du roi du pays voisin, ayant entendu parler des charmes surprenants de la belle princesse, demanda à son père la permission d'aller lui offrir sa main.

« Je te le permettrai, dit le roi, si tu me rapportes l'une des roses impérissables qui poussent sur sa joue lorsqu'elle sourit. »

Le prince s'habilla en derviche et partit pour la ville où régnait l'ancien garçon de bains. Après un long voyage il arriva dans la capitale et il se mit à chercher une occasion de parler à la belle jeune fille.

Un matin il la rencontra dans sa voiture alors que, accompagnée de sa gouvernante, elle se rendait à l'école de la ville. Le faux derviche prit son chapeau de fou, le jeta en l'air et, comme il retombait, le frappa de son pied et le reçut sur sa tête, ce qui fit rire la princesse; aussitôt une rose merveilleusement belle se forma sur la joue de la protégée des nymphes. Le jeune homme s'avança auprès de la voiture, et timidement demanda à la gouvernante de lui donner la rose.

« Non, répondit la jeune fille, je n'ai plus que cette rose et je ne puis vous la donner. »

Le derviche exécuta aussitôt un autre tour de sa façon, fit rire la princesse et demanda la deuxième rose.

« Prenez-la, je vous la donne! répondit la fille du roi. »

Le prince s'en alla fort heureux, et un mois après arriva au palais de son père.

« Eh bien! as-tu rapporté la rose merveilleuse? demanda ce dernier.

— Oui, mon père; voyez s'il est au monde quelque chose de pareil!

— En effet; jamais je n'ai rien vu de tel. Maintenant, il ne me reste plus qu'à envoyer des ambassadeurs demander la main de cette princesse! »

Ainsi fut fait. Le roi voisin accepta la propo-

sition, et il fut convenu que la jeune fille partirait aussitôt pour le pays de son fiancé.

La mère de la princesse alla trouver sa sœur aînée et la pria d'accompagner sa fille dans son voyage. Elle accepta avec empressement, nous saurons bientôt pourquoi.

Le roi chargea quarante chameaux des cadeaux les plus précieux, et la troupe se mit en marche pour le pays voisin.

A peine se fut-on éloigné, que la tante de la princesse se mit à maltraiter celle-ci et à ne pas vouloir même lui donner à manger.

Un jour que la jeune fille avait faim, elle demanda du pain à sa tante.

« Si tu veux du pain, donne-moi le talisman que tu portes à ton cou.

— Je le veux bien! prenez-le! »

La femme détacha le talisman, le mit au cou de sa propre fille, et ne donna à sa nièce qu'un morceau de gâteau tout rempli de sel.

Le lendemain, la fiancée redemanda du pain.

« Laisse-moi t'arracher ton œil droit et je t'en donnerai!

— Soit! répondit la jeune fille.

— Maintenant, voici un morceau de gâteau au sel. »

Le jour suivant, la pauvrette dut se laisser arracher l'autre œil pour pouvoir satisfaire sa faim.

La cruelle tante mit soigneusement les deux yeux dans une boîte et les cacha dans un coffre.

« Ma tante, dit la jeune aveugle, descendez-moi de voiture.

— Et pourquoi faire?

— J'ai envie de p.....!

— Allons, viens! »

Et la femme conduisit sa nièce au sommet d'une colline déserte, l'y abandonna et reprit son chemin avec sa fille.

On arriva ainsi à la capitale du royaume.

« Surtout, ma fille, dit la méchante princesse, surtout ne t'avise jamais ni de rire, ni de pleurer, ni de marcher dans les jardins du palais!

— Sois tranquille, ma mère! »

Lorsque le fils du roi se trouva devant sa fiancée, il ne la reconnut pas et refusa de l'épouser. Mais son père le força de se marier avec elle par crainte d'avoir la guerre avec son voisin. Il voulut même qu'il y eût de grandes fêtes à cette occasion, et les réjouissances durèrent quarante jours.

*
* *

Un berger qui gardait son troupeau dans la vallée s'était mis à la recherche d'un loup qui lui avait enlevé plusieurs moutons. Entendant comme des gémissements qui partaient d'un buisson, le

pâtre crut que c'était l'animal et, prenant son fusil, il allait faire feu, lorsqu'il vit qu'il avait affaire à un être humain.

« Serais-tu un mauvais génie ou un démon ? s'écria-t-il.

— Je ne suis ni un démon ni un mauvais esprit.

— Alors qui es-tu ?

— Une pauvre abandonnée ! »

Le berger s'approcha et trouva l'aveugle. Son malheureux sort le toucha ; il la prit par la main et l'emmena dans sa cabane au milieu des rochers.

Le lendemain la princesse dit à son hôte :

« Mon cher bienfaiteur, prends un sac et cours à l'endroit où tu m'as rencontrée. Tu y trouveras les perles que mes pleurs ont formées. »

Le berger se rendit au lieu indiqué et y trouva effectivement des milliers de perles ; il en remplit le sac et revint accablé sous ce précieux fardeau.

A partir de ce jour le pauvre pâtre se trouva le plus riche du pays ; mais il était peiné de ne pouvoir faire davantage pour la malheureuse enfant qu'il avait reçue sous son toit.

Un matin, la jeune fille sourit pour la première fois depuis son arrivée chez le berger. Elle prit la rose merveilleuse qui se forma sur sa joue et elle la donna à son hôte :

« Allez au palais du roi, dit-elle, et offrez à la

mère de la femme du prince cette rose impérissable. Elle vous proposera un trésor pour l'acheter; mais ne la donnez que pour un œil qu'elle tient dans une petite boîte au fond de son coffre! »

Le brave homme partit; il ne savait trop comment, mais il allait aussi vite que les oiseaux; de sorte qu'il fit en vingt heures le chemin qui à tout autre eût demandé vingt jours.

Dès qu'il fut dans la ville, le berger se mit à crier devant les fenêtres du palais :

« Qui veut m'acheter une rose impérissable? »

La cruelle princesse accourut pour acheter la rose merveilleuse. Elle en offrit des milliers de sequins d'or, mais l'homme ne consentit à la donner que pour un œil tiré de la boîte indiquée. La femme accepta et donna un œil.

Peu après, le pâtre retourna au palais et vendit une autre rose moyennant le deuxième œil.

Lorsque la jeune fille eut recouvré ses deux yeux, elle les remit dans ses paupières et retrouva la vue. Elle ne s'aperçut que plus tard qu'elle s'était trompée et que l'œil droit était à la place de l'œil gauche! Mais qu'importait! elle en était devenue plus ravissante encore que par le passé!

« Mon ami, dit-elle à son bienfaiteur, apportez-moi un grand chaudron plein d'eau. »

Lorsque le chaudron fut apporté, la princesse y trempa le visage et l'eau se trouva changée en or.

« Voici pour vous remercier de vos bontés, car je pars à l'instant pour la capitale du royaume! »

Le berger fondit en larmes et reconduisit la jeune fille jusqu'au bout de la vallée. Peu après la princesse arriva dans la ville et s'en alla se placer devant le palais du roi.

« Nymphes, mes marraines, changez-moi en cyprès, demanda-t-elle! »

Et voilà qu'un cyprès magnifique pousse devant la grande porte du palais, au grand étonnement de toute la ville.

La fausse princesse avait offert les deux roses à son mari; malgré cela, celui-ci ne voulait point croire qu'elles fussent de la jeune fille qu'il avait vue autrefois si merveilleusement belle. Son père mourut sur ces entrefaites, et le prince devint roi.

Il fit venir le patriarche et lui dit:

« Cette femme m'a été imposée par mon père, mais je ne puis croire que ce soit celle que j'avais voulu épouser. Si elle et sa mère m'ont trompé, que dois-je faire?

— Le mariage est nul, et tu pourras, mon fils, faire périr ces femmes trompeuses!

— C'est bien, tu es juste! je ferai ainsi que tu me le conseilles. »

Mais le roi ne pouvait arriver à obtenir des preuves contre les deux princesses, bien qu'au fond son opinion fût arrêtée.

Lorsque la tante cruelle eut vu le cyprès qui si brusquement avait poussé devant le palais, elle se dit que ce devait être sa nièce qui, par l'aide des nymphes, s'était ainsi métamorphosée.

« Voici ce qu'il te faut faire, dit-elle à sa fille. Tu feindras d'être dangereusement malade et tu te coucheras. Puis je ferai venir le médecin et je m'entendrai avec lui. »

La laide princesse s'alita et le médecin de la cour fut appelé. La mère lui donna en secret une grosse bourse et lui dit ce qu'il aurait à ordonner.

« Eh bien! demanda le roi. Que faut-il faire pour guérir ma femme?

— Commandez que le cyprès soit abattu et qu'on en fasse une tisane pour la reine. »

Le jeune homme fit abattre le cyprès; ceci fait on le mit bouillir dans une grande chaudière, et la princesse en but la tisane.

Un petit morceau de l'arbre était resté oublié sur la place. Une pauvre femme le ramassa et l'emporta pour en faire du feu.

Le lendemain, la vieille sortit. Lorsqu'elle rentra, elle trouva sa maison nette et propre, la table préparée et un excellent repas tout prêt dans la cuisine.

« Ce sont sans doute les filles des environs! se dit la pauvresse. »

Le jour d'après et ceux qui suivirent, il en fut encore de même.

« Demain, se promit-elle, je me cacherai derrière la porte et je verrai la mystérieuse servante. »

En effet, la vieille fit semblant de sortir et se mit aux aguets. Bientôt elle aperçut une jeune fille plus belle que les anges, qui s'occupait à mettre tout en ordre dans la maison.

« Oh! la charmante enfant! s'écria la pauvre femme. Ne t'enfuis pas, reste avec moi, tu seras ma fille et je t'aimerai comme telle! »

La princesse consentit à demeurer avec la vieille. Et dès ce jour, la richesse arriva dans la maison.

Un matin, la belle jeune fille dit à sa mère d'adoption :

« Bonne mère, va chez le roi et demande-lui la vieille mule boiteuse et étique de son écurie. Tu diras que c'est pour porter ton blé au moulin! »

La femme se rendit au palais et emprunta la pauvre bête.

La princesse conduisit l'animal dans le jardin et le mit à paître le gazon fleuri qui poussait aux endroits qu'elle avait foulés de ses pieds. En quelques jours, la mule devint robuste; bientôt elle en arriva à être plus vive et plus forte qu'aucune des autres mules des écuries royales.

« Maintenant, dit la princesse, va chez le roi et demande à ce qu'on vienne reprendre l'animal. »

Les gens des écuries se prirent à rire quand vint la vieille.

« Laisse donc, pauvre femme; garde la mule, nous sommes bien heureux d'en être débarrassés!

— Qu'y a-t-il? demanda le roi.

— Eh! c'est la vieille mule prêtée à cette femme! »

Le roi croyant que la bête était morte ordonna à ses soldats de l'aller chercher et de l'enterrer.

Mais quand les soldats virent la mule, ils la trouvèrent de toute beauté et essayèrent de la saisir, mais vainement. Ils allèrent raconter la chose au roi qui vint lui-même chez la vieille.

« Oh! la jolie mule! s'écria-t-il. Dis-moi donc, bonne femme, par quel prodige cette bête est devenue aussi vive et aussi forte? »

La vieille fit asseoir le roi et lui narra d'un bout à l'autre l'histoire de la jeune fille, telle que celle-ci la lui avait racontée.

« Mais, alors, c'est ma fiancée! Vite, bonne femme, fais venir la princesse! »

Celle-ci accourut et se jeta dans les bras de son prince chéri.

« Rentrons au palais, ma belle fiancée. Je vais

m'occuper de punir ta tante et ta cousine comme elles le méritent. Puis nous célébrerons nos noces ! »

La jeune fille rentra au palais avec le roi, et l'on fit venir les deux astucieuses princesses, tandis que la belle fiancée remettait à son cou le talisman merveilleux que le prince avait trouvé dans un coffre.

Les méchantes femmes, se voyant découvertes, voulurent se jeter sur la protégée des nymphes, mais le talisman les en empêcha.

« Gardes, garrottez ces deux monstres ! commanda le roi. »

Puis, se tournant vers les deux princesses :

« Choisissez : Ou quarante épées ou quarante mulets. »

Elles préférèrent les quarante mulets.

« C'est bien ! Maintenant, mes gardes, prenez quarante mulets sauvages que vous attacherez par une longue courroie ; à cette courroie, liez ces femmes par les pieds et lâchez ces animaux dans la montagne ! »

Les gardes obéirent aussitôt, et les princesses, traînées par monts et par vaux, furent mises en autant de pièces qu'il y avait de rochers dans la montagne et dans les vallées.

Puis, on célébra le mariage du roi et de la merveilleuse princesse ; toute la ville fut de la noce

pendant quarante jours; la pluie était de miel et les ruisseaux de vin. Aussi combien on s'amusa, mes enfants !

(Conté à Lesbos le 15/27 du mois d'octobre 1883, par M. Manouk Manikyan, de Gallipolis, garçon horloger, Arménien, âgé de 16 ans.)

VII

LA TÊTE ENCHANTÉE

Une bonne femme vivait avec ses deux filles dans une pauvre maison située près du Bosphore ; les deux enfants travaillaient à des voiles pour la figure des mulsumanes, et chaque jour la mère se levait de grand matin et s'en allait vendre, sur le marché de Constantinople, le produit du travail de la veille. Avec l'argent qu'elle recevait, elle achetait des provisions de ménage, puis elle venait rejoindre ses filles.

Un matin, la femme se leva de meilleure heure encore qu'à son habitude, et, ne s'en étant pas aperçue, elle partit pour Constantinople. Elle arriva ainsi au pont de la Corne d'Or. Comme elle mettait le pied sur le pont, elle heurta une tête humaine, une tête de supplicié, à ce qu'elle pensa.

« Prends-moi avec toi, ô ma mère! dit la tête. Prends-moi avec toi et conduis-moi dans ta demeure! »

La bonne femme resta saisie d'étonnement et de terreur. Une tête de supplicié parlant! jamais elle n'avait ouï dire pareille chose! N'osant pas continuer sa route vers la ville, la vieille s'enfuit vers son village. Mais voilà que la tête, sautant, dansant, roulant, se mit à la suivre, à courir sur ses talons et toujours en l'implorant! La femme, tremblant de tous ses membres, arriva enfin à sa demeure. Avant qu'elle eût eu le temps de fermer la porte, la tête se précipita dans la maison et alla se placer auprès du foyer.

De toute la journée on ne mangea pas à la maison de la veuve. La pauvre femme n'avait pas vendu ses voiles et n'avait rien rapporté pour le repas. Anssi chacun était-il triste et maudissait-on de grand cœur la tête enchantée, cause du malheur.

La chose parut étonner cette dernière; car tout à coup elle demanda:

« Ma mère, ne mange-t-on pas chez-vous? Je n'ai encore vu personne prendre de nourriture depuis mon arrivée!

— Non, nous ne mangeons pas.

— Et pourquoi, bonne vieille?

— Nous n'avons pas de quoi acheter notre nourriture, l'argent nous manque.

— Ne mangez-vous pas les autres jours?

— Oui, car je vais chaque matin à Constanti-

nople retirer quelques paras des voiles que confectionnent mes deux filles ; or, ce matin, je n'ai pu franchir le pont de la Corne d'Or et je suis revenue sans provisions.

— Je suis donc la cause de votre détresse ?

— Sans doute !

— Eh bien ! je veux vous donner de l'argent, beaucoup d'argent. »

« Ce soir, à l'heure de minuit, tu te rendras, bonne vieille, sur le pont de Galata, à l'endroit précis où tu m'as rencontré ; tu appelleras trois fois de toutes tes forces : *Ahmed ! Ahmed ! Ahmed!..* Alors un nègre se présentera devant toi et tu diras : « La tête ton maître t'enjoint d'aller ouvrir « la malle et de me remettre la bourse verte qui « s'y trouve ! »

— Bien, seigneur, j'irai cette nuit à l'endroit indiqué ! »

Le soir même, à l'heure de minuit, la vieille se leva et partit dans la direction de Constantinople. Elle arriva ainsi à l'endroit où elle avait rencontré la tête enchantée. Conformément aux ordres de celle-ci, elle se mit à crier :

« Ahmed ! Ahmed ! Ahmed !... »

Sur-le-champ, un nègre d'aspect terrible, grand comme un géant, se présenta sur le pont de la Corne d'Or.

« Que me veux-tu ? dit-il.

— La tête, ton maître, t'enjoint d'aller ouvrir la malle et de me remettre la bourse verte qui s'y trouve !

— Attends-moi un instant, vieille ! répondit-il. »

Et il disparut pour revenir un instant après rapportant une grande bourse verte toute remplie de séquins, de douros et de medjidieh.

On juge de la joie qu'éprouva la bonne femme en contemplant toutes ces richesses !

La maison fut réparée si bien qu'elle devint l'une des plus jolies des environs ; les filles eurent de beaux vêtements ; la vieille cessa de vendre des voiles ; tant qu'à la fin l'argent se trouva dépensé.

« Va, bonne vieille, au pont de la Corne d'Or, à l'heure voulue et appelle par trois fois *Méhémet ! Méhémet ! Méhémet !* Un nègre se présentera devant toi et tu lui diras d'aller ouvrir le coffre et d'y prendre la bourse rouge. »

La vieille quitta sa maison vers minuit et arriva au pont de la Corne d'Or.

« Méhémet ! Méhémet ! Méhémet ! cria-t-elle. »

Un nègre bien plus grand que le premier se montra aussitôt à l'entrée du pont.

« Que me veux-tu, vieille ?

— La tête, ton maître, t'enjoint d'aller ouvrir le coffre et de me remettre la bourse rouge qui s'y trouve.

— Bien, petite vieille! répondit Méhémet. »

Un instant après, il apporta une grande bourse rouge qu'il remit à la femme.

Cette fois, la maison ne suffit plus à la vieille. Elle s'en fit bâtir une autre bien plus riche; des meubles du travail le plus merveilleux ornèrent les appartements; les jeunes filles ne sortirent plus que revêtues de costumes tout éblouissants de pierreries.

Les voisins étaient fort étonnés de voir ces gens autrefois si pauvres, devenus subitement aussi opulents que les plus riches et les plus puissants. Mais personne ne savait que la tête coupée fût l'origine de cette richesse.

La tête était restée à la maison prenant toujours sa place auprès du foyer. Un jour elle dit à la vieille:

« Bonne femme, tu vas t'en aller à Constantinople et tu demanderas en mariage la fille du Sultan.

— Mais... comment puis-je demander en mariage la fille d'un roi? Et puis-je dire que c'est pour une tête coupée? On pensera que je suis insensée; on me chassera du palais et les enfants me jetteront des pierres!

— Va toujours, te dis-je! je le veux! »

La pauvre femme ne pouvait refuser de rendre service à son généreux protecteur. Aussi, elle

s'habilla richement, et s'en alla à Constantinople, au palais du Sultan.

« Es-tu folle, vieille, d'oser demander ma fille?

— Le fiancé est puissant, et rien ne lui est impossible.

— Dis-tu vrai?

— Je l'affirme!

— Alors, que le fiancé accomplisse les trois choses que je lui ordonnerai et je lui donnerai ma fille.

— Parlez, ô prince magnanime.

— Tu vois cette colline, en face du palais?

— Je la vois.

— Que le prétendant la fasse disparaître et qu'à sa place il plante un merveilleux jardin. Et que tout soit fini dans quarante jours? »

La femme revint dire à la tête coupée quelle était la première condition fixée par le roi.

« C'est bien, il sera fait suivant son désir! se contenta de répondre la tête enchantée. »

Pendant trente-neuf jours, la tête continua de rester à la maison, sans plus s'occuper du désir du roi. La brave femme pensait bien que la chose était au-dessus des forces de son hôte et ne lui en parlait même plus.

Mais le trente-neuvième jour, la tête se souvint.

« Bonne vieille, dit-elle, tu vas partir ce soir

pour le pont de la Corne d'Or. A ton habitude, tu appelleras trois fois : *Ali ! Ali ! Ali !* et tu diras à ce serviteur d'enlever la colline et de la remplacer par le jardin que demande le Sultan.

— J'irai ! répondit la femme. »

Le soir venu, elle partit pour Constantinople, et, arrivée au pont de Galata, elle cria :

« Ali ! Ali ! Ali !... »

Un nègre prodigieusement grand parut aussitôt.

« Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Ton maître t'ordonne d'enlever la colline placée devant le palais du roi et de la remplacer par un jardin merveilleux où soient toutes les plantes de la création.

— Dans un instant ce sera fait, répondit Ali. Retourne dire à mon maître qu'il est obéi. »

Et la femme retourna porter la nouvelle à la tête enchantée.

« Si le fils de la vieille n'accomplit pas ce que j'ai demandé, pensait le Sultan, je le ferai pendre ou empaler ! Voici trente-neuf jours qui se sont écoulés, la colline est toujours à sa place : le fils de la vieille mourra certainement ! »

Le lendemain, dès que le roi ouvrit les yeux, il fut frappé de la vive lumière qui remplissait son appartement.

« Qu'est-ce donc ? se dit-il ; le soleil n'a jamais pénétré jusqu'ici, pourtant ! »

Et il se leva et courut ouvrir la fenêtre.

Et voilà qu'à la place de la colline, il aperçut un jardin si merveilleux que ses yeux ne pouvaient se lasser de le contempler.

« Décidément, pensa-t-il, le fils de la vieille est puissant. Ou c'est un habile magicien, ou c'est un enchanteur qui tient les génies sous sa loi! Voyons quelle épreuve je vais lui imposer! »

Il réfléchit, et quand la femme revint, il lui dit :

« Ton fils a remplacé la colline par un jardin superbe, mais il y manque un palais magnifique dans le milieu. Dans quarante jours qu'il soit achevé.

— Cette fois, pensa la vieille, la tête enchantée ne réussira pas. Qui bâtirait ce château? »

Rentrée chez elle, elle exposa à son hôte la demande du Sultan.

« C'est bien, dans quarante jours, le palais sera construit! répondit la tête. »

Pendant trente-neuf jours encore, le monstre ne s'occupa point du château. Puis il pria la vieille d'aller au pont de la Corne d'Or, donner ses ordres à son serviteur *Hassan*.

La femme s'y rendit et elle appela:

« Hassan! Hassan! Hassan!...

— Que veux-tu, vieille? demanda le nègre.

— Ton maître ordonne qu'un palais merveil-

leux s'élève dès l'instant au milieu du jardin du roi.

— C'est bien, il est obéi ! »

Quand le Sultan se leva, il courut encore à la fenêtre. Devant lui, s'élevait un magnifique palais d'une hauteur extraordinaire, édifié avec le marbre le plus pur, aux colonnes d'or massif et aux portes brillantes comme des diamants.

« Le fils de la vieille est tout-puissant. Que lui demanderai-je encore ? pensa le Sultan. »

Lorsque revint la femme, il lui dit :

« Le jardin est merveilleux, le palais est le plus beau du monde, mais mes serviteurs feraient mauvaise figure dans ce séjour enchanté. Que ton fils y place quarante esclaves d'une beauté resplendissante, et que tous soient de même taille, de même âge et de mêmes traits ? »

En demandant une telle chose, le roi comptait bien que le fils de la vieille ne saurait jamais l'accomplir.

Le trente-neuvième jour, la femme se rendit au pont de la Corne d'Or.

« *Békir ! Békir ! Békir !* appela-t-elle. »

Un nègre parut et lui demanda ce qu'elle voulait.

« La tête, ton maître, veut que dès l'instant quarante esclaves de beauté merveilleuse, de

figure, d'âge et de taille identiques, se tiennent prêts à servir le Sultan dans son nouveau palais. »

Dès le matin, le roi se rendit au nouveau palais et il y trouva les quarante esclaves demandés, tous portant de grandes corbeilles remplies de cadeaux précieux.

« Ma fille est au fils de la vieille ! se dit le Sultan. Mais qu'importe ? Pourrais-je jamais trouver un gendre plus puissant ? »

Et quand la femme revint, il lui annonça qu'il était prêt à tenir sa promesse.

« C'est bien jusqu'ici, dit la vieille à son retour, mais que va dire le roi en voyant le fiancé ?

— Qu'importe ? Prends un plateau d'argent sur lequel tu me placeras et conduis-moi au palais. »

La femme obéit en tremblant et arriva devant le Sultan.

A la vue du monstre le roi entra dans une violente colère.

« Jamais je ne consentirai à marier ma fille à un tel gendre ! s'écria-t-il.

— Mon père, s'interposa la princesse, mon père, vous avez donné votre parole, il faut accomplir votre promesse.

— Mais tu ne voudrais pas, ma fille, épouser ce monstre !

— Si, je l'épouserai ; cette tête me plaît beaucoup et je l'aime. »

Enfin, le roi finit par consentir au mariage. Tandis que des fêtes étaient données au palais en cette occasion, les gens du peuple pleuraient, car ils souffraient de voir une princesse aussi accomplie épouser un tel monstre.

A peine les mariés se furent-ils retirés dans leurs appartements, que la tête prit corps et devint un jeune prince aussi beau que le jour.

« Ah! seigneur! est-ce donc vous? s'écria l'épousée.

— Oui, ma chère femme, c'est bien moi. Une méchante fée m'a ainsi changé en monstre; mais pour toi, je serai toujours tel que tu me vois. »

On juge du bonheur de la jeune femme.

« Écoute bien, ma chérie, continua le prince. Pour tout le monde je serai un monstre; mais quoi qu'il arrive, ne parle de ceci à personne. Si tu découvrais le secret à qui que ce soit, à l'instant, jardin, palais, esclaves et moi-même disparaîtrions.

— Jamais je ne te reverrais, ô mon amour?

— Non; à moins que tu ne te mettes à ma recherche; lorsque tu aurais usé trois paires de souliers de fer et trois bâtons de même métal, tu me retrouverais; et là, pour me faire revenir à la vie —car je serais comme mort — tu devrais encore remplir un tonneau de tes larmes!

— O, mon prince adoré, jamais je ne dirai ce secret à personne, tu peux m'en croire ! »

Tout se passa comme l'avait dit le jeune prince. Pour tout le monde, ce n'était qu'une tête enchantée, mais pour sa femme c'était l'époux le plus beau et le plus charmant qu'il fût possible d'imaginer.

De temps à autre, la reine-mère venait trouver sa fille pour lui donner quelques consolations. Mais à tout ce que sa mère lui disait, la princesse souriait doucement, ce qui ne manquait pas d'intriguer la reine. Elle fit tant, qu'elle réussit à connaître le secret du prince. Mais au même instant, un joli serin d'or s'envola par la fenêtre et la malheureuse jeune femme s'aperçut, trop tard, hélas ! que le beau prince charmant avait disparu.

Pendant plusieurs jours, la pauvre femme ne fit que pleurer. Puis elle se rappela ce que lui avait dit son mari, et elle prit la résolution de se mettre à sa recherche.

Elle quitta donc le palais après avoir pris en main un bâton et avoir chaussé les souliers de fer, et elle s'en alla de par le monde, marchant toujours, toujours, sans jamais se lasser pour user plus vite les trois bâtons et les trois paires de chaussures.

Au bout d'un an, les souliers lui tombèrent

des pieds et le dernier bâton se trouva usé. La princesse vit un palais devant elle et elle y entra.

Dans la grande salle, le charmant prince, son mari, était étendu sans vie sur un lit de repos, et tout auprès était un grand tonneau placé là comme à dessein. A la vue de celui qu'elle aimait tant, la malheureuse jeune femme se mit à pleurer si fort que ses yeux ressemblaient à deux petites fontaines. Elle versa des larmes jusqu'au matin, et s'aperçut que le tonneau était rempli à deux doigts près. Elle en eut une telle joie que ses pleurs cessèrent brusquement.

En ce moment une Tzigane ou bohémienne, entra dans la salle où se trouvait la princesse.

« Qu'avez-vous à être si triste ? demanda-t-elle. »

La jeune femme lui raconta son histoire et lui dit que le prince ne reviendrait à la vie que lorsque le tonneau serait tout plein de larmes.

« Mon enfant, lui dit la Tzigane, je puis vous être utile en cette circonstance. J'ai bien de la peine en ce moment ; je pleurerai pour vous. Allez vous reposer ; lorsque le tonneau sera presque plein, je vous appellerai. »

La princesse accepta de grand cœur et alla se reposer, tandis que la bohémienne pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Lorsque la jeune femme se réveilla, elle ne trouva plus ni prince ni Tzigane ; le tonneau seul était là débordant. Le jeune homme était revenu à la vie, et comme il avait pensé qu'il devait cette faveur à la bohémienne, il était parti avec elle.

La pauvre princesse s'arrachait les cheveux et se lamentait, lorsqu'une petite porte s'ouvrit et qu'un nègre se montra.

« Que veux-tu ? demanda-t-il.

— Mon mari ! répondit la femme.

— Voici trois fruits merveilleux qui pourront t'être utiles. Lorsque tu en auras besoin, tu les ouvriras et il en sortira des choses extraordinaires. Prends ce cheval et laisse-le te conduire ; il te mènera dans la capitale du roi, ton mari. Arrivée là, tu lâcheras ta monture après lui avoir arraché quelques crins de sa queue ; dès que tu désireras monter à cheval, tu brûleras un de ces crins, et ton coursier sera à l'instant à tes côtés. »

La princesse remercia le nègre, monta sur le cheval et arriva dans la capitale du royaume.

S'étant fait indiquer le palais du prince, elle loua une chambre d'où elle pouvait contempler le prince et sa nouvelle épouse.

La jeune femme eût bien voulu parler au roi et lui dire comment la bohémienne avait réussi à la tromper, mais la Tzigane l'avait reconnue et

elle avait fait mettre des gardes aux portes du palais avec l'ordre de ne pas laisser entrer la princesse.

Cette dernière se désespérait, lorsqu'elle songea aux trois fruits donnés par le nègre : une noix, une noisette et un marron. Elle prit la noix et l'ouvrit; il en sortit une poule avec ses poussins, tous chantant à ravir et d'un plumage si merveilleux qu'il semblait que leurs plumes étaient de toutes les couleurs. La princesse accrocha à sa fenêtre la cage d'or contenant la poule et les poussins, et elle attendit.

Lorsque la bohémienne aperçut les oiseaux merveilleux, elle en eut aussitôt une grande envie. Elle vint trouver la princesse et demanda à les acheter.

« Laisse-moi passer une nuit avec ton mari et je te les donnerai ! répondit la jeune femme. »

La maudite reine finit par accepter, et, le soir venu, introduisit la princesse dans la chambre du prince. Mais elle avait eu soin auparavant de faire boire une potion soporifique au jeune roi. De sorte que la jeune femme arriva au matin sans avoir pu se faire entendre de son mari.

Quelques jours après, la princesse ouvrit la noisette ; il en sortit une vaste plaine avec ses rivières et ses ruisseaux, ses bois et ses champs,

ses arbres et ses fleurs. Elle la suspendit à sa fenêtre comme elle avait fait de la cage (?), et la bohémienne revint pour la lui acheter.

« Laisse-moi passer une nuit avec ton mari et je te donnerai la plaine! dit la princesse.

— Soit! répondit la femme. »

Mais lorsque la princesse fut avec son prince chéri, elle s'aperçut encore qu'on l'avait endormi à l'avance.

Un serviteur du roi entendit la princesse lorsqu'elle essayait de réveiller son maître ; le lendemain, il raconta tout au prince qui se promit de ne pas boire la boisson que lui donnerait sa femme.

La pauvre désolée se décida à ouvrir le marron, le seul fruit qui lui restât encore. Il en sortit une mer avec ses côtes et ses îles et tous les poissons qui l'habitent.

Elle la suspendit encore à sa fenêtre (??) et la vendit à la reine sous la même condition que la cage et la plaine.

Le soir venu, la bohémienne servit le breuvage accoutumé ; le roi fit comme s'il buvait, mais il renversa la liqueur sur une éponge placée sous sa chemise.

Quand la princesse fut entrée dans sa chambre, le prince la reconnut, l'embrassa tendrement et lui fit raconter son histoire.

Lorsqu'il sut de quelle manière la bohémienne avait réussi à l'épouser, il entra dans une violente colère ; aussi le lendemain assembla-t-il ses ministres et fit-il comparaître devant eux la maudite Tzigane.

« Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis la reine !

— Où as-tu trouvé la poule et ses poussins ? la plaine avec ses champs, ses bois et ses fleurs ? la mer avec ses îles et ses poissons ? car tous ces objets sont à moi. »

La fausse reine ne sut plus que balbutier quelques mots inintelligibles.

Le roi raconta tout à ses ministres et les pria de juger sévèrement la bohémienne.

On la lia à la queue d'un cheval sauvage qui la déchira par morceaux sur les arêtes des rochers.

La princesse fidèle fut reçue en grande pompe dans le palais, et les fêtes durèrent plus d'un mois.

Je n'y étais pas, aussi ne croyez rien de cette histoire !

(Conté en février 1884, par Madame Marguerite Philippidou, âgée de 60 ans, née à Kia, dans l'archipel grec.)

VIII

LA MORT ET LE PAYSAN

Un paysan venait d'avoir son premier-né. « Qui sera le parrain de notre fils ? demanda la mère.

— Le parrain sera l'être le plus juste que je puisse trouver. Je pars dès demain en voyage pour rencontrer cet être infiniment juste. »

Le lendemain, le villageois quitta sa chaumière et se mit en marche. Sur le soir, il rencontra un beau vieillard sur la route.

« Où vas-tu, voyageur ? demanda le vieillard.

— Mon père, je suis à la recherche d'un parrain pour mon enfant.

— Je puis te rendre ce service.

— Il me faut un être d'une justice sans égale.

— Je suis cet être.

— Quel est votre nom, mon père ?

— Le bon Dieu.

— Alors, vous n'êtes pas celui que je cherche !

— Voilà qui est plus extraordinaire ! Comment, le bon Dieu n'est pas la souveraine justice ?

— Non, Seigneur ; vous n'êtes pas le plus juste. Les biens que vous accordez aux mortels sont mal répartis ; au juste, vous donnez la misère ; au méchant, vous laissez l'opulence. Tout en vous est injustice ! Adieu ! »

Le paysan continua son chemin, et peu après s'arrêta dans une grotte pour s'y reposer et y passer la nuit.

Le jour suivant, notre homme rencontra un deuxième voyageur qui lui sembla d'aspect favorable.

« Où vas-tu, ô paysan ? demanda ce dernier.

— Je cherche un homme souverainement juste pour être le parrain de mon premier-né.

— Je suis cet homme juste. Conduis-moi vers ta demeure ; je serai heureux d'être le parrain de ton fils.

— Quel est votre nom, Monseigneur ?

— Je suis le bon apôtre, le disciple aimé de Jésus-Christ, saint Pierre, enfin.

— Alors vous n'êtes pas celui que je cherche.

— Et pourquoi donc ?

— Je vous ai dit que je voulais un être excessivement juste, et vous dites que vous êtes saint Pierre !...

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous n'êtes point juste ! Vous laissez journellement entrer en paradis les méchants, les avares, les débauchés, les ivrognes qui jamais n'ont rien fait de bien, sous le prétexte que le pope leur a pardonné ! Allons donc ! et vous refusez l'entrée du Ciel à ceux qui le méritent, mais qui malheureusement ne sont pas cousus d'or ! Décidément, vous n'êtes pas celui que je cherche. »

Le troisième jour, il rencontra un autre voyageur.

« Où vas-tu, paysan ?

— Chercher un homme qui présente mon enfant au baptême. Je marche depuis trois jours et je n'ai pu encore le trouver.

— Que veux-tu donc que soit cet homme ?

— Un être éminemment juste.

— Je suis juste, moi, et je puis être le parrain de ton fils.

— J'ai rencontré le bon Dieu, puis saint Pierre. Seriez-vous plus juste qu'ils le sont ?

— Je suis plus juste que le Seigneur et que son apôtre.

— Qui êtes-vous donc ?

— *La Mort !*

— Alors, vous avez raison. Vous ne faites cas ni du riche ni du pauvre ; vous frappez indistinctement le malheureux dans sa chaumière et le

roi sur son trône; vous prenez aussi bien l'enfant au sein de sa mère que le vieillard couronné de cheveux blancs. Vous êtes souverainement juste. Voulez-vous être le parrain de mon fils ?

— Accepté. Partons ! »

Et le paysan, suivi de la Mort, retourna vers le village où tous deux arrivèrent bientôt.

Le baptême eut lieu en grande cérémonie et la Mort tint sa promesse en portant l'enfant sur les fonts. Lorsque le baptême fut terminé, la Mort parla au paysan.

« Tu m'as fait grand honneur, mon ami, en me choisissant pour être le « grand-parent » de ton fils. Je veux t'en récompenser. Sans doute qu'une belle profession te sourirait fort ? Oui, n'est-ce pas ?

— Certes... Monseigneur... mais...

— Mais... je puis tout ! Écoute. Il me serait facile de t'accorder la richesse ; je n'aurais qu'à dire un mot pour qu'aussitôt ce coffre se trouvât rempli de pièces d'or. Mais la fortune sans la gloire et la considération, ce n'est rien. Tu auras toutes ces choses.

— Moi, pauvre paysan ?

— Oui. Dès ce moment, tu es un grand médecin, le premier médecin du monde...

— Je n'ai jamais étudié ; à peine si je sais lire et écrire !

— Que m'importe? Le riche banquier juif Abram est malade, présente-toi hardiment chez lui; ordonne-lui tout ce que tu voudras et assure-le de sa guérison : il ne mourra point. Naturellement, il dira que tu lui as sauvé la vie; il te récompensera généreusement et ta renommée ira au loin...

— Mais pour les autres malades ?

— Lorsqu'on t'appellera quelque part, tu regarderas attentivement aux pieds et à la tête du malade. Si je suis aux pieds, tu diras : Mon client ne mourra point! — Si je suis à la tête, tu affirmeras : Les jours du patient sont comptés; il mourra! — Tu vois que les drogues et les médicaments que tu ordonneras ne changeront rien à ton horoscope ! »

En effet, le médecin-paysan se rendit chez le juif Abram et le guérit, alors que tous ses confrères avaient assuré qu'il ne vivrait plus huit jours. Sa renommée s'étendit rapidement, et bientôt on ne parla plus que du célèbre médecin qui, à première vue, vous disait si le patient succomberait ou vivrait.

A ce compte, il arriva que le médecin devint l'un des plus fortunés du pays; les riches, les marchands, les évêques, les juges, les ministres, les rois et le Sultan lui-même l'appelaient pour le moindre malaise et eussent voulu l'avoir toujours auprès d'eux.

Les années s'écoulèrent ; le médecin devint vieux ; mais il vivait riche et honoré, et il bénissait le jour heureux où il avait eu le bonheur d'aller à la recherche d'un parrain pour son enfant.

Un matin, le médecin était asssis sous un grand olivier dans son jardin, quand un étranger parut tout à coup devant lui.

« Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Comment, ne me reconnais-tu pas ?

— C'est que mes yeux se fatiguent.

— Tu me reconnais pourtant auprès de tes malades !

— Ah ! vous ! pardon..... Monseigneur ! Que me voulez-vous ?

— Le nombre de tes jours touche à sa fin : il faut te préparer à partir !

— Partir ? mourir ? déjà ?

— Oui, dès maintenant.

— Oh ! grâce ! grâce ! accordez-moi quelques années encore ! quelques jours seulement ! demain ! »

Et le médecin s'était jeté aux pieds de la Mort, et il pleurait comme un enfant.

« Au nom de votre filleul ! je voudrais le savoir marié avant de quitter cette terre ! grâce ! grâce !

— Allons, partons, mon ami : je n'attends pas. »

Le médecin dut suivre la Mort. On traversa des plaines, des collines, des bois, des montagnes, des rivières, des fleuves et des mers, et tout à

coup un merveilleux palais, s'élevant dans une plaine immense, se montra aux yeux du médecin.

« C'est ici le terme de notre voyage, lui dit la Mort. »

En s'en approchant, les fenêtres se montrèrent nombreuses comme les étoiles du ciel, les unes obscures, les autres brillamment illuminées. Ils pénétrèrent dans le palais, et de là dans une des chambres éclairées.

Beaucoup de cierges y brûlaient ; l'un d'eux touchait à sa fin.

« Ce cierge, dit la Mort, représente ton existence. Vois-tu ? il va s'éteindre dans un instant.

— Je vous en prie, ô Mort ! laissez-moi remplacer ce cierge par un de ceux-ci !

— Ce sont ceux de ta famille.

— Par celui-là, alors !

— C'est le cierge de la vie de ton fils, de mon filleul.

— Qu'importe ?

— Qu'importe ? dis-tu... Allons donc ! regarde ton cierge ! Vois, la flamme tremblotte ; elle se meurt... elle est éteinte ! »

Au même instant, le médecin tomba mort aux pieds de l'Être inexorable qui jamais ne fit grâce à qui que ce soit.

(Conté à Lesbos, en juillet 1880, par Antoine Agathangelos, âgé de 35 ans, instituteur.)

IX

LE PAUVRE AU PAYS D'ALI VAHCHI [1]

Au temps du Prophète de Dieu Moïse, vivait avec sa femme un pauvre malheureux. N'allez pas croire que la misère date de nos jours; elle a toujours été connue sur terre ; notre homme en savait quelque chose. Dès l'aurore il se levait et partait à son travail ; il ne prenait presque aucun repos dans la journée, et ne rentrait qu'à la nuit close ; mais tout cela en vain ; jamais le malheureux n'avait réussi à gagner plus de deux paras par journée [2].

« Mon Dieu ! disait-il souvent, vois quelle est ma misère ! Je me tue de travail et je ne gagne que deux paras par jour ! Aide-moi dans mon malheur ! Aie pitié de ton serviteur ! »

Mais, hélas ! Dieu ne l'écoutait même pas dans

1. Ali Vâhchi, c'est-à-dire Ali le Sauvage.
2. Deux paras valent un centime.

son paradis ! Et le paysan restait dans la même détresse.

Le prophète Moïse vint à traverser un jour le village où résidait le malheureux. Ce dernier, le voyant passer devant sa porte, courut se jeter à ses genoux.

« O prophète du bon Dieu ! toi qui as libre accès auprès de lui ! toi dont toutes les prières sont exaucées ! toi qui es bon, grand, juste, charitable.....

— Allons, finis ; mon temps est précieux ! Que me veux-tu ?

— Grand prophète ! je suis le plus malheureux des hommes ; malgré tout mon labeur, je ne gagne que deux paras par jour !

— Adresse-toi au bon Dieu.

— O prophète incomparable ! je me suis adressé à Lui, mais il n'écoute pas les pauvres si misérables que moi ; il ne songe qu'aux riches et aux puissants !

— Que dis-tu, ô homme ?

— La vérité !... Mais dites seulement un mot à l'Éternel et la fortune aussitôt me sourira. »

Le prophète sourit et promit d'intercéder auprès du bon Dieu. En effet, quelques jours plus tard, Moïse se rendit auprès du trône du Tout-Puissant. Après s'être débarrassé des nombreuses commissions dont l'avaient chargé les mortels, il songea au paysan.

« J'y pense, Seigneur, dit Moïse, un pauvre homme s'est recommandé à moi l'autre jour. Il est travailleur, économe et religieux, et cependant vous l'oubliez ; il ne gagne que deux paras par jour. Ne pourriez-vous pas... ?

— Moïse, mon serviteur, es-tu si ignorant des lois immuables qui régissent la destinée des mortels ? et d'où vient que ce pauvre ose se plaindre de ma justice ? Retourne lui dire : — « Le Seigneur, en te donnant la vie, a décidé que tu ne « gagnerais jamais plus de deux paras par jour ; « cesse de le prier, car tes lamentations ne peuvent « changer ce qui est écrit au Livre du Destin. »

Moïse alla prévenir le malheureux et l'invita à se résigner à son sort.

« Ah ! il en est ainsi, se dit le pauvre homme ; eh bien ! je ne veux pas rester davantage dans le pays du bon Dieu ! J'irai par le monde jusqu'à ce que je trouve un maître plus généreux ! Deux paras par jour : c'est dérisoire ! »

La chose convenue, notre homme se prépara à partir ; il vendit les quelques riens qu'il possédait, réalisa quelques paras et dit à sa femme :

« Mon amie, nous allons quitter le pays dès ce matin.

— Où irons-nous ?

— Nous allons laisser le pays du bon Dieu : c'est un trop mauvais seigneur.

— Et pour quoi faire ?

— Pour trouver un meilleur maître.

— Es-tu devenu fou, mon ami ? Ne sais-tu pas que Dieu est le maître de toute la terre ?

— Tu te trompes; Dieu n'est pas le maître unique. Il doit y avoir sur la terre un pays où le Seigneur ne commande pas, une terre qui ne soit pas à lui et qui appartienne à un autre. Allons, suis-moi et partons ! »

Et voilà le pauvre parti avec sa femme.

Après plusieurs jours de marche, l'homme et sa compagne arrivèrent dans un pays fertile où croissaient en abondance les plantes les plus utiles et les plus recherchées. Les voyageurs, ayant rencontré des habitants, leur parlèrent.

« A qui sont ces montagnes ? demanda l'homme.

— Au bon Dieu.

— Et ces champs ? et ces maisons ?

— Au bon Dieu.

— Et ces villages ? et ces villes ?

— Encore au bon Dieu.

— Ce n'est pas le pays que nous cherchons ; adieu ! »

L'homme continua son chemin et marcha pendant tout un mois. Un nouveau pays s'offrit aux regards des voyageurs, mais bien plus riche que le premier.

« A qui sont ces montagnes ? demanda encore le malheureux.

— A Ali Vâhchi.

— Et ces champs ? et ces maisons ?

— A Ali Vâhchi.

— Et ces villages ? et ces villes ? et ces gens ?

— A Ali Vâhchi.

— Femme, dit le pauvre en se tournant vers son épouse, nous voilà arrivés au terme de notre voyage ; nous ne sommes plus sur les terres du bon Dieu ! »

Tous deux entrèrent dans la ville la plus voisine et furent éblouis de toutes les merveilles qui les entouraient. Ils se promenèrent jusqu'au coucher du soleil, ne se lassant pas d'admirer la cité où leur voyage les avait conduits.

« Où allons-nous passer la nuit ? demanda tout à coup l'homme à sa compagne. Voici que tu vas bientôt donner le jour à un enfant, car aujourd'hui est le terme de ta grossesse. Il nous faudrait une maison pour t'y reposer. »

Les voyageurs étaient fort indécis, lorsque la voix du crieur public vint à se faire entendre.

« Maison à vendre ! Maison à vendre ! criait-il par les rues et les places de la ville.

— Voici ce qu'il nous faut, mon amie, dit le malheureux. »

Et il marcha à la rencontre du crieur public et le salua.

« Conduisez-moi à la maison que vous annoncez ; je voudrais l'acheter ! dit-il. »

Le crieur le salua et le mena à la maison.

« Voici ce que je suis chargé d'annoncer par la ville. Voyez si cette demeure vous convient.

— Je ne puis vous répondre maintenant. Je vais y passer la nuit ; si la maison me plaît, je vous en paierai la valeur demain.

— Convenu ! dit le crieur public en s'éloignant. »

A peine ce dernier fut-il parti, que la femme du pauvre accoucha d'un bel enfant.

L'embarras des malheureux redoubla. Où coucher le petit être ? Il n'y avait dans la maison ni cordes ni clous pour préparer un berceau ! Le pauvre eut alors l'idée de prendre un bout de bois pointu et de le fixer en guise de clou dans la muraille.

Aux premiers coups, la muraille se lézarda, et tout à coup s'ouvrit. La maison était si vieille et si ruinée ! Et voilà que dans l'ouverture se montra un de ces énormes vases de terre comme on en fait dans les Iles pour y renfermer des olives !

« Grand Dieu ! qu'est-ce donc que ce vase ? s'écria le malheureux. »

Et il tenta de le retirer de sa position. Le vase était si lourd que l'homme eut un travail infini pour le déloger. O prodige ! le vase était tout rempli de drachmes [1] et de medjidieh [2] !

« Femme ! vois ce trésor ! Nous voilà les plus riches de la ville ! N'avons-nous pas eu bien raison de quitter le pays du bon Dieu pour venir nous établir sur les terres d'Ali le Sauvage ? Et nous ne sommes ici que depuis ce soir ! Où est le temps où je ne gagnais que deux paras par jour ? »

Il va sans dire que le lendemain même, le pauvre achetait la maison dans laquelle il avait trouvé le vase rempli de pièces d'or. Cette maison n'était pas à la hauteur de sa fortune et bientôt il en acquérait d'autres plus luxueuses. Dès lors, on cita l'étranger comme le plus riche du pays.

L'heureux étranger vivait donc avec sa femme et son enfant dans la plus grande aisance, au milieu de tout un peuple de domestiques, et entouré du respect de tous, lorsque le prophète Moïse fut conduit par ses voyages au pays d'Ali le Sauvage. On juge de l'étonnement du saint homme lorsqu'il reconnut dans le plus riche de la ville le

1. *Drachme*, monnaie d'or grecque valant environ 20 fr.
2. *Medjidieh*, monnaie de Turquie valant environ 22 fr. 25.

malheureux pour lequel il avait inutilement intercédé auprès du Tout-Puissant.

« Est-il possible ? s'écria le prophète. Est-ce bien le même homme, l'homme aux deux paras ? »

Et le serviteur de Dieu s'empressa d'aller reporter la chose au Père éternel.

« Mon Dieu ! L'homme aux deux paras est devenu immensément riche !

— Vraiment ? Va lui dire que sa fortune n'est pas à lui mais à son fils. J'exige qu'il se contente des deux paras qui lui sont donnés sur le Livre de Vie ! »

Le prophète revint trouver le riche.

« Est-ce bien toi que je revois riche et puissant ? lui demanda l'homme du Seigneur.

— Moi-même, ô Moïse.

— Dieu m'envoie te dire que ta fortune et ton bonheur ne t'appartiennent pas, et sont à ton enfant. Tu dois te contenter des deux paras qui t'ont été fixés au Livre du Destin.

— C'est Dieu qui vous envoie, ô prophète ! Mais Dieu n'est pas mon maître. Je suis au pays d'Ali le Sauvage ; c'est lui qui m'a rendu riche ; à lui seul il appartient de me donner des ordres ! Je m'inquiète fort peu de ce que peut penser le bon Dieu ! Jamais je ne retournerai sur ses terres ! »

Et le prophète dut s'en aller triste et honteux

porter l'étonnante nouvelle au pied du trône du bon Dieu.

Le riche avait raison, et l'Éternel, qui est la suprême justice, fut bien forcé de le laisser en paix.

(Conté à Lesbos, en novembre 1883, par Sélim-Effendi, Circassien, inspecteur en chef du service des forêts, âgé de 35 ans.)

X

LE CORDONNIER AU COUVENT DES 360 RELIGIEUSES

Un cordonnier travaillait depuis quelque temps chez un marchand de la ville. Le maître cordonnier, quand vinrent les fêtes de Pâques, s'en alla se confesser.

« Votre compagnon n'est pas encore venu ! demanda le confesseur.

— Mon Père, je lui en parlerai à mon retour.»

Rentré chez lui, le marchand dit à son ouvrier.

« Voici les fêtes de Pâques; il faut t'en aller te confesser au Père et communier avec tout le monde.

— Me confesser ? communier ? qu'est-ce donc que ces choses ? Jamais je n'en ai entendu parler.

— Malheureux ! tu me demandes ce que c'est que se confesser et que communier !... Apprends donc que se confesser, c'est aller trouver le Père confesseur et lui faire part de toutes ses fautes,

de tous ses péchés ; communier, c'est, avec la permission du prêtre, être admis à manger le pain et à boire le vin.

— La belle chose, mon Dieu ! manger du pain, mais je le fais tous les jours depuis que j'ai quitté le sein de ma mère ; boire du vin, vous savez bien que c'est mon plus grand défaut ! L'autre jour, j'en ai acheté un tonneau ; avant un mois, le tonneau sera aussi vide que ma poche !

— Combien tu es ignorant des saintes pratiques de la religion ! Écoute donc : le pain et le vin du prêtre ne sont pas mêmes choses que le pain dont tu te nourris et le vin dont tu te grises trop souvent. Sous les espèces du pain et du vin, nous communions du corps et du sang mêmes de Notre Seigneur Jésus-Christ.

— S'il en est ainsi, je veux bien aller me confesser et communier. Tenez, je pars à l'instant ! »

Le compagnon s'en alla trouver le prêtre. Il s'accusa de tous ses péchés sans en omettre aucun, ce qui lui demanda au moins une heure de confession.

« Mon fils, lui dit le Père confesseur, je ne puis vous admettre aux fêtes de Pâques à communier sous les espèces du pain et du vin. Vos péchés sont trop grands et exigent une punition rigoureuse. Quittez la ville et allez au désert. Pendant trois ans, abstenez-vous de pain, de

viande et de vin, n'ayez aucun commerce avec les femmes, et vos péchés vous seront remis. Je vous admettrai ensuite à manger le corps et à boire le sang divins du Christ. »

Le cordonnier trouva la peine bien sévère. Mais, puisqu'il était dans la voie du repentir, il ne pouvait raisonnablement s'arrêter. Il se mit donc en marche pour le désert, où il arriva après un long voyage.

Depuis un an, il était au désert. Ses habits étaient tombés par morceaux et il se trouvait complètement nu. Ne vivant que de quelques herbes et de quelques racines amères, le malheureux n'était plus qu'un squelette. Ses os perçaient la peau et semblaient vouloir abandonner son corps.

Marchant toujours, le cordonnier trouva un chemin escarpé qui le conduisit à un couvent de jeunes filles, toutes issues du sang royal. Elles étaient là au nombre de 360, toutes plus belles les unes que les autres. Le roi avait fait placer aux alentours du monastère plusieurs centaines de soldats avec la mission de n'en laisser approcher aucun vivant, fût-ce même les animaux des forêts ou les oiseaux de l'air. Le pénitent avait profité des ténèbres épaisses de la nuit pour parvenir jusqu'aux murs du couvent. Arrivé là, il tomba exténué de fatigue et s'endormit profondément.

Comme le soleil venait de paraître à l'Orient, la supérieure du couvent se leva et ouvrit sa fenêtre pour laisser entrer les joyeux rayons de l'astre du jour. Se penchant distraitement, elle aperçut le malheureux pénitent endormi tout nu sous sa fenêtre. Elle prit un manteau et le laissa tomber doucement sur le corps du dormeur. Puis, sortant avec précaution, elle réveilla le cordonnier et le fit entrer dans sa chambre.

N'allez pas croire qu'en cette occasion la supérieure s'était laissé guider par la charité! Ce serait une grave erreur, comme nous allons bientôt avoir le plaisir de vous le prouver.

La supérieure commença par faire prendre un bain parfumé au pauvre pénitent, puis elle le revêtit de fins habits et lui prépara à manger.

« Voici du pain exquis, lui dit-elle, mangez et reprenez des forces.

— Malheureusement, mon confesseur m'a défendu de manger du pain.

— Défendu de manger du pain! mais ceci n'en est pas : c'est ce que nous appelons de l'offrande.

— Alors, je vais manger l'offrande avec plaisir.»

Le cordonnier mangea plusieurs pains sans pouvoir se rassasier. Alors la jeune femme lui offrit de la viande.

« Mon confesseur m'a défendu de manger de la viande.

— Mais, mon ami, ce n'est pas de la viande que je vous donne : ce sont des pigeons. »

Et l'homme dévora ce qu'on lui avait servi.

« Tenez, mon bon ami, buvez de cette fortifiante liqueur.

— Mais, c'est du vin; mon confesseur me l'a défendu !

— Ce n'est pas du vin; c'est de la tisane de raisin.

— Rien ne m'empêche d'en boire ! s'écria joyeusement le convive. »

Et il but plusieurs flacons de vin royal.

Grâce à cet excellent régime et à toutes les douceurs dont le comblait la supérieure du couvent, le pénitent reprit rapidement ses fraîches couleurs et son embonpoint. Et un soir, la jeune femme l'appela et lui dit :

« Mon bon ami, venez donc me tenir compagnie dans mon lit; nous serons mieux pour causer.

— Je le voudrais bien, mais mon confesseur m'a défendu la chose !

— Mon ami, je ne suis pas une femme : je suis une religieuse ; la chose n'est pas défendue. »

Sa conscience en repos de ce côté, le pénitent fut bientôt auprès de la supérieure. Ni l'un ni l'autre n'eurent à s'en repentir !

Un jour, une des 360 religieuses s'aperçut que

la supérieure rentrait dans sa chambre avec un beau jeune homme. Elle fit part de sa découverte aux autres princesses, ses sœurs. Toutes se rendirent chez leur sœur aînée.

« Un homme est caché ici, dirent-elles. Qu'il soit commun à nous toutes, ou bien nous avertirons le roi à sa première visite ! »

La supérieure, bien à regret, consentit à partager avec ses sœurs. Et voilà notre cordonnier maître et seigneur d'un harem sans rival de 360 jeunes filles, toutes vierges encore, et plus belles que les étoiles au ciel !

Le pénitent sut si bien employer son temps qu'au bout de quelques mois, les jeunes religieuses voyaient toutes leurs tailles s'arrondir par un inexplicable prodige. Les innocentes attribuaient ce singulier phénomène au bonheur sans pareil dont elles jouissaient auprès du pénitent ! Peut-être au fond n'avaient-elles point tort !

Le roi visitait ses sœurs une fois par an. Le cordonnier en avait été informé. Craignant avec raison d'être surpris par le monarque, le pénitent se décida à s'enfuir du monastère en emportant quelques diamants magnifiques dont les princesses lui avaient fait cadeau. Il tenta plusieurs fois de partir ; mais à chaque fois quelque obstacle imprévu l'en empêchait. Enfin, un certain jour que

les religieuses étaient à chanter l'office, notre homme s'évada et réussit à sortir du palais.

Il marcha longtemps, longtemps, supportant à nouveau mille et mille privations ; tant qu'une nuit il arriva dans sa ville et s'en alla frapper à la porte du Père confesseur.

« Pan! pan! ouvrez-moi!

— Qui es-tu ?

— Je suis celui que vous avez envoyé faire pénitence au désert. Les trois années sont écoulées, et me voici. »

Le Père spirituel ouvrit, mais voyant un être nu, à la barbe et aux cheveux incultes, au corps tout noir, il crut que c'était le Démon et il lui ferma la porte au nez.

Le cordonnier se coucha devant la porte et s'endormit.

Le lendemain matin, le pénitent entra chez le confesseur.

« Es-tu resté trois ans au désert ? demanda le Père spirituel.

— Oui, mon bon Père.

— As-tu mangé du pain ?

— Je ne me suis nourri que d'herbes et d'offrande.

— As-tu mangé de la viande ?

— Je n'ai mangé que des pigeons.

— As-tu bu du vin ?

— Je n'ai bu que le jus du raisin.

— N'as-tu pas eu commerce avec une femme ?

— Non pas avec une femme, mais avec 360 religieuses.

— Ah ! le maudit ! tu ne crains donc pas le Seigneur ? Sais-tu que les religieuses sont les sœurs de Jésus-Christ ? Jamais tes fautes ne te seront pardonnées ! Va-t'en, maudit !

— Ah ! ce sont les sœurs de Jésus-Christ ! Ma foi, je vais les retrouver ! Si Jésus-Christ est mon beau-frère, qu'ai-je besoin de ton pardon, toi qui n'es que son humble serviteur ? Je serai toujours mille fois plus puissant que toi ! Et je me moque de tes sermons et de tes malédictions ! Adieu ! »

Et, ce disant, le cordonnier reprit le chemin du désert et retourna au couvent des sœurs de Jésus-Christ !

(Conté en juin 1883, à Lesbos, par Nicolas Chrysaphopulos, né dans l'île de Spetzia, en Grèce, médecin à Mételin, âgé de 60 ans.)

XI

LA FORTUNE ET LE BUCHERON

Dans une forêt de l'île de Mételin (Lesbos), vivait un bûcheron avec sa femme et ses deux enfants. Pour toute fortune, le pauvre homme n'avait que sa hache, sa cognée et ses deux mulets. Chaque matin, au point du jour, le bûcheron était debout. Il s'en allait au fond du bois, se mettait au travail et abattait les arbres. Ses deux mulets chargés de bûches et de fagots, il revenait et partait pour la ville voisine où il vendait le produit de son labeur quotidien.

Depuis vingt ans, il vivait ainsi. La Fortune ingrate ne l'avait point favorisé, et chaque jour il se retrouvait pauvre comme la veille. Notre homme ne trouvant plus la position tenable, et désespérant d'arriver jamais à quelque amélioration dans son état, finit par se décourager.

« Puisqu'il en est ainsi, se dit-il, à quoi sert de travailler? Si je restais couché du matin au soir, qui sait si la Fortune n'aurait pas pitié de

mon sort?... Elle viendrait peut-être me trouver en dormant!... C'est convenu : je n'irai plus à la forêt!... »

Le jour suivant le bûcheron resta au lit. Sa femme, ne le voyant pas se lever à son habitude, vint pour l'éveiller.

« Allons, Jean, lui dit-elle ; il temps de te lever ; le coq a chanté depuis longtemps.

— Il est temps, dis-tu ; mais... temps de quoi?

— D'aller abattre les arbres dans la forêt.

— Oui, pour gagner de quoi vivre aujourd'hui, puisque telle est notre misérable condition.

— Que veux-tu y faire, mon pauvre Jean ? Nous devons nous soumettre aux caprices de la Fortune qui n'a jamais voulu nous favoriser.

— Eh bien, femme, j'en ai assez des caprices de la Fortune. Si elle veut venir me trouver, ici-même, dans ma misérable cabane, elle viendra. Mais je n'irai plus au bois, c'est chose décidée.

— Allons, mon pauvre Jean, es-tu devenu fou ? Crois-tu que la Fortune va venir te trouver si tu ne cours pas après elle ? Lève-toi, prends ta hache et ta cognée, et rends-toi à la forêt. Sinon, nous mourrons bientôt de faim ; ne sais-tu point qu'il n'y a pas de pain à la maison?

— Que m'importe ? Je t'ai dit que je ne me

lèverais pas et que je ne me rendrais point à la forêt. Rien ne me fera changer d'avis. Laisse-moi. »

Ce fut inutilement que la pauvre femme supplia, pria et pleura; son mari fut inflexible. Le bûcheron persista à rester couché dans son lit pour y attendre la Fortune.

Peu après, un homme du village arriva chez le bûcheron.

« Ami, dit-il, j'ai une charge à transporter ; ne pourrais-tu prendre tes deux mulets et venir m'aider dans mon travail?

— Je le regrette, voisin, mais j'ai juré de rester au lit, et rien ne me fera manquer à mon serment.

— Alors, prête-moi tes deux mulets. Je te donnerai une récompense pour ce léger service.

— Soit, voisin; prends mes mulets. »

Le villageois avait trouvé un trésor dans son champ et c'était ce trésor qu'il voulait transporter à sa maison. Il emmena les animaux, les chargea et reprit le chemin du village.

Il allait y arriver, lorsqu'il aperçut un peu plus loin les gendarmes de la police. Notre homme savait fort bien que tout trésor enfoui dans le sol était au Sultan, et que se l'approprier était considéré comme un crime puni de mort. Aussi s'enfuit-il, abandonnant les mulets qui n'eurent rien

de plus pressé que de retourner avec leur trésor chez leur maître, le bûcheron de la forêt.

La femme, voyant rentrer ses bêtes pesamment chargées, et craignant de les voir succomber sous le faix, alla prévenir son mari.

« Vite, mon ami, lève-toi; voici nos mulets qui, je ne sais trop comment, sont rentrés dans la cour, rapportant des sacs remplis d'une matière si pesante que j'ai bien peur que nos bêtes en soient accablées.

— Femme, je t'ai dit déjà que je ne me lèverais pas; je reste couché. »

La bonne femme, ne pouvant faire entendre raison à son obstiné mari, sortit dans la cour, et, prenant un couteau, se mit en devoir de couper les liens qui retenaient les sacs sur le dos des animaux. A l'instant, une pluie de pièces d'or, de sequins, de piastres, de medjidieh, se répandit sur le sol avec un joyeux carillon. Les sacs en débordaient, et à droite et à gauche, partout, la cour n'était qu'un tapis d'or bien plus précieux que les tapis de Smyrne ou de l'Inde.

« Un trésor! mon Dieu! s'écria la femme. »

Et elle courut dans la chambre du bûcheron.

« Mon ami, vite, lève-toi. Tu as bien eu raison de ne pas aller à la forêt et d'attendre la Fortune dans ton lit. La voici venue. Nos mulets sont tout chargés de pièces d'or. Tout l'or du

monde est dans notre cour. Nous sommes plus riches que les plus riches. »

En un instant, le bûcheron fut levé, et il courut dans la cour où il resta un instant comme ébloui par le scintillement des sequins et des piastres d'or.

« Vois-tu, ma chère femme, s'écria-t-il enfin, n'avais-je pas raison de rester dans mon lit à attendre la Fortune ? Elle est si capricieuse ! courez après elle, vous ne l'atteindrez point ; restez à l'attendre, elle viendra vous rejoindre. »

(Conté à Lesbos, en mars 1883, par Omer-Effendi, originaire de Lesbos, âgé de 30 ans, et orfèvre de son état.)

XII

LES DÉMONS EUX-MÊMES ONT PEUR DES FEMMES

Un homme avait une femme qui le rendait bien malheureux. Elle le tourmentait sans cesse par ses exigences, demandant tantôt de riches vêtements, tantôt des colliers, tantôt des bijoux et des pierreries.

A la fin, l'homme se décida à se débarrasser de sa femme.

« Ma chère amie, lui dit-il, j'ai trouvé quelque part tout ce que tu me demandes : de riches vêtements, des colliers précieux, des bijoux et des pierreries.

— Dites-moi, s'écria la femme, où se trouvent ces choses charmantes ?

— Viens avec moi ! »

L'homme conduisit sa femme vres un puits où le Démon avait élu domicile.

« C'est ici, dit-il. Je vais descendre dans ce puits.

— Non point, descends-moi plutôt, implora la femme.

— Je ne le veux pas.

— Je t'en prie, mon cher époux ! »

Le mari finit par consentir ; il descendit sa femme dans le puits, laissa tomber la corde, prit une grosse pierre et boucha l'ouverture du trou. Puis, tranquillement, il rentra chez lui, tout heureux d'être débarrassé de son exigeante moitié.

Ce même soir, les démons revinrent au fond du puits qui leur servait de demeure. Ils furent fort étonnés de voir qu'une jeune femme y était enfermée. Les démons, charmés par le ravissant visage de la belle, s'écrièrent :

« Que veux-tu de nous ? »

Et elle de demander aussitôt des bijoux et des pierreries, des vêtements précieux et des colliers d'or. D'abord les démons s'empressèrent d'obéir, mais la femme se montrait de plus en plus exigeante, et elle ne trouvait jamais rien d'assez beau pour elle. Ainsi que le mari, les diables se lassèrent.

Le troisième jour, l'homme vint au bord du puits pour savoir si sa femme était bien morte. Les démons, avertis de sa présence, le prièrent de les débarrasser de leur compagne, et ils lui promirent toutes sortes de récompenses.

« Ote la grosse pierre qui bouche l'entrée du puits, dirent-ils, et tu gagneras beaucoup d'argent. — En sortant de ce puits, nous entrerons

dans le cœur de la fille du roi ; le prince offrira de grandes récompenses à celui qui pourra guérir sa fille, mais personne n'y réussira. Tu te présenteras à la cour, disant que tu es un grand médecin des îles lointaines. Dès que tu seras entré dans la chambre de la princesse, nous sortirons du cœur de la jeune fille et nous irons nous installer dans celui de la fille du grand-vizir. Seulement prends garde ! Ne t'avise point de guérir cette dernière par ta présence, quelques récompenses que l'on te promette, car, à peine serions-nous sortis du cœur de la jeune fille que nous entrerions dans le tien. Te voilà averti ! »

L'homme enleva la grosse pierre et les démons sortirent. Dès qu'ils se furent éloignés, leur libérateur — comme bien on le pense — referma le puits, se souciant fort peu de reprendre la vie commune avec sa femme.

Le lendemain on apprit que la fille du roi était atteinte d'une maladie inexplicable que nul ne pouvait guérir. La princesse n'allait pas tarder à mourir et le roi en était désespéré. On envoya chercher les plus habiles médecins étrangers ; leur science fut inutile. Alors, le roi fit publier par des hérauts qu'il donnerait des récompenses de la plus haute valeur à qui guérirait sa fille.

L'homme au puits se présenta au palais et fut

conduit dans la chambre de la princesse. A peine se fut-il montré, que les démons sortirent du cœur de la fille du roi et allèrent se loger dans celui de la fille du grand-vizir. La princesse était guérie. Son sauveur reçut une récompense extraordinaire.

L'enfant du grand-vizir fut atteinte à son tour de la maladie dont avait souffert la fille du roi. Et pour elle aussi on fit venir inutilement les médecins du royaume et ceux des pays lointains. Alors on se souvint de l'homme qui avait guéri la fille du roi. Le vizir lui offrit de grandes récompenses ; mais, par crainte des démons, le nouveau docteur refusa. Le ministre le fit enlever par des soldats et le fit conduire au palais. L'homme était embarrassé.

« Aussitôt que les démons m'auront aperçu, pensait-il, ils sortiront du cœur de la jeune fille et je serai possédé ! »

Tout à coup, il lui vint une excellente idée. Courant dans la chambre de la malade, il dit à voix basse, mais de façon à être entendu par les démons :

« Je ne suis pas venu pour vous faire quitter le cœur de la jeune fille, mais pour vous prévenir que ma femme est sortie du puits, et qu'elle accourt pour vous demander des robes et des bijoux. »

Dès que les démons eurent appris que la femme venait de se mettre à leur recherche, ils n'eurent rien de plus pressé que de déguerpir et de s'en aller loin, bien loin, par delà les monts et les vaux.

(*Indgé-Sou ; Asie-Mineure.*)

XIII

L'HOMME A QUI FUT REFUSÉE L'ENTRÉE DE L'ENFER

Un homme en voyage arriva au milieu d'une plaine immense où l'on ne pouvait trouver aucun arbre, ni aucun rocher pour s'abriter. Une averse épouvantable étant survenue, le voyageur se déshabilla, mit ses vêtements dans une mesure (pour les grains), renversa la mesure et s'assit dessus. Au bout de quatre ou cinq heures, la pluie cessa, le soleil resplendit; l'homme prit ses vêtements qui n'avaient point été mouillés, s'habilla et se remit en route.

Chemin faisant, il rencontra un démon déguisé en femme, qui fut grandement étonné de voir un homme dont les habits n'avaient point été mouillés par l'averse, tandis que lui, démon, était trempé jusqu'aux os.

« Comment, s'écria le diable, as-tu fait pour ne point être inondé par la pluie torrentielle qui vient de tomber ?

— Je ne te le dirai point.
— Dis-le moi, je t'en prie !
— Soit, mais sous une condition.
— Laquelle ?
— Tu coucheras avec moi !
— J'y consens. »

Le voyageur profita de la permission, puis, à son tour, il tint sa promesse.

« Voilà un homme plus fin que moi ! pensa le diable. »

Quelques années plus tard, l'homme mourut. Le mauvais ange l'emporta en Enfer. Le gardien de l'Enfer s'écria du plus loin qu'il l'aperçut :

« Va-t'en ! Il n'y a point de place pour toi ! »

Les autres démons étaient étonnés.

« Pourquoi, dirent-ils au gardien, pourquoi ne reçois-tu pas cet homme ?

— C'est que cet homme est par trop fin. Je dus lui tenir lieu de femme un jour sur la terre. Si je l'acceptais en Enfer, vous seriez tous obligés de passer par ses volontés ! »

(Conté en 1886, à Indgé-Sou.)

XIV

LE SACRISTAIN ET LE DIABLE

Un jour de Vendredi-Saint, un prêtre surprit le sacristain de l'église occupé à faire cuire des œufs sur la lampe qui brûle nuit et jour devant l'image de Jésus crucifié.

« Réprouvé ! s'écria le prêtre. Tu commets un triple crime ! Tu fais gras le jour du Vendredi-Saint ; tu fais cuire des œufs à la flamme sacrée de la lampe éternelle ; tu manges dans une église consacrée au Seigneur ! »

Le sacristain, tout penaud, ne savait que répondre. Enfin, prenant une résolution :

« Père spirituel, priez pour moi ! C'est le Diable qui m'a conseillé ! »

A l'instant, le Diable se présenta devant les deux hommes :

« Je suis diable depuis quarante ans, dit-il, mais je ne savais pas que l'on pût faire cuire des œufs sur la lampe du sanctuaire. Une idée aussi impie

ne me serait jamais venue. Cet homme en remontrerait à tous les diables de l'Enfer. »

Pour cette fois, le démon disait la vérité.

(*Indgé Sou, 1886.*)

XV

LE VIEUX CHAT ET LES SOURIS

Le Chat, bien que devenu vieux et bien aussi qu'il ait changé de peau — sa fourrure a blanchi, — n'a point changé d'idées ni d'habitudes :

Il se lève un matin ; il va dans une cave ;

Il y trouve un vase rempli d'œufs ;

Il casse le vase et mange tous les œufs.

Il se lève un matin ; il va dans une chambre ;

Il ferme les yeux et raidit ses pattes ;

Une souris assise sur le haut d'un lit, le regarde.

« Venez, toutes les souris : le Chat est mort !

— Je ne suis pas encore mort, mais je vais mourir.

« Venez, toutes les souris, que je vous donne ma bénédiction !

« Enlevez-moi et emportez-moi dans la chambre du four ! »

Aussitôt qu'on l'emporte dans la chambre du four,

Il crie d'une voix effroyable.
Toutes furent saisies d'horreur.
Il saisissait par le cou les grandes souris ;
Il saisissait les petites par la tête ;
Il saisissait les grandes souris par les côtes.
Tandis que le Chat faisait des mouvements,
Et des évolutions, et arrangeait sa moustache,
Une petite souris lui échappa : le Chat s'en affligea.
Une autre petite souris commença,
Elle aussi, à faire des prières :
« Laisse-moi vivre, Chat, je peindrai ton portrait,
« Je t'offrirai des anguilles, afin que tu t'en régales et que tu engraisses !
— Je ne veux pas d'anguilles : elles glissent de ma cuiller.
— Je t'offrirai du riz, afin que tu le manges avec appétit.
— Je ne veux pas de riz, car il entre entre mes dents ;
« Je ne veux que des biscuits pour devenir *palicari* (preux) ! »

(Récité au mois d'avril 1884, à Mételin, par la dame Caliope Glypténa, née à Cardamyla, village de l'île de Chio.)

XVI

MÉTHEL (1)

MÉTHEL a douze enfants et domestiques. Il monte sur le Veau et le Veau le jette par terre.

« Ah ! Veau, dit Méthel, comme tu es enragé !

— Si j'étais enragé, dit le Veau, le Loup ne m'aurait pas dévoré !

— Ah ! Loup, dit Méthel, comme tu es enragé !

— Si j'étais enragé, dit le Loup, le Chien ne m'aurait pas donné la chasse !

— Ah ! Chien, dit Méthel, comme tu es enragé !

— Si j'étais enragé, dit le Chien, la Vieille criarde ne m'aurait pas frappé !

— Ah ! Vieille criarde, dit Méthel, comme tu es enragée !

— Si j'étais enragée, dit la Vieille, la Souris n'aurait pas mangé les pains.

(1) *Méthel* ne viendrait-il pas de μύθος, conte ?

— Ah ! Souris, dit Méthel, comme tu es enragée !

— Si j'étais enragée, dit la Souris, le Chat ne m'aurait pas prise !

— Ah ! Chat, dit Méthel, comme tu es enragé !

— Ah ! dit le Chat, je suis enragé, j'enrage, j'enragerai ! Je me sauve à l'endroit où l'on serre la paille. Je salirai le fumier. »

(*Conte ou formulette enfantine d'Indgé-Sou.*)

XVII

LE MOINEAU ET SES ENFANTS

Mes petits enfants, dit le Moineau à ses petits qui commencent à voler, mes petits enfants, les hommes sont fort méchants ; ils vous tueraient pour le seul plaisir de vous tuer. Ayez soin de toujours vous en éloigner. Si vous les voyez se courber vers la terre, c'est qu'ils cherchent une pierre pour vous la jeter...

— Mais, s'écrie un des petits enfants du Moineau, si l'homme tient la pierre dans son sein, il ne se baissera point vers la terre, alors que ferai-je ?

— Mon fils, tu es plus sage et plus prévoyant que ton père, tu n'as pas besoin de mes conseils, va !

(*Cet apologue se répète souvent dans les îles de l'Archipel Ottoman.*)

DEUXIÈME PARTIE

A. — LÉGENDES PIEUSES

I

SAINT BASILE ET JULIEN L'APOSTAT

SAINT BASILE et Julien s'étaient connus à Athènes lorsque tous deux étudiaient dans cette ville. Leurs opinions étaient différentes, car Basile était un zélé partisan du christianisme, tandis que Julien ne rêvait que de rendre au polythéisme grec son ancienne splendeur. Ces deux hommes étaient donc bien loin de s'aimer.

Lorsque Julien eut été proclamé empereur, il entreprit une expédition contre les Perses. Passant par Césarée, il y établit son camp. A peine

arrivé, il envoya un de ses soldats vers Basile l'archevêque, afin de lui dire :

« L'empereur Julien veut manger des mets qui forment ta nourriture habituelle. Fais-lui porter les plats de ta table. »

Julien avait pensé faire un excellent repas. Grande fut sa désillusion, lorsqu'un messager de l'archevêque lui apporta un pain d'orge et des radis.

« Basile m'outrage ! s'écria-t-il. N'avais-je pas demandé les mets mêmes qui sont servis sur la table de l'archevêque de Césarée ?

— Eh bien ! votre ordre est accompli : Basile ne se nourrit que de pain d'orge et de radis.

— S'il en est ainsi, reprit Julien, que l'on aille par les champs cueillir les herbes qui font la nourriture des animaux, et qu'on les porte à Basile l'archevêque. »

L'archevêque de Césarée sourit lorsqu'arrivèrent les envoyés de l'empereur.

« Il n'y a point de radis parmi ces herbes, dit-il. Ces plantes sont vraiment pour les bêtes, aussi allez les rendre à votre maître. »

Julien, furieux, jura de détruire la ville de Césarée, lorsqu'il reviendrait de son expédition contre les Perses.

Un certain temps s'écoula. Enfin, les Césariotes apprirent que Julien revenait de son expédition et qu'il s'approchait de Césarée. L'arche-

vêque ordonna aux fidèles d'aller porter leurs richesses et leurs bijoux sur le chemin que devait suivre l'empereur.

« Portez aussi, dit-il, des pâtés délicieux, car Julien aime les mets exquis. Ainsi il laissera votre ville en paix. »

Lorsque cet ordre eut été exécuté, Basile se retira avec les fidèles sur une montagne peu éloignée de Césarée, qui depuis porta le nom du saint. Le jour et la nuit, le pieux évêque priait Dieu, et tout le peuple l'imitait. Une nuit, Basile, accablé de fatigue, s'endormit. Il vit en songe Notre-Dame entourée de légions d'anges et d'archanges, occupée à prier son Fils en ces termes :

« Mon fils, délivre mon second fils Basile des mains de Julien ! »

L'archevêque s'éveilla et il reconnut qu'il n'avait fait qu'un rêve. Mais, peu après, Basile tomba en extase. Il vit Julien qui s'éveillait en sursaut et qui disait aux siens :

« Le voilà qui vient !... le voilà qui vient !... le voilà qui vient ! C'est un soldat tout armé !... Mais il n'est pas des nôtres ! Tuez-le ! tuez-le ! tuez-le ! »

Les officiers ne voyaient personne. L'empereur continuait de crier :

« Le voilà qui vient !... le voilà qui s'approche !... Il va me frapper !... Il me frappe ! »

Et en même temps il fut frappé par une main invisible, et il tomba mort (1).

L'archevêque raconta aux Césariotes ce qu'il avait vu et entendu. Et, en effet, Julien était mort dans les circonstances si merveilleuses que venait de narrer le pieux Basile.

Le soldat que l'archevêque avait vu en songe, c'était saint Mercure qui avait subi le martyre un siècle auparavant, et dont les fidèles gardaient précieusement les reliques. Basile envoya un Césariote vers l'endroit où reposaient les restes de Mercure. Le front du Saint était couvert de sueur; sa lance, qui venait d'être replacée à la muraille, était en mouvement. De plus, une goutte de sang en découlait encore.

(1) La localité où ceci se serait passé porte en turc le nom de Lalé-Bély. Elle est située sur la route qui mène de Césarée à Sivas, l'ancienne Sevastiæ.

(*Conté le 17 septembre 1886, par M. Siméon Pétro-Oglou, âgé de 68 ans, avocat, né à Indgé-Sou.*)

II

LE PÈLERINAGE DE LA MONTAGNE DE SAINT-BASILE, A CÉSARÉE

n fait chaque année deux pèlerinages à la montagne de Saint-Basile ; le premier a lieu le Samedi-Saint, et le second, le jour de la Pentecôte. On doit y arriver avant le lever du soleil. Comme cela est fort difficile, les pèlerins couchent au village de Thalas, qui est situé au pied de la montagne.

A ce pèlerinage, se rattachent les quelques croyances suivantes :

1. — Si l'on fait le voyage pieds nus, un péché au choix sera pardonné.

2. — Si l'on fait sept fois à pied, pendant la vie, le pèlerinage, tous les péchés seront remis.

3. — La communion faite le Samedi-Saint a de grands avantages sur la communion faite dans l'église de Césarée.

4. — Le malade qui veut recouvrer la santé n'a qu'à faire le vœu d'aller en pèlerinage à la montagne de Saint-Basile.

5. — Au sommet de la montagne, il n'y a pas d'eau. Lorsque saint Basile fit construire l'église, des milliers d'hommes formèrent la chaîne depuis la plaine jusqu'au haut de la montagne, afin de transporter l'eau dont on avait besoin.

6. — Parfois, le Samedi-Saint, une flamme se montre sur la montagne. C'est la même flamme qui descend du ciel le même jour à Jérusalem sur le tombeau du Christ, et à laquelle les pèlerins allument leurs cierges.

Il est superflu d'aller à Jérusalem lorsqu'on a fait le pèlerinage de la montagne de Saint-Basile. Un jour, la flamme céleste tomba sur la tête d'une femme Césariote. Les pèlerins mirent en pièces, pour se le partager, le mouchoir que portait cette femme sur le front.

(*Conté le 23 septembre 1886, par la dame grecque Hadji-Béthléem Hadji-Prodromou, née à Césarée, et âgée de 76 ans.*)

III

LE COUVENT DE SAINT-MAMAS

Le couvent de Saint-Mamas était, il y a longtemps, bien longtemps, une maison en ruine où un Ottoman serrait de la paille.

Or, un jour, le feu prit de lui-même dans la masure et consuma toute la paille. Le Turc ne comprit rien à ce prodige qui se renouvela plusieurs fois.

De guerre lasse, le propriétaire fit une étable de la maison ruinée, et y enferma ses bestiaux. Le lendemain, un des animaux mourut; le surlendemain, ce fut un autre; puis un troisième, un quatrième, jusqu'au dernier.

L'Ottoman, qui était un homme pieux, soupçonna quelque mystère. Il fit des fouilles dans le sol de la masure et découvrit d'abord une église grecque, puis les reliques de saint Mamas.

Le propriétaire fit de l'étable un lieu de pèlerinage, moitié mosquée, moitié église.

Mamaçon-Téguessi — couvent de Mamas — se

trouve dans un petit village turc qui serait — assure-t-on — l'ancienne Nazianze, la patrie du père de l'Église grecque, saint Grégoire de Nazianze.

Saint Mamas était de Paphlagonie; il subit le martyre en l'an du Christ 275.

L'Église orthodoxe célèbre sa fête le 2 septembre (v. s.).

Saint Mamas a été choisi pour patron par les bergers de l'île de Chios qui célèbrent sa fête avec une grande solennité.

IV

IMAGE DE SAINT MÉNAS

Dans le souterrain d'une maison de Fénessé, faubourg d'Everek, il y a une image de saint Ménas (1). On descend dans ce souterrain par une trentaine de degrés. Cette excavation sert de dépôt de raisin à écraser pour en tirer du moût. Les personnes qui ont perdu quelque objet font des vœux à saint Ménas en ces termes:

« Mon grand saint Ménas, je viens de perdre mon.....; si tu me le retrouves, je te promets un bâton de cire d'un centime ! »

Le souterrain ne s'ouvre que le jeudi, trois heures avant la tombée de la nuit. Les personnes qui ont fait des vœux durant la semaine descendent dans la cave et allument un bâton de cire devant l'image de saint Ménas.

Cette pratique, assure-t-on, est infaillible.

(1) Saint Ménas était né en Égypte ; il servit dans l'armée phrygienne et fut décapité sous Maximilien. L'Église grecque célèbre sa fête le 11 novembre (v. s.). Dans toute l'Asie Mineure, on fait des vœux pour qu'il aide à retrouver les objets perdus. Saint Ménas, somme toute, est le saint Antoine de Padoue de l'Orient.

V

LE PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME

Les gens de la ville de Tocad et des environs vont en pèlerinage au tombeau de saint Jean Chrysostôme, situé à droite de la rivière qui coule non loin de Tocad, à deux heures tout au plus. Ce tombeau est une pierre creuse placée au milieu d'un champ. Le pèlerinage a lieu le 13 novembre. Les fidèles s'y rendent en foule.

On y sacrifiait autrefois un coq. Ce sacrifice, combattu par les prêtres, n'est plus de mode.

Les malades, et particulièrement les fiévreux, attachent un chiffon à l'un des buissons avoisinant le tombeau. Ces chiffons sont liés par des *nœuds*. On est persuadé que la maladie est enchaînée au buisson et qu'elle est enfermée dans le nœud. Celui qui s'aviserait de dénouer les lambeaux d'étoffes serait atteint de la maladie qu'on y a renfermée.

La mère du conteur était atteinte des fièvres.

Après avoir inutilement consulté plusieurs médecins, elle fit le pèlerinage au tombeau de saint Jean Chrysostôme. Elle en revint complètement guérie.

Les Arméniens prétendent que les reliques de saint Jean Chrysostôme ont été transportées dans le petit village arménien de Biséry. Ils y ont construit un grand couvent où ils vont en pèlerinage. Ils y continuent le sacrifice d'un coq.

(*Conté le 14 septembre 1886, par M. Panajote Paulidès, grec, né à Tocad, âgé de 19 ans, secrétaire dans une maison de commerce de Constantinople.*)

VI

LE CHEF DE SAINT JEAN-BAPTISTE A CÉSARÉE

Un certain Israélite avait trouvé la tête de saint Jean-Baptiste, décapité, comme on sait, à la demande d'Hérodiade. Le Juif se servait du chef du saint ainsi qu'il l'eût fait d'un vase à boire. Par son passage dans le crâne de Jean-Baptiste, l'eau prenait des propriétés merveilleuses et guérissait de toutes les maladies.

Le bruit de ce prodige se répandit au loin et bientôt les chrétiens affluèrent dans la maison du Juif. L'Israélite vendait l'eau bienfaisante à quiconque se présentait et il n'exigeait que la rémunération que l'on voulait bien lui accorder de bon cœur. Grâce à l'immense concours des pèlerins, le Juif acquit une grande fortune en peu d'années.

Un chrétien de la province de Trébizonde était en relations commerciales avec le possesseur du chef de saint Jean ; de temps à autre, il venait même chez son correspondant qui le traitait ainsi qu'un ami.

Or, le marchand chrétien avait vu chez le Juif le chef de saint Jean. Un jour il dit à son ami :

« Offre-moi ce chef sacré dont tu n'as aucun besoin ; je te le paierai ce que tu en exigeras.

— Que me demandes-tu ? s'écria l'Israélite. Ce chef est mon gagne-pain, et je ne saurais m'en dépouiller.

— Mais... lorsque tu seras mort ?

— Je le laisserai à mes fils comme un héritage plus précieux qu'aucun trésor du Sultan. »

Le marchand chrétien insista, mais il eut beau offrir des sommes fort considérables, le Juif ne voulut point consentir à lui céder la tête de saint Jean-Baptiste.

« Je l'aurai par ruse ! se dit l'homme de Trébizonde. »

Il remarqua que son ami renfermait soigneusement le chef de saint Jean dans un coffre de chêne, et ayant pris le dessin et les dimensions du coffre, il retourna dans son pays.

Quelques années plus tard, le chrétien revint chez l'Israélite sous le prétexte de régler avec lui certaines affaires de commerce. Il apportait une malle en tout semblable à celle de son ami. Après s'être entendu pour ses affaires, le marchand de Trébizonde prit congé de son hôte et emporta le coffre qu'il avait changé contre le sien.

Le chrétien ne partait point pour Trébizonde, mais pour une autre ville au bord de la mer dont le nom n'est point resté dans la tradition. Il fit un heureux voyage et put débarquer sans être inquiété.

Comme le marchand avait eu la précaution de renfermer un crâne vulgaire dans le coffre qu'il avait laissé au Juif, ce dernier ne s'aperçut point du larcin et continua à se servir du prétendu chef de saint Jean-Baptiste. Seulement les miracles ne se produisaient plus et les pèlerins se plaignaient hautement disant :

« Ce n'est plus l'eau merveilleuse que tu nous donnais autrefois ! »

Le Juif réfléchit et finit par comprendre que son ami l'avait volé. Abandonnant ses affaires, il se mit à la recherche du chrétien de Trébizonde et il le rencontra aux environs d'Indgé-Sou (Césarée).

Le chrétien avait vu venir l'Israélite et il s'était empressé de cacher le coffre précieux dans une fosse creusée sous un massif de broussailles.

Le Juif arriva peu après, et s'emporta en reproches violents.

« Ce que tu as fait est très mal, dit-il; je t'avais reçu comme un ami et comme un frère, et tu m'as volé le chef de saint Jean-Baptiste.

— Je ne t'ai rien volé, répondit le chrétien ; voici mes habits, prends la peine de les fouiller.

— Tu m'as volé, te dis-je ! Je ne recevais que toi dans ma demeure ; quel autre m'aurait dérobé le chef du saint ?

— Voici mes hardes ; vois si j'ai le crâne dont tu parles ! »

Le Juif se mit à fouiller les malles et les coffres du marchand, mais il ne trouva point ce qu'il cherchait.

« Peut-être, pensa-t-il, n'est-ce point lui qui m'a volé ! A moins qu'il n'ait eu le temps de retourner à Trébizonde et de cacher la tête dans sa maison ! »

Et voulant s'en assurer, il accompagna le marchand dans la province de Trébizonde. Là encore ses recherches furent vaines.

L'Israélite s'entêta, et resta un an, puis deux ans, trois ans et quatre ans dans la demeure du chrétien. Désespéré enfin, il prit le parti de quitter la ville et de retourner dans son pays natal.

Lorsque le Juif fut parti, le marchand de Trébizonde revint à Césarée et fouilla l'endroit où il pensait avoir enfoui le coffre et le chef de saint Jean-Baptiste ; il n'avait pas bien remarqué cet emplacement sans doute, car il ne put retrouver la malle. Après des fouilles infructueuses, il se résolut à faire construire une chapelle sous l'invocation de Jean-Baptiste de la Décollation.

Quelque temps après la construction de l'édi-

fice, saint Jean se montra en songe à un moine et lui indiqua l'endroit précis où étaient déposées la malle et la tête.

« Je veux, ajouta le saint, que l'on me construise une chapelle souterraine au lieu où le marchand de Trébizonde a enfoui mon chef. »

Le moine retrouva la tête de saint Jean. On agrandit la chapelle primitive, et le désir de Jean-Baptiste se trouva accompli.

Depuis on a édifié une église sous l'invocation de saint Charalampos, au-dessus de la chapelle souterraine de saint Jean.

On assure que l'architecte de cette dernière église eut soin d'enlever le chef de saint Jean.

On fait deux solennités dans le monastère de saint Jean ; la première, le 29 août (v. s.), jour consacré par l'Église grecque pour la Décollation de Jean-Baptiste ; la deuxième, le Jeudi-Saint, jour de l'institution du lavement des pieds.

Ces deux jours, une foule immense arrive de tous les points de l'Asie Mineure, de Konieh (Iconium), d'Adana, de Nigdé, d'Angora et de Sivas.

Les pèlerins sont logés dans des chambres que le couvent met à leur disposition ; le monastère leur offre aussi, trois jours durant, toutes les commodités de la vie ; les animaux des pèlerins sont nourris également aux frais du couvent.

L'archevêque de Césarée offre un grand banquet à tous ceux, quels qu'ils soient, qui sont accourus à Indgé-Sou.

Le Jeudi-Saint, un évêque lave le pied droit à douze prêtres, en imitation de Jésus-Christ lavant les pieds des Apôtres. A leur tour les prêtres lavent le pied droit de l'évêque.

L'eau dont on vient de se servir passe pour un remède souverain contre toutes sortes de maladies. Aussi les pieux pèlerins s'empressent-ils d'y tremper un coin de leurs mouchoirs.

Les chrétiens, et les Turcs même, conduisent au monastère les individus et les animaux atteints de quelque affection grave. Il est d'usage de ne se rendre à l'église Saint-Jean qu'après avoir fait un vœu. Ces pèlerinages se font en toutes saisons.

Les chrétiens et les Turcs racontent une infinité de miracles opérés par le chef de Jean-Baptiste.

(D'après le récit de M. Théodore Thopdjou, praticien, âgé de 42 ans.)

VII

LE PÈLERINAGE DE SAINTE MACRINE

A une dizaine d'heures au sud d'Indgé-Sou (Césarée), est un petit village du nom de Hassa-Queui qui possède une église consacrée à sainte Macrine. Bien que la fête de la sainte se célèbre le 25 (?) janvier (v.s.), en plein hiver, elle ne manque pas d'attirer un grand concours de pèlerins venus de Konieh, d'Adana, de Césarée et de Nidgé. On mène à Hassa-Queui toutes les personnes souffrantes. Il n'est pas rare d'y rencontrer des Ottomans qui y conduisent leurs chameaux malades, ou leurs bœufs ou leurs chevaux.

Les pèlerins font par trois fois le tour du tombeau de sainte Macrine qui se trouve à l'intérieur de l'église.

Lorsqu'une personne ou un animal tombe malade, il faut faire un vœu à sainte Macrine ; par ce vœu on promet soit une somme d'argent, soit une valeur en nature. Ceux qui n'accom-

plissent point leur vœu ne peuvent parvenir à faire trois fois le tour du tombeau ; ils sont arrêtés par une force supérieure, et serrés entre la muraille et la châsse de sainte Macrine (1).

Les miracles qui s'opèrent chaque année à Hassa-Queui sont nombreux. Nous n'en citerons que quelques-uns.

I

Maria-Sava Philippidou, tante de M. Nicolaïdes, âgée de 55 ans, fit le pèlerinage de Hassa-Queui, il y a une trentaine d'années. Elle vit une femme arrêtée, sans qu'elle pût faire un mouvement, entre la muraille et le tombeau de sainte Macrine.

Le prêtre qui dessert l'église s'approcha de la malheureuse :

« Quel est ton vœu, ma fille ? demanda-t-il. »

La pauvre femme l'avait oublié.

« Je donnerai un chandelier d'argent, un vase précieux.... dit la femme. »

Mais quelque chose qu'elle offrît, la sainte n'acceptait point.

A la fin, la femme se ressouvint de son vœu.

(1) Le tombeau de sainte Macrine est à quelques pouces seulement de la muraille et ne laisse qu'un étroit passage où s'empilent les pèlerins.

Elle avait promis une *ocqui* (1) de petits oignons. Sur l'instant elle se trouva libre et elle put continuer la procession autour du tombeau de sainte Macrine.

II

Les malades et ceux qui ont fait des vœux passent la nuit dans l'intérieur de l'église où ils dorment aussi tranquillement que chez eux.

Sainte Macrine visite les plus pieux des pèlerins endormis. Ceux qui sont honorés de cette visite sont guéris de leurs maladies, ou voient leurs souhaits accomplis.

Maria-Sava Philippidou désirait passer une nuit dans l'église. Elle y arriva à une heure fort avancée et ne put trouver une place où se coucher, tant la chapelle était remplie de dormeurs. A force de chercher, M. S. Philippidou trouva un endroit écarté où une femme venait de se coucher avec son fils possédé du démon.

« Mon enfant ne vous fera pas de mal ! assura la femme. »

La tante de M. Nicolaïdes se plaça sur l'escalier qui servait de lit à la mère et à son fils.

Le sommeil vint bientôt. Mme Philippidou,

(1) Une *ocqui*, c'est-à-dire environ 1,300 grammes.

bien que dormant profondément, entendit un bruit de conversation et y prêta attention.

Un des interlocuteurs disait :

« Avancez-vous ; marchez sur le ventre de cette femme.

— C'est dommage, disait l'autre ; la tête de son enfant n'est pas encore formée. »

En même temps, elle sentit que quelqu'un marchait sur son ventre. Maria Philippidou se réveilla et ne vit personne. La mère et l'enfant dormaient toujours. La tante de M. Nicolaïdes était alors enceinte de quelques mois.

III

On assure que lors de la fête et durant quelques heures, le tombeau de sainte Macrine se met en sueur. Les pèlerins y trempent un coin de leurs mouchoirs. Ces mouchoirs sont conservés et passent pour guérir de toutes sortes de maladies.

M. Cosmas Mystyli-Oglou, né à Samoursacly (village de Césarée), âgé de 46 ans, épicier à Constantinople, nous racontait que, lors de son pèlerinage au tombeau de sainte Macrine, il y a vingt-quatre ans, il avait entendu dire aux habitants de Hassa-Queui qu'un torrent impétueux avait menacé de détruire l'église de la sainte. En ce moment, une jeune fille merveilleusement

belle, vêtue de sa seule chevelure qui lui cachait tout le corps, s'avança vers le torrent. Aussitôt les eaux prirent une autre direction et l'église fut sauve. On chercha la jeune fille, mais elle avait disparu.

IV

Lors de ce même pèlerinage, Cosmas Mystyli-Oglou vit une jeune femme riche de Sinasson que ses parents avaient amenée à Hassa-Queui, afin que sainte Macrine la délivrât du démon.

En apercevant le tombeau, la jeune femme possédée entra dans une violente colère; elle cracha sur les murailles et sur la châsse, et se mit à crier :

« Je brûle ! je brûle ! Vous avez incendié la maison ! que votre maison s'écroule sur vos têtes ! »

Ce ne fut qu'à grand'peine que quatre hommes vigoureux parvinrent à lui faire faire trois fois le tour du tombeau. A la fin, elle tomba évanouie. Ses parents lui apportèrent un lit sur lequel elle passa la nuit.

Vers le matin, la jeune femme s'éveilla ; on lui lia les mains et deux prêtres récitèrent des prières à son intention.

« Je brûle ! je brûle ! cria-t-elle encore. Vous avez fait écrouler la maison ! Que votre maison

s'écroule sur vos têtes ! Je m'en vais ! je m'en vais ! Voici que je pars ! »

En disant ces mots, elle s'évanouit et ses parents la remirent sur le lit.

Quand elle s'éveilla au bout de deux heures, elle était guérie.

V

Un des primats d'Indgé-Sou, nommé Nicolas Lavrin-Oglou, âgé de 68 ans, fit le pèlerinage de Hassa-Queui, il y a une vingtaine d'années.

Arrivé entre la muraille et le tombeau de sainte Macrine, il ne put ni avancer ni reculer. Il se souvint d'avoir promis, dix ans auparavant, une demi-livre turque, soit onze francs cinquante. Aussitôt il put continuer la procession autour du tombeau.

On assure communément que le tombeau de sainte Macrine est vide ; l'architecte aurait enlevé le corps de la sainte. Le tombeau ne serait donc qu'un cénotaphe.

VIII

LE MOULIN D'HADJI-BÉKIR

Le moulin que possède maintenant l'*odjak* d'Hadji-Békir était jadis continuellement assailli par un violent tourbillon de sable. Aussi le réservoir se remplissait-il de façon à empêcher le mouvement du moulin.

Un saint de Syrie, nommé Hadji-Békir, vint, au milieu du siècle dernier, s'établir à Indgé-Sou, Césarée. C'était un homme fort pieux qui menait la vie la plus austère et aussi la plus édifiante.

Un matin, Hadji-Békir vint à passer devant le moulin à eau. Apercevant le meunier, il lui dit :

« Si tu veux te débarrasser du sable qui remplit ton réservoir, donne une autre direction au canal ! »

Et il continua son chemin.

Le meunier ne prêta aucune attention aux paroles du saint homme, serviteur de Dieu. Il fit faire toutes sortes de réparations au moulin,

mais il y perdit son temps et son argent. Le réservoir continua à s'emplir de sable.

A bout de moyens, le meunier se rappela le conseil d'Hadji-Békir. Il fit creuser un nouveau canal, et il s'en trouva bien, car le sable n'arriva plus dans le réservoir.

Hadji-Békir, plusieurs années après, repassa par le moulin. Le propriétaire voulut marquer sa gratitude en faisant accepter deux chambres au saint de Syrie. Et plus tard, il laissa le moulin aux descendants d'Hadji-Békir, qui le possèdent toujours.

Hadji-Békir mourut on ne sait où. On dit qu'il n'a pas voulu faire connaître l'endroit de sa sépulture afin qu'on ne lui élevât point un mausolée.

Le saint avait ordonné à ses enfants d'apprêter une fois la semaine, le vendredi, une pâte à la farine, au beurre et au sucre, qui serait distribuée aux pauvres.

Mais les descendants d'Hadji-Békir oublièrent cette recommandation. Actuellement, ils ne distribuent cette pâte — *helva,* en turc — qu'une fois par an. Ils en sont sévèrement punis, car ils deviennent plus malheureux de jour en jour.

(Recueilli à Indgé-Sou, 1885.)

IX

MIRACLES DE TOUR-HASSAN-VÉLI ET DE CHEIKH-DJOBAN

ALA-EDDYN étant roi d'Iconium, 70,000 derviches de Khorassan, en Perse, persécutés dans leur pays à la suite de troubles religieux, prirent le parti de se refugier en Asie Mineure.

Ala-Eddyn reçut les 70,000 derviches et leur offrit la plus large hospitalité. Puis, désirant s'attacher les fugitifs, il les combla de présents, et donna à leurs chefs les terres les plus fertiles et les privilèges les plus étendus.

Un de ces chefs, nommé Cheikh-Tour-Hassan-Véli, fut en grand honneur à la cour d'Iconium et devint même le garde du sceau d'Ala-Eddyn. La femme de Cheikh-Tour-Hassan-Véli, qui se recommandait par de grandes vertus, fut la dame d'honneur préférée de la reine d'Iconium.

Plus tard, Cheikh-Tour-Hassan-Véli et un autre des chefs des 70,000 derviches, Cheikh-

Djoban — le Berger (1) — vinrent s'établir sur les terres fertiles qui leur avaient été concédées dans le voisinage du mont Argée par le roi d'Iconium, Ala-Eddyn.

Cheikh-Tour-Hassan-Véli occupa le sommet de la montage Téqué-Dag — Montagne au Couvent — où se trouve maintenant son tombeau (2). Cheikh-Djoban s'établit en un endroit qui a gardé son nom — la localité de Cheikh-Djoban — au versant ouest du mont Argée.

Ces deux personnages se sont rendus célèbres par de nombreux miracles dont voici les principaux :

I

Mourad, sultan de Stamboul — Constantinople — était en guerre contre le khalife de Bagdad. Ayant rassemblé une nombreuse armée, il dirigea une expédition contre la capitale de l'Asie Mineure.

Mourad passa avec son armée dans la plaine qui séparait les fiefs respectifs de Cheikh-Tour-Hassan-Véli et de Cheikh-Djoban. Les deux

(1) Cheikh-Djoban — le Berger — parce qu'il fut, assure-t-on, un éleveur renommé de bétail de toute espèce.

(2) Elle est située au sud-ouest du mont Argée et séparée de la montagne par une plaine étendue.

chefs descendirent de la montagne et offrirent l'hospitalité au Sultan, à sa suite et à son armée.

En voyant venir les deux vénérables vieillards, Sultan-Mourad descendit de sa monture pour leur témoigner son respect. Puis il marcha quelque temps à côté des cheikhs, en leur demandant des renseignements sur la contrée voisine.

L'armée s'impatientait.

« Allez! commanda Sultan-Mourad, mais *doucement!* »

A partir de ce moment, la plaine où passait l'armée turque fut nommée *Yavache-Ovassi*, c'est-à-dire la *Plaine doucement*.

Sultan-Mourad se demandait où les cheikhs prendraient assez de vivres pour le nourrir, lui et son armée ; aussi n'osait-il accepter l'invitation. Mais les deux vieillards insistèrent si fort qu'il finit par se rendre à leur demande.

Cheikh-Tour-Hassan-Véli ne possédait qu'un peu de blé concassé, à peine de quoi nourrir une personne ; quant à Cheikh-Djoban, il était un peu plus riche : il avait un petit morceau de beurre et une corbeille d'orge !

Les deux vieillards réunirent leurs provisions et apprêtèrent un pilau qui rassasia le roi et son armée ; l'orge de Cheikh-Djoban nourrit la cavalerie du Sultan.

II

Lorsque Cheikh-Tour-Hassan-Véli et Cheikh-Djoban étaient réunis pour le partage du fief que leur avait octroyé Ala-Eddyn, roi d'Iconium, Cheikh-Djoban jeta une énorme pierre prise au mont Argée, en disant :

« Que cette pierre nous serve de limite ! »

Cette pierre, qui pesait plus de six cents livres tomba à une journée de marche du mont Argée, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le mausolée de Cheikh-Djoban. Le saint derviche l'avait serrée avec tant de force que ses doigts s'y trouvèrent modelés.

III

Auprès du tombeau du saint, on montre encore une autre pierre — une sorte de rocher — qui a conservé la trace du fer de son cheval.

X

LES DESCENDANTS DE CHEIKH-TOUR-HASSAN-VÉLI

Cheikh-Tour-Hassan-Véli fut — ainsi que nous venons de le rapporter — un homme des plus vertueux et un grand saint devant Dieu. Sa frugalité était excessive ; toute sa vie, il mangea du pilau de blé concassé, sur une simple table de marbre noir.

Les gens des environs trouvaient étrange la nourriture de cet homme si riche, et ce qui les étonnait encore davantage, c'était cette table de marbre noir sur laquelle le saint prenait ses repas. Aussi leur respect et leur vénération pour Cheikh-Tour-Hassan-Véli augmentèrent-ils de jour en jour.

Le saint eut quarante enfants de plusieurs lits. Ils formèrent un village et vécurent avec la même simplicité que leur père. Leurs descendants imitèrent cet exemple et devinrent des modèles de vertu, de complaisance, de simplicité, de frugalité et de bonnes mœurs.

L'un d'eux obtint même du Tout-Puissant le pouvoir de faire des miracles.

On raconte encore qu'un jour les oiseaux et les lièvres vinrent porter plainte devant lui de ce que les chasseurs les poursuivaient alors qu'ils allaient pondre leurs œufs ou donner naissance à leurs petits.

« Votre plainte est juste ! dit le descendant de Cheikh-Tour-Hassan-Véli. »

Et, prenant en considération leur requête, il empêcha les chasseurs des environs du mont Argée de donner la chasse aux oiseaux et aux quadrupèdes.

Jusqu'à ces derniers jours, la chasse fut interdite sur le mont Tégué.

(Ces différents récits sur Cheikh-Tour-Hassan-Véli et Cheik-Djoban ont été faits par Hassan-Effendi, d'Indgé-Sou (Césarée), ancien fermier et éleveur de bestiaux, âgé de 78 ans.)

XI

HADJI-EPHRAÏM-TEUVLETLOU

Aux environs du Cosan-Dag, au village de Havatan, habité par une dizaine de familles turkomanes, il y a un mausolée — *teubé*, en turc — consacré au nom de Hadji-Ephraïm surnommé *Teuvletlou*, c'est-à-dire l'Heureux.

Ce saint homme était berger chez un seigneur du pays.

Un jour, sa femme, ayant apprêté un repas délicieux, s'écria :

« Combien je regrettte que le seigneur ne soit point ici pour goûter de ce mets ! »

Or, le seigneur était parti en pèlerinage à la sainte Kaâba de la Mecque.

« Mets sa part dans un vase, dit le berger, et ferme ce vase avec un couvercle.

— Mais notre maître est bien loin, objecta la femme ; comment lui porter le repas ?

— Fais ainsi que je te l'ordonne, femme incré-

dule. Notre maître prendra sa part de notre festin. »

La femme obéit. Le berger prit le vase et se mit en route pour la Ville sainte, et le même jour il arriva à la Mecque.

Le seigneur fut fort étonné de voir son berger.

« Qu'as-tu fait de mon troupeau ? dit-il.

— Ne t'en inquiète point ; tes brebis paissent tranquillement dans tes terres.

— Pourquoi viens-tu à la Mecque ?

— Ma femme a préparé ce matin un repas délicieux, et je suis accouru t'en apporter ta part que voici. »

Et ce disant il lui présenta le vase.

Le seigneur en souleva le couvercle ; le mets était encore tout fumant.

« Je te remercie, berger. Retourne à ton troupeau. »

Le même soir, le pâtre rentra à sa maison et raconta à sa femme ce qu'il venait de faire.

« C'est impossible, dit-elle. La distance est trop longue d'ici à la Mecque ! »

Quand le seigneur fut revenu du pèlerinage à la Ville sainte, il rendit à la femme du berger le vase que le mari avait porté à la Mecque.

« Ephraïm est un saint ! s'écrièrent à la fois le seigneur et la femme. »

Hadji-Ephraïm Teuvletlou — l'Heureux — con-

tinua de faire paître son troupeau au penchant du Cosan-Dag.

Un jour que le berger s'était assis à l'ombre d'un rocher, il s'endormit profondément. Les moutons, n'étant plus surveillés, se précipitèrent du haut de la montagne dans la rivière profonde qui coule au pied du Cosan-Dag. Et le berger dormait toujours !

On vint annoncer au seigneur que les brebis du troupeau étaient en train de se noyer. Le maître sauta sur un de ses meilleurs chevaux et courut à la montagne où il trouva Hadji-Ephraïm Teuvletlou dormant du sommeil du juste. Quelques coups de pied purent seuls le réveiller.

Hadji-Ephraïm se précipita dans la rivière, et, marchant sur les eaux avec la même facilité que sur la terre ferme, une à une il retira les brebis et les rendit à son maître.

« Il n'en manque pas une seule, dit-il. Mais je ne veux pas rester à ton service ! »

Le berger disparut et durant plusieurs années on ne put connaître en quel endroit il s'était retiré.

Hadji-Ephraïm vivait dans la montagne, loin de tous les regards. Enfin il mourut de la mort des saints.

Il apparut successivement aux villageois des alentours et il leur ordonna de lui élever un

mausolée — *teubé* — à l'endroit où il était mort.

Les pieux villageois obéirent et élevèrent un tombeau non loin d'Havatan, village turkoman situé, comme nous l'avons dit, auprès du Cosan-Dag, à une vingtaine d'heures de mulet à l'est d'Indgé-Sou.

Ce n'est que depuis que l'on ajouta le surnom d'Heureux — *Teuvletlou* — au nom d'Hadji-Ephraïm.

Teubé-Hadji-Ephraïm-Teuvletlou est fort fréquenté par les malades qui y vont chercher la guérison certaine de leurs maux.

On fait un sacrifice préliminaire de quelque animal devant le tombeau. Après le sacrifice, le propriétaire du *teubé* tire de l'intérieur du tombeau une énorme massue couverte de nombreux morceaux de drap attachés par une infinité de clous. Il applique deux ou trois coups de massue à l'endroit où l'on suppose que réside l'affection. Le malade recouvre presque aussitôt la santé.

(Conté en 1886, par Isaac Ménassian, dentiste d'origine arménienne, âgé de 38 ans.)

XII

LES LÉGENDES DE L'ARCHE DE NOÉ

I

Lors du Déluge, l'arche de Noé se heurta contre la cime du mont Argée.

Indigné, Noé maudit la montagne en ces termes :

« Que l'hiver et l'orage ne quittent jamais ton sommet ! »

C'est à cause de cette imprécation de Noé, que la cime du mont Argée est toujours orageuse et couverte de neiges éternelles.

II

On est persuadé que les restes de l'arche de Noé se trouvent au sommet du mont Argée. La cime est presque inaccessible ; seuls les bergers peuvent y atteindre.

Plus d'un Turkoman assure avoir vu les restes

de l'arche dans la grotte qui se trouve au sommet de l'Argée.

III

Cette cavité aurait servi de port à Noé. On voit, assure-t-on encore, l'anneau où l'homme juste aurait attaché son navire.

XIII

POURQUOI LES JUIFS NE S'ÉTABLISSENT POINT A CÉSARÉE

Un Juif voulut savoir si la ville d'Indgé-Sou (Césarée) était une bonne place de commerce, et, partant, s'il y pourrait mener une colonie hébraïque.

Afin de ne point exciter la jalousie des gens de commerce, il se promenait dans les quartiers isolés de la ville, cherchant à se faire une idée exacte du commerce des Césariotes.

Rencontrant un enfant, il lui demanda :

« Que pourrais-je entreprendre pour gagner ma vie ?

— C'est facile, répondit l'enfant. Achète une tripe, mange ce qu'elle contient, pour te rassasier, et vends le reste. La tripe, débarrassée de son ordure, vaudra le double du prix que tu l'auras payée. Ainsi tu gagneras ta vie ! »

Le Juif continua de se promener par les quartiers isolés d'Indgé-Sou.

Tout à coup, il rencontra un autre enfant, et celui-ci venait de trouver une pièce d'or.

« Donne-moi, dit le Juif, le *manquir* (ancienne monnaie sans valeur — liard —) que tu viens de trouver.

— Il te sera facile d'obtenir le *manquir*, répondit l'enfant. Monte sur ce perron et brais trois fois comme un âne ! »

Le Juif savait bien que ce n'était point un *manquir*, mais bien une belle pièce d'or qu'avait trouvée l'enfant. Il regarda de droite et de gauche, et comme le quartier était désert, il monta sur le perron et se mit à braire par trois fois : *Hi ! han ! Hi ! han ! Hi ! han !*

Ceci fait, il réclama le *manquir*.

« Si, répondit l'enfant, toi qui es un âne, tu connais la valeur de la monnaie que je viens de trouver et qui n'est point un *manquir*, mais une pièce d'or, c'est pour moi, qui suis homme, une raison de plus pour te refuser net la belle pièce d'or que j'ai trouvée et que tu appelles un *manquir !* »

Le Juif pensa :

« A Césarée, les enfants sont plus fins que les Juifs. Que viendraient faire ici mes coreligionnaires ? »

Et il s'en alla jetant une malédiction sur l'Israélite qui s'établirait à Indgé-Sou. Et jamais depuis les Juifs n'ont établi de colonie chez les Césariotes.

B. — LÉGENDES DES ANIMAUX

I

L'HIRONDELLE ET LE SERPENT

Il y a longtemps, bien longtemps, Salomon, fils de David, régnait sur toutes choses. Le puissant roi comprenait le langage des mortels, le rugissement des fauves dans les forêts, le cri des quadrupèdes, le sifflement des serpents, le gazouillis des oiseaux, le bourdonnement des insectes, et aussi ce que se disent les arbres des futaies et les fleurettes des sentiers.

Salomon avait assigné à chaque être la nourriture dont il devait vivre ; aux uns, il avait donné la chair des animaux plus faibles, aux autres, les herbes des prairies ou les fruits qui mûrissent dans les bois.

Au serpent, le fils de David avait dit :

« Tu te nourriras du sang de l'homme ! »

Et le Serpent, dissimulé dans les broussailles, guettait le passage de l'Homme, et se précipitait sur lui pour se nourrir de son sang.

Les malheureux humains murmurèrent si fort que le bruit en arriva jusqu'aux oreilles du puissant monarque.

Salomon dit à l'Homme :

« Pourquoi te plains-tu ?

— Seigneur, le Serpent vit de notre sang ; bientôt notre race disparaîtra !

— Va, je songerai à ta prière, dit le fils de David. »

Le grand Salomon réfléchit longtemps. Et un jour il fit avertir tous les animaux de la création, leur ordonnant de se réunir au milieu d'une plaine immense.

Le Lion, le Tigre, le Loup, le Cheval, l'Éléphant, l'Aigle, le Vautour, et mille et mille autres animaux accoururent à l'appel du roi.

Salomon s'assit sur son trône et dit :

« Je vous ai assemblés pour écouter vos plaintes. Parlez. »

L'Homme s'approcha du trône, s'inclina et dit :

« Seigneur, je demande que le Serpent choisisse pour sa nourriture le sang d'un autre animal.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis le premier des êtres. »

Les autres animaux commencèrent à murmurer; les uns rugissaient, d'autres grognaient, glapissaient, aboyaient, criaient ou hurlaient.

« Taisez-vous! commanda Salomon. Que le Cousin, le plus petit des animaux, cherche dès ce jour quel est le sang le plus délicat de la création. Quel qu'il soit, fut-ce même celui de l'Homme, je jure de le donner au Serpent. Dans un an, à pareil jour, réunissons-nous en cet endroit pour connaître le rapport du Cousin. »

Les animaux se séparèrent et, durant une année, le petit insecte les visita tous et goûta de leur sang.

Comme le Cousin revenait à l'assemblée du roi Salomon, il rencontra l'Hirondelle :

« Bonjour, Hirondelle! dit-il.

— La bienvenue sur toi, ami Cousin. Où voles-tu si vite?

— A l'assemblée de tous les animaux.

— C'est vrai. J'avais oublié la mission dont notre puissant souverain t'avait chargé. Eh bien! quel sang est le plus délicieux?

— C'est celui de l'Homme.

— Celui de...?

— Je dis que c'est le sang de l'Homme! répéta le Cousin qui pensait que l'oiseau n'avait pas entendu. »

Mais ce n'était qu'une ruse. Comme le Cousin

venait de rouvrir la bouche pour parler, l'Hirondelle se précipita sur l'insecte et lui arracha la langue.

Le Cousin furieux continua sa route, toujours suivi de l'Hirondelle, et arriva enfin à l'assemblée du roi Salomon.

« Eh bien ! demanda le fils de David ! as-tu goûté du sang de tous les animaux ? »

L'insecte fit un geste pour dire qu'il avait accompli sa mission.

« Quel est le sang le plus délicat ? continua Salomon. »

Grave embarras pour le Cousin qui avait perdu la parole depuis que l'Hirondelle lui avait arraché la langue.

« Ksss... ! Kssssss... ! Ksssssssss... ! fit-il.

— Que dis-tu ?

— Ksss !... Ksss !... Kssssssss ! répondit désespérément le Cousin. »

Salomon était fort embarrassé, quand l'Hirondelle se présenta devant le roi.

« Seigneur, dit-elle, Seigneur, le Cousin est devenu subitement muet. Mais, en faisant route avec lui, il m'a fait part du résultat de ses recherches.

— Parle ! commanda Salomon.

— La Grenouille est l'animal dont le sang est

le plus exquis. Voilà ce que m'a dit le Cousin. N'est-ce pas vrai, ami Cousin ?

— Ksss !... Ksss !... Kssssss !... murmura l'insecte.

— Eh bien ! dit Salomon, à partir de ce jour, le Serpent se nourrira du sang de la Grenouille. L'Homme peut vivre en paix. »

Et le roi congédia l'assemblée des animaux.

Le Serpent n'était pas satisfait de cet arrêt. Au moment où l'Hirondelle passait près de lui, riant encore du bon tour qu'elle venait de lui jouer, il s'élança sur elle. Mais l'oiseau s'était aperçu du mouvement et avait donné un fort coup d'ailes. Le serpent ne réussit qu'à lui saisir la queue par le milieu.

C'est depuis ce temps que l'Hirondelle a la queue fourchue et que le Serpent est obligé de se nourrir du sang de la Grenouille.

L'Hirondelle aime toujours les hommes. Ceux-ci ne sont point ingrats. Tandis qu'ils font une guerre acharnée à tous les autres oiseaux, ils accordent à l'hirondelle une place au seuil même de la maison, et ils regardent comme un heureux présage sa présence au foyer domestique.

(*Conté en mai 1883, par un jeune Circassien, à Lesbos, Archipe Ottoman.*)

II

LE CHAT ET LE PROPHÈTE

Le Prophète s'était avancé dans le désert, et après une longue course, s'était endormi exténué de fatigue.

Un gros serpent — que ce fils de Satan soit maudit ! — sortit des broussailles et s'approcha du Prophète Mohammed, l'envoyé de Dieu — qu'il soit le glorifié !

Le Serpent allait mordre le serviteur du Miséricordieux, lorsque le Chat, passant par aventure, se précipita sur le reptile et le mit à mort après une longue lutte.

Le Prophète se réveilla au bruit des sifflements du monstre expirant. Alors il connut de quel danger le Chat l'avait sauvé.

« Viens ! commanda le serviteur d'Allah. »

Et le Chat s'approcha.

Le Prophète Mohammed caressa par trois fois le Chat, et trois fois aussi il le bénit en disant :

« La bénédiction soit sur toi, ô Chat ! »

Puis, lui témoignant sa reconnaissance, l'Envoyé ajouta :

« En récompense du bien que tu m'as fait, du service que tu m'as rendu, tu seras invincible dans les combats. Nulle créature de la terre ne pourra te renverser sur le dos. Va, et encore sois béni trois fois ! »

C'est par suite de cette bénédiction du Prophète, disent les Turcs, qu'un chat retombe toujours sur ses pattes, de quelque hauteur qu'il ait été précipité.

(Conté à Indgé-Sou (Césarée), par Hatil-Effendi, de Dévéli, étudiant en théologie, âgé de 32 ans.)

III

LA PERDRIX ET LE FILS D'ALI

Hassan-Housséin, fils d'Ali, quatrième khalife après Mohammed — qu'il soit le loué ! — était poursuivi par les Infidèles (*Cafirs* ou *Cafres*).

Au bout d'une longue course, Hassan-Housséin trouva un vieux peuplier creusé par les ans.

« Béni soit Dieu ! dit le fils d'Ali. »

Et, s'enfonçant dans le creux de l'arbre, il attendit que ses ennemis se fussent éloignés.

Plusieurs jours se passèrent. Hassan-Housséin rendait grâces au Tout-Puissant de l'avoir délivré des Infidèles, lorsque ceux-ci repassèrent auprès de l'endroit où se tenait dissimulé le fils d'Ali.

Tout auprès une perdrix criait à son habitude :

« Cac-cabac ! cac-covac ! »

Or, *cabac* ou *cavac*, en turc et en arabe, signifie *peuplier*, et *covac* veut dire *le creux de l'arbre;* de sorte que les Infidèles entendirent :

« Le creux du peuplier ! le creux du peuplier !

— Que veut dire ceci ? se demandèrent les émissaires. Sans doute quelqu'un est caché dans le creux de ce vieux peuplier ; peut-être c'est Hassan-Housséin — que Dieu le confonde au dernier jour ! »

Et courant vers le peuplier, ils y trouvèrent l'ennemi qu'ils poursuivaient depuis la Grande bataille.

Hassan-Housséin fut massacré sur-le-champ, et les Infidèles s'en allèrent, abandonnant le cadavre.

Lorsque les émissaires se furent éloignés, la perdrix s'approcha de l'endroit où venait d'être égorgé le fils du gendre du Prophète.

Et la perdrix trempa ses pieds et son bec dans le sang du serviteur de Dieu.

Depuis ce jour, la perdrix fut maudite ; pour sa honte éternelle, ses pattes et son bec restèrent rougis du sang d'Hassan-Housséin.

Il est donc ordonné de ne point nourrir à la maison la perdrix dont les pieds et le bec sont marqués du sang innocent ; et c'est acte méritoire devant Dieu et devant les hommes que de donner la chasse aux perdrix rouges.

Par contre, il est blâmable de poursuivre la perdrix grise.

Ce gentil oiseau, après le meurtre d'Hassan-Housséin, fils d'Ali, injuria les Infidèles persécuteurs en leur criant :

« Givit ! Givit ! »

Ce cri, qui est celui de la perdrix grise, se prononce *djifit ! djifit !* et ce mot veut dire en turc et en arabe :

« Israélite ! israélite ! »

Le nom de *Juif* est l'insulte la plus grossière que l'on puisse donner à une créature de Dieu.

(Conté en 1885, à Indgé-Sou (Césarée), par Ali-Osman, laboureur, ancien soldat, âgé de 45 ans.)

IV

LE VENIN DU SERPENT

Le Serpent trompa notre mère commune Eve, et Dieu le maudit.

« Je me vengerai de l'homme, dit le Serpent. Dès ce jour, je jure une haine implacable au genre humain.

— Comment te vengeras-tu de l'homme? demanda le Créateur.

— Je verserai mon venin dans les cours d'eau et dans les étangs, et l'homme mourra.

— Il ne mourra point, reprit l'Éternel. Je ferai pisser l'Ane chaque fois qu'il aura à franchir les eaux courantes et les eaux mortes, et ce sera un contre-poison contre ton venin. »

Depuis ce temps, l'Ane obéit au commandement du Tout-Puissant ; il ne peut franchir la moindre flaque d'eau sans y répandre aussitôt le liquide qui détruit le poison du Serpent.

(*Indgé-Sou, 1886.*)

V

LE MARCHAND ET LE SERPENT

Un marchand ambulant qui passait par une forêt y vit éclater un épouvantable incendie. Un gros serpent s'était réfugié sur la cime d'un arbre ; il allait être brûlé quand l'homme lui tendit une perche et lui sauva la vie.

Le Serpent sauta à la gorge de son sauveur et lui dit :

« Fils de l'homme, je vais t'étouffer !

— Cela n'est pas juste ! s'écria le marchand. Je viens de te sauver et tu veux m'étouffer.

— Je suis ingrat, soit, mais aussi l'homme est ingrat.

— Prenons un juge, dit l'homme. »

Le Serpent accepta et se mit en route avec le marchand.

Ils rencontrèrent un Arbre et ils le prirent pour juge.

« Le fils de l'homme, dit l'Arbre, se met à l'ombre sous mes feuilles pendant les chaleurs

de l'été ; mais quand vient l'hiver il coupe mes branches pour se chauffer. C'est un ingrat : étouffe-le ! »

Le marchand demanda un autre juge. Ce fut le Bœuf.

« Le fils de l'homme me fait tirer sa charrue durant l'été ; mais l'hiver venu il oublie mes services et il ne me nourrit que de paille. C'est un ingrat ; étouffe-le !

— Prenons un autre juge ! dit l'homme. »

Ils allèrent encore et rencontrèrent un Renard.

Le Renard se gratta l'oreille.

« Je ne comprends pas bien, dit-il. Voyons, Serpent, glisse-toi dans le sac que l'homme porte sur ses épaules.»

Le Serpent, sans comprendre, entra dans le sac.

Aussitôt le Renard fit signe au marchand de lier le sac et de tuer le Serpent. L'homme s'empressa d'obéir et le Serpent mourut.

« Par reconnaissance, dit le marchand, je te donnerai, ami Renard, un coq et deux poules. »

Le lendemain, l'homme enferma un lévrier dans son sac et s'en alla rejoindre le Renard.

« Ami Renard, dit-il, approche-toi du sac dans lequel j'ai mis tout ce que je t'avais promis hier.

— Je me méfie, dit le Renard, je me méfie du fils de l'homme, car il est ingrat. Je crains que

tu n'aies enfermé quelque machine dans ton sac ; aussi je ne m'en approcherai point. »

Le marchand ouvrit le sac et il en sortit un lévrier qui s'empressa de courir après le Renard. Il réussit même à le saisir par sa longue queue traîneuse, balayeuse de sentiers. Le Renard abandonna sa queue, et tout tremblant, se réfugia dans un coin sombre du moulin.

« Si le meunier me voyait, dit le Renard, il m'aurait bientôt mis en pièces. »

Le meunier l'entendit; il accourut et tua le pauvre Renard.

(*Conté à Indgé-Sou (Césarée), en 1886, par Nicétas V. Nicolaïdes, âgé de 12 ans.*)

C. — LÉGENDES DIVERSES

I

POURQUOI LES BERGERS ONT LE DROIT DE VOLER

Lorsqu'on conduisit Jésus-Christ sur le Golgotha pour y être mis en croix entre deux larrons, un berger qui se trouvait sur le mont du Calvaire déroba les clous qu'avait forgés un bohémien — Tzigane — et qui devaient servir à clouer les mains et les pieds du Sauveur.

Jésus, en reconnaissance de l'action du berger, lui dit :

« Mon ami, sois béni ! Ne cesse jamais d'accomplir de semblables actions ! »

C'est pour cette raison que le vol est permis aux bergers. Ce n'est pas un péché pour les pas-

teurs que de dérober les moutons et les agneaux des troupeaux qui ne sont point à eux.

Il faut reconnaître, du reste, qu'ils ne s'en privent point !

(Conté en 1886, à Indgé-Sou, par Hadji-Ismaïl-Queuvr-Oglou, éleveur de bestiaux, âgé de 50 ans.)

II

POURQUOI LE BLÉ N'A QU'UN ÉPI

Dans les temps anciens, le blé donnait une multitude d'épis, aussi la récolte était-elle cent fois plus considérable que de nos jours.

Or, il arriva qu'une femme impie prit une poignée de blé pour... nettoyer son enfant.

Dieu, irrité contre cette femme, ordonna que le blé ne produisît plus qu'un seul épi. Et c'est depuis ce temps que la famine et la disette ont été connues des hommes.

(Conté par Mme Hadji Phaulény, âgée de 65 ans, mère de M. Jean Nicolaïdes, à Indgé-Sou (Asie Mineure), en 1886.)

III

LE DERVICHE ALCHIMISTE

Un certain derviche avait passé de longues années à rechercher le moyen de transformer en or les métaux inférieurs. Il finit par être récompensé de ses efforts, et il trouva la pierre philosophale. Aussi sa réputation s'étendit-elle de partout, et le bruit de sa découverte arriva-t-il aux oreilles du roi de Hongrie.

Ce dernier envoya des messagers vers le célèbre derviche afin de l'inviter à venir à la cour. Après avoir fait beaucoup de difficultés, l'alchimiste se laissa persuader et revint avec les envoyés.

« Est-ce vrai, lui dit le roi de Hongrie, que tu aies trouvé la pierre philosophale cherchée vainement par les alchimistes de tous les temps et de tous les pays ?

— Oui, sire, et voici une pièce d'or que j'ai tirée d'un bloc de cuivre rouge. »

Et, ce disant, il montra au roi de Hongrie une excellente pièce d'or.

« Peux-tu nous faire assister à la transmutation des métaux inférieurs? demanda encore le roi.

— Oui, sire. Donnez-moi des lingots de cuivre. »

On apporta des saumons de cuivre ; l'alchimiste les fit fondre dans de grands chaudrons, puis il jeta dans le métal en fusion une certaine poudre qu'il avait apportée avec lui. Aussitôt le cuivre se changea en or pur.

« Cette découverte est merveilleuse, s'écria le roi de Hongrie. Fais-moi connaître la composition de ta poudre, et je te rendrai le plus riche de mes sujets.

— Sire, répondit le derviche, à quoi me serviraient vos trésors, puisque je sais me procurer autant d'or que j'en pourrais désirer. Du reste, j'ai fait vœu de pauvreté, et je méprise les richesses et les honneurs. »

Le roi insista encore, mais vainement.

« Il m'est impossible de vous faire connaître mon secret, dit l'alchimiste ; cependant je vous donnerai une poudre qui a la propriété de changer en or fin les pièces d'or alliées de cuivre dont on se sert pour fabriquer les monnaies.

— Et quelle récompense désires-tu ?

— Une seule, sire. Faites frapper vos monnaies à mon effigie. »

Le roi accepta; le derviche indiqua la composition de sa poudre, et les Hongrois s'en servirent avec succès.

C'est pour cela que la Hongrie possède les meilleures pièces d'or ; c'est pour cela aussi que les monnaies hongroises sont frappées à l'effigie du derviche alchimiste.

(Conté à Indgé-Sou, en 1886, par Hadji-Ismaïl-Queuvr-Oglou, éleveur de bestiaux, âgé de 50 ans.)

IV

LES CÉSARIOTES « *TEINTURIERS D'ANES* »

Un certain *cadi* — juge de la loi musulmane — voulut acheter un âne. On lui fit voir tous les baudets qui existaient à Césarée. Aucun ne lui plaisait. Quand il arriva au dernier, il dit :

« Celui-ci me plairait, s'il n'était gris. Je donnerais le double de ce qu'il vaut, si son poil était noir !

— Justement, s'écria le propriétaire, j'ai un âne noir en tout semblable à celui que vous venez de voir ! »

Le marchand saisit son âne par le licou, le conduisit chez le teinturier, le fit teindre en noir, et le vendit au cadi le double de ce qu'il valait.

A quelque temps de là, le cadi monta sur son âne noir et s'en alla à la campagne. Une averse épouvantable éclata subitement, comme le juge était à mi-route.

« Que veut dire ceci ? s'écria le cadi en jetant

les yeux sur sa monture. Mon âne perd sa couleur, le voilà presque gris ! »

Eh, oui ! L'averse lavait la teinture noire dont s'était servi le marchand, et le baudet reprenait sa robe grise de jadis. Le cadi finit par comprendre qu'il avait été joué.

*
* *

Dans une autre version de cette histoire, le cadi arrive sans incidents à sa maison de campagne.

« Viens, dit-il à son âne, que je te débarrasse de ton bât et que je te mette à paître dans les champs ! »

Tandis que l'âne broute, il survient une pluie diluvienne qui fait passer du noir au gris le pelage du baudet.

Après la pluie, le malin vendeur arrive et reprend son âne.

« Eh quoi ? s'écrie le cadi. N'ai-je point acheté cet âne ?

— L'âne que je vous ai vendu était noir, riposte le marchand ; celui-ci est gris et il m'appartient.

— Nous plaiderons ! dit le cadi.

— Nous plaiderons ! jure le vendeur. »

Et nos deux hommes de courir devant le tribunal.

« Cadi, demande le premier juge, de quelle couleur était l'âne que tu avais acheté ?

— Il était noir !

— Et de quelle couleur était celui que le vendeur avait retenu ?

— Il était gris !

— Tu vois bien que le marchand a raison. Va, tu as perdu ton procès. »

Le cadi, furieux, ne voulut pas rester plus longtemps à Césarée, et il retourna à Constantinople. Comme on lui demandait des renseignements sur la population d'Indgé-Sou :

« Les Césariotes ! ce sont des *teinturiers d'ânes !* s'écria le pauvre cadi. »

Et depuis ce temps, les Césariotes sont connus sous ce nom.

V

LE DIABLE INVENTEUR DU GOUVERNAIL

LORS du Déluge, le Diable se présenta devant l'arche et dit à Noé :

« Je t'en prie, ô Noé, laisse-moi entrer dans l'arche !

— Non, répondit l'homme juste. Va-t'en. »

Peu après, Noé voulut faire entrer son âne dans le vaisseau de refuge. L'animal têtu refusait d'avancer ; prières, cris, jurons et coups : rien n'y faisait ! Noé était à bout :

« Entreras-tu ? cria-t-il... Entre, entre donc, diable d'Enfer ! »

Le Diable — le véritable — qui s'était caché non loin de l'arche, ne fit qu'un bond et fut dans le vaisseau.

« Comment, s'écria Noé, comment as-tu osé entrer dans l'arche sans ma permission ?

— N'est-ce pas toi qui m'en as donné l'ordre ?

— Et quand ?

— Lorsque tu voulais faire passer ton âne,

tu as dit : Entre, diable d'Enfer ! — Et je suis entré ! »

Noé n'insista point, et il laissa le Diable à bord de l'arche. Pour le récompenser de cette hospitalité, Satan inventa le gouvernail — inconnu des hommes — en se servant de ses pieds pour diriger l'arche de Noé.

VI

LE RENARD ET SAINT GEORGES

Un renard dévastait la basse-cour d'un laboureur.

« Je placerai un piège, et je prendrai le maudit animal ! se dit le paysan. »

Il mit un piège à l'entrée du poulailler. Quand le Renard vint, il se prit dans le piège.

« Mauvaise affaire ! se dit l'animal. Demain, à la première heure, l'homme viendra et me tuera !... Que faire ? Personne ne peut me sauver ! A moins d'invoquer saint Georges !... »

Le Renard leva les yeux vers le ciel, et cria :

« Grand saint Georges, si tu viens me délivrer, je te donnerai deux litres d'huile ! »

Le saint l'entendit, accourut et délivra le Renard.

« Et mes deux litres d'huile ? demanda l'homme de Dieu.

— Tu les auras bientôt. Laisse-moi aller les chercher ! »

Le Renard déguerpit et s'en alla sur la grande route par où passaient ordinairement les marchands d'huile, lorsqu'ils allaient au marché voisin.

Arrivé là, il se coucha au bord de la route et contrefit le mort.

Des marchands passèrent bientôt. Celui qui marchait en avant aperçut le Renard :

« Quel est l'insensé qui a tué cet animal et qui ne l'a pas dépouillé de sa peau ? dit-il. »

Il prit le Renard et le jeta entre deux outres sur le dos d'un de ses mulets.

« Je l'écorcherai au premier arrêt, pensait le marchand, et j'en vendrai la peau ! »

Dès que le Renard vit que le marchand s'était remis à son poste auprès du premier mulet, il attaqua les courroies qui retenaient les outres ; peu après les outres glissèrent sur la route et l'huile s'échappa à flots.

« Grand saint Georges ! cria le Renard en fuyant à toutes jambes ; je n'ai ni mesure ni poids pour te donner tes deux litres d'huile ! dépêche-toi de venir et de prendre ce qui te convient. »

(Ce conte m'a été dit plusieurs fois dans mon enfance, en Turquie d'Asie. — Jean Nicolaïdes.)

TROISIÈME PARTIE

CHANSONS, DEVINETTES, PROVERBES

§ I. — CHANSONS

I

LA SŒUR DU JANISSAIRE

Un homme de petite taille, un courtaud, possède une belle femme ;

Le voisinage en est jaloux, tout le monde en est jaloux ;

Mais personne n'est aussi jaloux que sa mère ;

On lui a imposé des impôts trop lourds :

Neuf mille piastres en tout (1).

Il vend des maisons en construction et des maisons construites ;

Il vend des vignes à vendanger et des vignes vendangées ;

Il vend des champs à moissonner et des champs moissonnés ;

Il vend ses bœufs attelés à la charrue.

On règle le compte, et encore il manque mille piastres.

Il revêt de parures sa belle femme et il va la vendre.

En chemin, il rencontre un janissaire.— « Où, courtaud, dit-il, conduis-tu la belle ?

— Je vais la vendre ! — Mais, dis-moi, pour combien de piastres la vends-tu ? Je l'achèterai, moi !

— Chaque livre, mille piastres ; les deux livres, deux mille piastres !

« Celui qui s'incline et la baise, il en (piastres) donne sans compter.

— Si tu veux un quart de *kilé* rempli d'or (2) et un demi-*kilé* d'argent ? »

(1) 4 piastres 1/2 = 1 franc.

(2) *Kilé*, mesure pour les denrées dont la capacité diffère suivant les localités. A Constantinople un *kilé* = 45 kilogrammes.

Il ouvre son panier de jonc et le paye sans compter.

Son noir coursier se met à genoux ; il la prend sur son cheval.

Quand il est éloigné d'un mille, le jeune homme (le janissaire)

Se met à parler à la jeune femme : Dieu se met à faire pleuvoir ;

Le jeune homme se met à l'embrasser : Dieu se met à faire tonner.

« Ne me diras-tu pas, dit le janissaire, d'où tu descends et quelle est ta famille ?

— Ma mère est de l'Orient, mon père de l'Occident ; j'avais un frère qu'on appelait Jean.

— Tu me dis, ma sœur, que nous sommes des frères ! »

Et il ramène la belle pour la rendre.

(Dit à Cardamyla, au mois de juin 1885, par la dame Maria Palaioudina, âgée de 60 ans, née à Cardamyla, village de l'île de Chio).

II

LA CHANSON D'ADANA

I

Sur le penchant d'Adana, sur sa pelouse,
La caravane a fait halte.
— Pour le bonheur de ton père et de ta mère,
Donne-moi à boire, jeune mariée.
Comment me priver de toi, ma bien-aimée ?

II

Je suis arrivé à Adana, et je l'ai dépassée ;
J'y ai bu de l'eau neigeuse et glacée ;
Pourrais-je me passer de ma chérie ?
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Je l'ai fait danser au son de la guitare et de la musique.

III

Deux chemins mènent à Adana ;
Une de mes chaussures y est tombée ;
Serait-ce en route, ma bien chérie ?
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Je l'ai fait danser au son de la guitare et de la musique.

IV

Sur la route il y a du trèfle ; il est poussé
Aussi grand que la taille de mon seigneur.
Sa mère est une rose, sa fille est un bouton.
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Je l'ai fait danser au son de la guitare et de la musique.

V

Le chemin d'Adana est penchant ;
Il y coule des eaux avec fracas ;
Jeune fille, embrasse le garçon bien doucement.
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Je l'ai fait danser au son de la guitare et de la musique.

VI

Le chemin d'Adana est étroit ;
Madame relevez vos pantalons !
Des bas de fil, des jambes blanches !
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Je l'ai fait danser au son de la guitare et de la musique.

VII

Sur le chemin d'Adana, il y a des cerisiers ;
Monte sur les branches et fais de la broderie ;
Mords tout doucement l'écorce rose.
Ma gracieuse vient en minaudant ;
Nous sommes d'accord avec cette fille !

III

CHANSON DU MONT YILDIZ (1)

I

Mont Yildiz, est-il une montagne plus élevée que toi ?
Est-ce l'ouragan ou la neige que je vois à ton sommet ?
Ma chérie serait-elle dans la tristesse comme je le suis ?
Mont Yildiz, pourquoi ne disparaissent point ton ouragan et tes [brouillards ?

II

De son pied j'ai regardé : ce sont des montagnes élevées.
De son sommet j'ai regardé ma bien chérie toute en larmes.
Les vignes grandies sont-elles détruites de nouveau ?
Y a-t-il un seul arbre qui n'ait pas perdu toutes ses feuilles ?

III

Mont de l'Étoile que ton sommet est orageux !
Tu as ton pareil, ton camarade, ton compagnon ;
Dans chaque rivière tu as une pierre tachetée. [brouillards ?
Mont Yildiz, pourquoi ne disparaissent point ton ouragan et tes

IV

De sa cime, j'ai regardé ; j'y ai fait un voyage de plaisir ;
Je suis descendu dans la plaine, et j'y ai chassé le faucon.
Il m'a pris un gémissement et j'ai pleuré. [brouillards ?
Mont de l'Étoile pourquoi ne disparaissent point ton ouragan et tes

(1) *Yildiz* — étoile, en turc.

IV

REGRETS

I

Il y a sept années que tu es parti, mon adoré ;
Les arbres que tu as plantés ont porté des fruits ;
Ceux qui t'accompagnaient sont rentrés au pays. [pays !
Ah ! que soient ruinés ceux qui inventèrent l'éloignement du

II

Je tiens une plume dans ma main et je fais de l'écriture ;
Sur du papier blanc je compose des chansons.
Toi qui es de si belle taille, ne reviendras-tu point cette année ?
Constantinople offre des plaisirs à ceux qui sont de belle taille !

III

L'oiseau bleu qui accourt, c'est celui de mon bien chéri,
Qui s'en va aux pays étrangers et y fera sa fortune ;
Constantinople offre des plaisirs à ceux qui sont de belle taille !

(*Indgé-Sou.*)

V

CHANSON DE LA MARIÉE OUBLIÉE

I

Ma douleur ressemble à celle d'Achiq-Garibe ;
Il y a trois ans qu'il est à Constantinople ;
Il y a un an qu'il a cessé de m'écrire ;
J'ai un anneau à mon doigt ; j'ai le cœur blessé.
Est-il au monde plus malheureuse que moi ?

II

Une pluie trop fine est tombée
Du pays étranger. Seigneur, envoie-moi mon chéri !
Je ne me débarrasserai de ma douleur qu'avec la mort.
Viens vite, mon chéri, viens vite, ne me fais pas pleurer.
Je me fâche, et je ne te laisse pas t'améliorer.

III

Je n'ai point fait connaître ma douleur à personne ; [cœur.
Je n'ai point dit mon secret à personne, et je n'ai pas soulagé mon
Je n'ai point marché avec un cœur ouvert ;
Dans ma jeunesse, j'ai rempli mon cœur d'amertume ;
J'ai pâli mon visage si rose autrefois.

IV

Si le doux rossignol chante dans les jardins solitaires ;
Si les roses fleurissent les branches des rosiers ;
Si ma mort arrive avant la tienne ;
Je ne veux point que tu touches à mon cercueil :
Tu m'as fait trop souffrir, mon ingrat bien chéri !

V

Beaucoup de monde est à Constantinople, et tu n'y es point seul.
Mon cœur est brisé par mille douleurs.
Ne sais-tu pas que tu as une jeune épousée et une patrie ?
Mon pays me désire, et moi mon pays !
Viens vite, mon chéri, viens vite, ne me fais pas pleurer !

(*Indgé-Sou.*)

VI

CHANSON DE LA MARIÉE

I

O cruelle vie étrangère, que t'ai-je fait ?
Tu as enchaîné à double chaîne mon mari.
Mon mari s'en est allé, j'ai pleuré amèrement.
Pleurons ! que les yeux de toutes couleurs soient dans les larmes !
Que cet éloignement du pays soit le premier !

II

Je me promène au sommet des monts élevés.
J'ai perdu mon chéri, je suis à sa recherche.
J'ai confiance en ta santé, mon adoré,
Je suis encore à en avoir des nouvelles.
Je vous désire avec ardeur, mais je ne vous vois point.

III

Ma mère accoucha de moi pendant un jour noir ;
J'ai été conçue de diverses afflictions,
Pourquoi m'avoir brûlée dans la douleur d'un étranger (le mari).
Tu m'as fait brûler dans ta flamme ; tu m'as réduite en cendres ;
Tu m'as rendue l'esclave du premier venu !

IV

Mon adoré, envoie-moi trois roses qui viennent de toi ;
Je ne suis ni rassasiée ni fatiguée de ta douce langue.

Envoie-moi trois roses des fils de ton toupet,
Pour m'amuser, au moins, dans les lieux écartés.

V

Les routes de Constantinople sont de fer et de pierre à fusil ;
Mon cœur est de cendre à force de regarder la route.
Ne crains-tu point mes gémissements et mes soupirs ?
Viens une fois dans ton pays ; délivre-toi du péché ;
Viens vite, mon chéri, viens vite, j'ai besoin de toi !

VI

Une perdrix tachetée vient d'en face ; [gorge blanche ;
Les cheveux qui tombent sur tes joues servent d'ombrage à la
Embrasser sa belle vaut cent mille talents.
Viens vite, mon ange, viens vite, le sommeil me saisit ;
Le vent qui souffle m'apporte ton parfum.

VII

Mon cœur désire la neige qui se trouve à la cime des monts
Mon cœur désire la grenade ; il est rassasié du coing ; [élevés.
Mon cœur désire une rose par la main de mon gracieux.
Viens vite, mon chéri, viens vite ! tu te repentiras :
Je meurs, tu commets un péché !

VIII

Mon ange dont j'aime les yeux de diverses couleurs,
Que t'ai-je dit à ton départ ?
Si tu ne me revois pas vivante,
A ton retour, fais une visite à mon tombeau ;
Que l'on t'enterre à mon côté quand tu seras mort !

(*Indgé-Sou.*)

VII

LE VAISSEAU D'ÉGYPTE

(Le Plongeur)

Voici l'à-peu-près d'une curieuse chanson entendue à Havatan, aux environs du Cosan-Dag, à vingt heures de mulet de Césarée, mais dont malheureusement nous n'avons pu nous procurer le texte précis :

« Un vaisseau vient d'Égypte ; ses voiles sont de nattes, ses mâts d'or fin, sa coque de corail ; un prince en est le capitaine.

« En se baignant, la jeune fille perd son anneau d'or fin ; elle pleure et gémit, disant : — J'ai perdu mon bel anneau d'or fin !

« Le prince qui vient d'Égypte saute dans l'eau profonde et voit l'anneau d'or ; par trois fois il plonge, mais à la troisième il meurt.

« La jeune fille se désole et dit : — J'aimerais mieux n'avoir jamais retrouvé mon anneau d'or et que le prince m'eût aimée, m'eût aimée et m'eût épousée !

« Un vaisseau est venu d'Égypte ; ses voiles étaient de nattes, ses mâts d'or fin, sa coque de corail ; un prince en était le capitaine. »

VIII

MYRIOLOGUE DU VAISSEAU EN PÉRIL

Un petit étranger est à l'agonie sur la proue du vaisseau ; on le pleure la nuit et l'aurore, on le pleure au milieu de la nuit. Personne ne le pleure comme le fait *la capitaine*.

« Oh ! lève-toi, ô pilote, toi qui connais les (signes du) temps ; lève-toi et va reconnaître le temps, afin que nous entrions dans un port !

« — Tenez-moi, dit-il, deux (pour) les mains, trois la tête et dix-huit mes reins ; faites-moi monter sur l'endroit le plus élevé du vaisseau, et passez-moi la carte qui est dans ma chambre. »

Il montait en riant, il descendit en pleurant. « Qu'as-tu, ô pilote ? pourquoi pleurer en descendant ? — Ce que je viens de voir ? *Ma capitaine*, que Dieu nous garde ! Là-bas, en Barbarie, le tonnerre mugit et le grondement de la foudre se fait entendre en Occident ; la foudre menace notre vaisseau. »

La parole n'était pas encore sortie de la

bouche du jeune pilote, et la mer fut toute couverte de voiles et le sable (le rivage) de jeunes gens (1). Un petit marin nage sur la mer durant quarante-huit heures.

« Oiseaux de la mer, où êtes-vous ? N'y a-t-il point d'hirondelles pour écrire sur leurs ailes, pour aller porter des nouvelles à ma mère ? Que ma sœur pleure, quand ma mère se mettra à les lire ! que ma fiancée pleure quand ma sœur se mettra à les lire ! »

(1) C'est-à-dire il y eut une grande tempête qui mit en pièces les navires qui se trouvaient au large.

(Dit en juin 1885, par M. Constantin Marthalas, âgé de 26 ans, cultivateur à Cardamyla, village de l'île de Chio.)

IX

MYRIOLOGUE D'UN PÈRE SUR SON FILS

I

Je vais m'enfermer dans une grotte ténébreuse; je flagellerai mon frêle corps jusqu'à ce que j'aie succombé.

II

« Pourquoi, ô ma Destinée, n'es-tu point satisfaite de tout ce que tu m'as fait ? De nouveau, tu veux encore voir mes yeux en pleurs !

III

« Je suis, ô ma Destinée, un arbre sans fruits, une abeille sans miel ! C'est moi qui passe en pleurs ma jeunesse !

IV

« Je suis venu et j'ai pris congé de tes deux

sourcils noirs. Je suis persuadé maintenant que tu seras la proie des serpents (1).

V

« Je façonnerai une échelle sur la terre; j'y monterai et j'en descendrai, pour aller soir et matin m'entretenir avec toi.

VI

« Je me ferai petite hirondelle et je resterai à voler sur ta tombe. Que mes yeux se mettent à pleurer, peut-être en seras-tu réveillé !

VII

« Si tu vas rejoindre ta mère, prends-la par la main et dis-lui que mes yeux sont en pleurs durant l'hiver et durant l'été.

VIII

« N'as-tu point eu, ô Charon, pitié de ce pauvre (enfant) caressé ? C'était le fils unique de sa mère qui l'avait nourri de musc.

IX

« Que la terre soit garnie de jalousies et qu'elle

(1) Que tu seras dévoré par les vers de la terre.

ait des fenêtres, afin qu'elle me laisse voir tes yeux et tes sourcils !

X

« Tu t'éloignes du voisinage et tu t'en vas loin du village ; tu t'en vas de notre maison !

XI

« Viens, mon chéri, dans notre maison qui est en lamentation ! (Dans notre maison) dont l'intérieur est enténébré, et l'extérieur appréhensif !

XII

« Je teindrai en noir mes vêtements ; je prendrai des habits pareils à ceux du corbeau ; j'errerai de ci de là en demandantt où est mon cher enfant — que j'avais.

XIII

« Si tu passes par ici au bout d'un an ou de deux ans, tu me verras en deuil et tu en sangloteras.

XIV

« Oh ! parle-moi que je te parle à mon tour, que nous parlions des nôtres ! (de nos malheurs, de tout ce qui nous est arrivé). Que nous arrosions ensemble la terre noire de nos larmes.

XV

« N'as-tu pas eu, ô Charon, pitié de tout ce que tu m'as fait ? Veux-tu de nouveau voir pour mon malheur mes yeux en pleurs ?

XVI

« On m'a donné deux coups de couteau l'un après l'autre ; l'un fut porté à mon cœur et l'autre sur ma tête ! »

(Recueilli par Grégoire P. Papadopoulos, né à Plagia, village de Lesbos, élève de l'école primaire de Mételin.)

X

MYRIOLOGUE D'UNE MÈRE

I

Je suis en contemplation, et je m'étonne moi-même que les montagnes ne se fendent point lorsque je soupire.

II

« En marchant dans la rue, j'ai senti ton odeur agréable, j'ai compris, ô malheureux ! que les pieds de Panajote ont foulé cette terre.

III

« Habille-toi de ta culotte de *couffe* (1) et de ta ceinture d'Arabie ; sors du tombeau et promène-toi comme un *pallicari* (2).

(1) Culotte de couffe, pantalon très large que les hommes et les femmes portent en Orient.

(2) Comme un héros — que tu es !

IV

« Où étais-tu hier et avant-hier ? où étais-tu la nuit dernière ? J'ai allumé de l'huile, de la cire et des mèches dans la lampe.

V

« Garnissez mes *collyva* (1) avec des pièces d'or de vingt piastres (2), car il a acquis tout — ce que je possède — par son travail, et tout lui appartient.

VI

« Lorsqu'on est venu m'annoncer ces tristes nouvelles, mon esprit s'est dérangé : il n'est plus dans ma tête.

VII

« Garnissez mes *collyva* de pièces d'or de dix piastres, parce qu'il est un primat dans les villages de Ploumari.

VIII

« Je n'ai pas de mère pour me pleurer, ni de père pour prendre pitié de moi, ni frère ni sœur pour compatir à ma douleur.

(1) Blé cuit que l'on offre aux églises en mémoire des morts.
(2) 4 fr. 50 c.

IX

« O Notre-Dame de Marigo, fais qu'il pousse un cyprès et que vienne notre Antoinette pour le saluer et s'en aller !

X

« Faites le tombeau de ma mère large et long : qu'il soit large pour qu'on y puisse remuer ; qu'il soit long pour qu'on y file la laine ; qu'il y ait une lucarne afin qu'elle y entre et en sorte !

XI

« Quand tu iras, ma fille, vers la terre noire (1) et qu'on te demandera, dis que tu as des petits enfants à nourrir et que tu dois retourner.

XII

« Reprends tes médicaments, docteur, et passe ton chemin, parce que tu n'as pu guérir la souffrance de mon cœur (2). »

(1) Le tombeau.

(2) Ce myriologue est fort joli, mais la bonne vieille qui nous l'a dit a dû en confondre une partie avec un autre de ces chants ; on voit qu'il est question d'abord d'un fils, puis d'une fille.

(Chanté par Mme Amersouda Marjoti Pazijannou, née à Plagia, village de Lesbos, âgée de 67 ans.)

§ II. — DEVINETTES OU ÉNIGMES POPULAIRES

1. — Je suis monté sur le toit et j'ai appelé mon camarade.

— *Le Coq* (qui monte généralement sur les lieux élevés pour chanter).

2. J'entre dans l'eau sans m'y mouiller, et dans la terre sans m'y rouiller.

— *La Lune.*

3. — Sans faire le moindre bruit, il tombe sur le buisson.

— *Le Soleil.*

4. — Un petit morceau de planche grand comme la main fait descendre le cochon de la montagne.

— *Le Peigne ;* la montagne, c'est la tête ; le cochon, c'est le pou.

5. — Par-dessous, le dépôt de bois; par-dessus, le dépôt de farine; par-dessus, le dépôt d'oignon.

— *La Jujube;* le dépôt de bois, c'est le noyau; le dépôt de farine, c'est la nourriture farineuse; le dépôt d'oignon, c'est l'enveloppe du fruit.

6. — Un puits profond dont l'eau fait du bruit; qui en boit, meurt; qui n'en boit point, vit.

— *Le Fusil.*

7. — Par-dessous, la planche; par-dessus, la pierre; huit pattes; deux têtes;

— *Le Tombereau* fait de planches, chargé de pierres, conduit par deux bœufs qui ont huit pattes et deux têtes.

8. — A tout je suis nécessaire; sans moi, rien ne saurait se faire dans le monde.

— *Le Nom* qui se donne à toute chose et à chaque personne.

9. — C'est un tombeau tacheté qui se promène par le monde.

— *L'Œil.* Le tombeau, c'est la cavité de l'œil.

10. — J'ai couru sur la colline, et j'ai attaché le licou à l'ânon.

— *Grande aiguille* pour coudre les sacs. — La colline, c'est le trou de l'aiguille; le licou, c'est le fil; l'ânon, c'est l'aiguille.

11. — De deux trous sort un torrent; cinq frères vont à sa rencontre.

— *La Morve.* Les deux trous sont les narines ; les cinq frères sont les doigts dont on se sert pour se moucher.

12. — La malle s'est ouverte, les noisettes sont tombées.

— *Le C... de la Chèvre.*

13. — Un pigeon blanc assis sur la colline rouge.

— *La Dent et les Gencives.*

14. — J'ai un prince qui n'est rien; il a des cornes, ce n'est pas une vache ; il a des œufs, ce n'est pas une poule.

— *La Fourmi.*

15. — Le bœuf noir s'en est allé ; le bœuf rouge est resté.

— *Le Charbon ou la Fumée, et le Feu.*

16. — Je me suis assis devant elle, et j'ai fait entrer dans son trou.

— *La Malle.* Pour l'ouvrir, on s'assied devant elle et l'on fait entrer la clef dans le trou de la serrure.

17. — Une boîte dans une autre boîte ; le mouchoir blanc de mon maître se trouve dans une boîte rouge.

— *L'Oignon.*

18. — Dieu construit son monument ; le fer en ouvre la porte.

— *Le Melon d'Eau.* Le fer, c'est le couteau avec lequel on découpe le melon d'eau.

19. — Une chose qui reste toute dressée dans une culotte.

— *La Bougie dans la Lanterne.*

20. — Le poilu s'est ouvert ; le nu y est entré.

— *La Chaussette et le Pied.*

21. — J'ai un turban que j'enroule et qui ne finit point.

— *Le Chemin* dont on ne saurait trouver la fin.

22. — J'ai une belle fille qui se promène sur le mont et sur le rocher ; quand elle revient, elle a la bouche ouverte.

— *Le Soulier.*

23. — Quatre courriers jettent des pierres dans un puits.

— *Les Doigts* avec lesquels on trait la vache, et le *Seau au lait.*

24. — Une mer pleine d'eau ; sur l'eau, un rocher ; sur le rocher, un poisson ; sur le poisson, un feu.

— *La Lampe à huile.* La mer, c'est la lampe ; le rocher, c'est la planche ; le poisson, c'est la mèche ; le feu, c'est la lumière.

25. — Je l'ai fait entrer, il s'est fâché ; je l'ai fait sortir, il s'est fâché !

— *Le Café* qui déborde quand il est en train de bouillir, et *vice versâ*.

26. — Il vient des montagnes et des rochers comme un lion sellé.

— *Le Torrent*.

27. — J'ai vu une *nadjak* (sorte de grande hache ainsi nommée en turc) ; si je la nomme hache, ce n'est pas une hache ; il a un bât sur le dos, si je le nomme un âne, ce n'est pas un âne ; il fait de l'écriture, si je le nomme grand cadi, ce n'est pas un grand cadi.

— *L'Escargot*. De loin, l'escargot ressemble à une hache ; sa coquille ressemble au bât d'un âne ; son écriture, c'est la trace que laisse sa bave et qui rappelle l'écriture arabe.

28. — J'ai lancé mon épée ; sa pointe est en vue d'Alep.

— *L'Éclair*.

29. — Une chose qu'on ne saurait acheter au marché, qu'on ne saurait mettre sur le coussin, qui est la plus douce chose qui soit au monde.

— *Le Sommeil*.

30. — Un fouet qui porte des écritures.

— *Le Serpent*. Les taches sont des écritures.

31.— Il vient de loin comme un khan ; il s'assied comme un sultan ; on le plie comme une natte ; on le rejette comme un esclave.

— *La Neige.* La neige qui tombe du ciel avec l'impétuosité d'un khan qui part pour la guerre ; elle s'assied comme un sultan partout où elle veut, sur les palais, sur les mosquées ; on la rejette quand on l'enlève.

32. — Il y a une grille ; autour de la grille sont des hommes ; les hommes ont cinquante doigts ; cinq têtes dont une morte.

— *Le Cercueil.* La grille, c'est celle du cercueil ; les cinq têtes, dont une morte, sont celles du défunt et des quatre porteurs.

33. — Quand je me couche, le soir, je joins les poils.

— *La Paupière et les Cils.*

34. — Deux jambes qui claquent.

— *Les Plateaux de la Balance.*

35. — J'ai une belle fille qui baise le d...os de tout le monde.

— *Le Matelas.*

36. — Sa tête est dans le ventre de ta mère ; sa racine dans le ventre de l'âne.

— *Le Blé.* La tête, c'est l'épi qui est mangé

par l'homme ; la racine, c'est le chaume que mange l'âne.

37. — Il vient du dehors avec un homme ; il est chargé d'un plateau rempli d'amandes ; il n'a ni bouche ni langue, et cependant il s'entretient avec l'homme.

— *La Lettre qu'apporte le Courrier.*

38. — J'ai une doublure dont la moitié est tissue et l'autre à tistre.

— *La Main, les Doigts et la Paume.*

39. — J'ai une belle fille qui adore celui qui vient et celui qui s'en va.

— *La Porte.*

§ III. — PROVERBES

PROVERBES

1. — *Le vinaigre trop acide nuit à son vase.*

— L'homme emporté fait plus de mal à lui-même qu'aux autres.

2. — *Si Dieu ne s'y emploie, à quoi profiteront les dons du Prophète ?*

— Un homme, fût-ce même un roi, ne saurait enrichir un individu, si ce n'est par la volonté de Dieu.

3. — *Son excuse est plus grande que sa faute.*

— Se dit d'un homme qui pour se justifier se sert de raisons plus condamnables que la faute elle-même.

4.— *Chaque coq chante dans l'endroit où l'on jette les balayures.*

— Chacun est fort chez soi, dans son pays, dans son quartier, dans sa maison.

5. — *L'homme se relève à l'endroit où il est tombé.*

— Se dit de ceux qui, ayant perdu dans un commerce, doivent le recommencer pour regagner l'argent perdu.

6. — *On paie celui qui joue du fifre.*

— Pour jouir d'une chose, il faut la payer.

7. — *Qui ne sème pas, ne moissonne point.*

— On n'obtient rien sans travail.

8.— *On fait pendre le mouton par sa propre cuisse.*

— Par allusion aux moutons que l'on pend par la jambe à l'étal des bouchers. — Chacun est responsable de ses actions.

9. — *C'est Dieu qui construit le nid du pauvre.*

— Les pauvres sont les protégés de Dieu.

10. — *Celui qui tombe dans la mer embrasse même le serpent.*

— Dans le péril, on se réfugie même chez son ennemi.

11. — *C'est à toi que je parle, ma fille ; mais c'est à toi d'entendre, ma belle-fille !*

— Lorsque, dans une réunion, on veut faire des reproches à quelqu'un, on s'adresse à une autre personne de ses amis, avec laquelle on peut parler sans façon.

12. — *Ce que tu donnes de ta main, va seul avec toi.*

— Nous laissons sur terre ce que nous avons gagné dans la vie, et nous n'emportons que les aumônes que nous avons faites.

13.— *Qui sait beaucoup commet beaucoup de fautes.*
— Les erreurs des savants sont plus nombreuses que celles des ignorants.

14. — *Celui qui songe à brûler la récolte n'arrive pas au temps de la moisson.*
— Dieu fait mourir la personne qui prémédite un crime.

15. — *Qui creuse un puits pour un autre y tombe le premier.*
— On tombe le premier dans le piège que l'on tend à son voisin.

16. — *Le premier chien venu ne peut passer outre.*
— C'est une entreprise difficile à mener à bien; le premier venu ne saurait y arriver.

17. — *Il en sait autant qu'un chien.*
— Il en sait trop.

18. — *Le vent est à Dieu, la flûte n'est pas à moi.*
— Je n'ai rien à perdre.

19. — *Une poule affamée rêve qu'elle est dans le dépôt d'orge.*
— Ceux qui manquent de tout font les rêves les plus fous.

20. — *Avec la pierre de la rivière, on doit tuer l'oiseau qui s'y trouve.*

— Il faut gagner de l'argent avec l'argent des étrangers.

21. — *Si tu veux un ami, c'est ton beau-frère ; si tu veux des biens, ce sont les moutons.*

— Le meilleur ami, c'est le beau-frère; la meilleure entreprise, c'est l'élevage des moutons.

22. — *Chaque pierre est lourde à sa place.*

— Une marchandise se vend moins cher sur les marchés étrangers que dans le pays qui la produit.

23. — *On ne donne pas à un étranger une femme qui pourra accoucher d'un enfant mâle.*

— On ne donne pas en mariage une jeune fille de bonne famille à un individu qui n'est pas du pays.

24. — *Donne ta tête, ne donne pas un secret.*

— Il vaut mieux perdre la tête que de livrer un secret.

25. — *Ce qu'il prend à la rivière, il le verse sur le caillou.*

— Il ne ménage pas son argent ; il dépense tout ce qu'il gagne.

26. — *En se sauvant, il joue du tambour.*

— Se dit d'une personne qui évite une chose

en faisant du bruit, au lieu de l'éviter avec circonspection et en silence.

27. — *Celui qui dort beaucoup sait peu de choses.*

28. — *Qui prend conseil franchit la montagne; qui n'en prend point fait fausse route même en plaine.*

— On surmonte les plus grandes difficultés en prenant conseil d'un homme expérimenté; sans conseils, on ne vient pas à bout de la chose la plus simple.

29. — *Qui court beaucoup est bientôt fatigué.*

— Il ne faut pas aller trop vite dans une affaire.

30. — *Qui travaille n'aura faim nulle part.*

— Par le travail on gagne son pain en quelque pays que ce soit.

31. — *Ce dont tu ris chez ton voisin arrivera à toi-même.*

— Il ne faut pas se réjouir du malheur de son semblable, ce même malheur pouvant nous arriver.

32. — *La parole douce fait sortir le serpent de son trou.*

— Plus fait douceur que violence.

33. — *La mauvaise parole et la fausse monnaie reviennent à leur propriétaire.*

— Si nous traitons une personne grossièrement, elle nous traitera de même.

34. — *Qui a de la patience obtient ce qu'il désire.*

35. — *Qui travaille n'est point dépourvu.*
— On ne perd jamais à travailler.

36. — *Fais le bien et jette-le dans la mer.*
— Un bienfait n'est jamais perdu.

37. — *Le vent ramassa, le tourbillon dispersa.*
— L'argent gagné malhonnêtement ne profite pas aux enfants de celui qui l'a acquis ; les enfants le dispersent et deviennent nécessiteux.

38. — *Qui se laisse tomber ne pleure pas.*
— Il ne faut pas se plaindre des conséquences d'une faute que l'on a commise.

39. — *Le chien qui veut mordre ne montre pas ses dents.*
— La personne qui vous veut du mal dissimule ; le chien qui mord n'aboie pas.

40. — *La bouche ne devient pas douce à force de dire : Miel ! miel !*
— Il faut sérieusement travailler si l'on veut avoir des biens et en jouir.

41. — *Attrape le serpent avec la main d'autrui !*
— On n'est jamais si bien servi que par soi-même ; les domestiques et les étrangers ne nous rendent pas service.

42. — *Le marron du pauvre, c'est le gland du chêne.*

— Les pauvres sont mal nourris. Ce sont eux qui emploient ce proverbe pour faire voir qu'ils sont contents de leur nourriture frugale.

43. — *Le chien enragé se jette dans les embarras.*

— L'homme injuste, méchant, est accablé de malheurs, et puni par les lois humaines et divines.

44. — *L'irréligieux est puni par l'athée.*

— L'homme injuste et méchant n'est puni que par un homme plus injuste et plus méchant encore.

45. — *Ce n'est pas à toi de te presser, c'est à tes affaires.*

— Quand les affaires ne sont pas favorables, on perd son temps à courir après elles.

46. — *Les poulets d'été se comptent en automne.*

— La ménagère qui veut savoir combien elle aura de poulets en hiver, ne doit les compter qu'en automne. — Il ne faut pas se réjouir trop tôt d'un succès incertain.

47. — *Le loup ne sait point la valeur des moutons.*

— Se dit de ceux qui, ayant fait un riche héritage, se mettent à le gaspiller follement.

48. — *Le chien de l'homme fort se met à aboyer.*

— Les domestiques des riches sont insolents comme leurs maîtres.

49. — *Un chien ne saura-t-il pas traîner une peau ?*

— Se dit d'un jeune homme à marier qui, fût-il extrêmement pauvre, saura toujours nourrir une femme.

50. — *L'oreille a dépassé* (est devenue plus grande que) *le chameau.*

— Se dit d'un domestique, d'un élève, d'un apprenti, qui acquiert plus de richesses, plus de connaissances, plus de renommée que son maître ou son patron.

QUATRIÈME PARTIE

COUTUMES ET CROYANCES

§ I. — LES FÊTES

I

LE JOUR DE L'AN ET LES ÉTRENNES

Le 31 décembre (v. s.), les petites filles s'en vont de maison en maison demander des étrennes. Ce sont des fruits qu'on leur donne généralement.

Il y a trente ans, les jeunes gens montaient sur les toits en terrasses, et descendaient par la lu-

carne un mouchoir suspendu au bout d'une corde. La maîtresse de la maison mettait ordinairement un fruit dans le mouchoir.

Quelquefois, par plaisanterie, c'était quelque ordure ou bien un petit chat qu'elle offrait aux quêteurs d'étrennes.

Le 1er janvier (v. s.), *Jour de l'An*, les petits enfants vont par groupes au coin des rues ; chaque passant est forcé de leur donner quelque menue pièce de monnaie.

Les enfants vont chez leurs parents et chez les voisins souhaiter une année prospère et heureuse ; en entrant, ils baisent les mains des personnes qu'ils trouvent dans la maison. Parents et voisins sont tenus de donner des étrennes en argent.

II

LA FÊTE DE SAÏA

Si quelqu'un de la famille est mort dans l'année, ses parents préparent le 5 janvier (v. s.) une table couverte de mets maigres (le 5 janvier étant un jour maigre chez les chrétiens grecs). Les *fèves* sont le principal aliment.

Le matin, on se rend au cimetière pour pleurer celui qui n'est plus, mais il n'est pas question des morts que l'on a perdus depuis plus d'un an. Après les prières, on revient à la maison, et l'on mange les mets et les fruits que l'on a disposés sur la table.

Les visiteurs — voisins et amis — viennent en grand nombre à la maison. Ils apportent deux petits cierges de cire qu'ils déposent sur la table ; en échange, la maîtresse de la maison leur donne deux cierges minces allumés qu'elle avait préparés elle-même.

Chaque visiteur est tenu de goûter au repas

servi sur la table, et tout en mangeant il doit souhaiter le salut éternel de l'âme du défunt.

On nomme ce jour (5 janvier) : *Saïa;* la table se nomme également *Saïa.* — (Le mot *Saïa* ne nous semble appartenir à aucune des langues orientales.)

On ne dessert point la table *Saïa* de toute la journée. — On croit que les morts viennent à la nuit tombante prendre leur part du repas.

*
* *

Le même jour, après le coucher du soleil, les enfants turcs se déguisent en *Saïa.* Ils choisissent une grande culotte dans laquelle ils puissent s'enfoncer jusqu'au cou. La tête débordant seule de la culotte, une paire de cornes sur le front, une infinité de grelots et de clochettes attachées à ce singulier vêtement, ils s'en vont chez les Grecs et crient de toutes leurs forces :

« Saïa est venu,
L'as-tu entendu ?
Saïa t'a salué,
L'as-tu salué ?
D'un Saïa à l'autre,
Le serpent glisse sur le rocher ;
Il a dit : *Had ! hud !* (1)
Il m'a ordonné de me coucher
Au pied du vase aux fèves. »

(1) *Had ! hud !* aucun sens en grec, en arabe, en persan, ni en turc.

En finissant, l'enfant ou le jeune homme déguisé en *Saïa* se jette par terre et reste immobile jusqu'à ce que la maîtresse de la maison soit venue lui offrir quelque fruit ou quelque pièce d'argent.

*
* *

Le même jour, à minuit, on va puiser de l'eau au bord des fontaines et des rivières.

On croit qu'il coule de l'eau d'or durant quelques minutes de cette nuit de Saïa, de là cet empressement des chrétiens.

On assure également qu'à l'heure de minuit, les plantes inclinent leurs tiges, les arbres leurs rameaux, pour adorer Jésus-Christ. *(Le jour suivant, on fête l'Epiphanie, jour où Jésus fut baptisé par Jean.)*

On raconte qu'une femme fut témoin plusieurs fois de ce dernier prodige ; une nuit même, elle réussit à attacher son mouchoir à la cime d'un grand peuplier, au moment où l'arbre était en adoration. Le lendemain on retrouva le mouchoir à la plus haute branche du peuplier, ce qui convainquit pleinement les incrédules.

III

LES DJÉMILÉ DE FÉVRIER

On nomme *djémilé*, en turc et en arabe, des petits vers qui nagent et courent sur les eaux avec une vitesse prodigieuse.

On dit que les *djémilé* tombent dans l'air le 7 février (v. s.); aussitôt l'air commence à s'échauffer;

Le 14 février (v. s.) les *djémilé* tombent sur la terre; le sol commence à s'attiédir;

Le 21 février (v. s.) les *djémilé* tombent dans les eaux; les rivières et les fleuves s'échauffent à leur tour.

Après les *djémilé* du 21 février, l'hiver ne peut plus être rigoureux et doit céder la place au printemps.

IV

LE PREMIER MARS

Le 1er mars (v. s.), à la pointe du jour, on se lève et on met en pièces de vieilles cruches et de vieux vases remplis de poudre.

Ce bris de poteries doit se faire devant la porte du voisin, en criant à haute voix et très vite pour ne pas donner au voisin le temps de survenir :

« Le Mars à nous ; la Puce à vous ; la Brebis qui donne du lait en abondance, à nous ; la Brebis morveuse à vous ! »

Si le voisin arrive avant la fin de l'incantation, il en détruit l'effet en criant :

« Qu'elle sorte de chez nous la Puce ou la Brebis morveuse, et qu'elle entre chez vous ! »

*
* *

Le 1er mars est aussi le jour où revient la cigogne. Les Turcs assurent qu'elle va chaque année en pèlerinage à la Kaâba de la Mecque, et

qu'elle est toujours de retour le premier jour de mars (v. s.). Aussi ont-ils cet oiseau en grande vénération et le nomment-ils : *Hadji-Baba* — le Père Pèlerin.

La cigogne, disent-ils encore, fait son nid sur les mosquées et sur les monuments des Turcs, mais jamais sur les clochers ni sur les coupoles des églises grecques, pas même dans les quartiers habités par les Chrétiens.

*
* *

Les Turcs observent avec soin la rentrée d'*Hadji-Baba*.

Si la cigogne tient un fragment de miroir dans son bec, c'est que l'année sera exempte de guerres, de troubles, de pestes, de fléaux, et que chacun sera satisfait et heureux.

Si la cigogne apporte un chiffon, il y aura des épidémies.

Si elle porte un épi, les céréales viendront en abondance.

Si elle tient son bec levé vers le ciel, c'est un signe de tristesse ; le *Père Pèlerin* n'est pas satisfait des hommes et il ne daigne point les regarder.

Si, au contraire, *Hadji-Baba* regarde amicalement la ville turque, on dit qu'il murmure : « La Paix soit avec vous ! »

Et la foule s'écrie :

« Que la paix soit aussi sur toi !... Sois le bienvenu, Hadji-Baba !... Sois le bienvenu, Père Pèlerin ! »

Le retour de l'oiseau pèlerin est un jour de fête et de réjouissances.

V

LE CARNAVAL

Le dernier jour du Carnaval — qui arrive toujours un dimanche — avant de se coucher, il est d'usage de manger un œuf dur afin de *fermer* — selon l'expression vulgaire — *la bouche aux nourritures grasses;* on n'ouvre la bouche aux nourritures grasses que le jour de Pâques en mangeant de nouveau un œuf dur.

VI

CARÊME

CERTAINES femmes et certaines jeunes filles s'abstiennent de toute espèce de nourriture durant les trois premiers jours de Carême. Le troisième jour, elles communient à la messe de midi ; après cela seulement elles se permettent un dîner composé d'aliments maigres.

Le premier samedi de Carême, les jeunes fiancées qui ont accompli le jeûne des trois jours reçoivent des cadeaux, dits *Cadeaux des trois Jours de jeûne*, qui leur sont offerts par les parents de leurs fiancés.

Le nombre de ces jeûneurs va diminuant de jour en jour.

*
* *

Le Vendredi-Saint, il faut balayer jusqu'aux moindres recoins des habitations et de leurs dépendances ; les endroits qui ne le seraient point se rempliraient de vers.

*
* *

Il ne faut point cuire de pain le Vendredi-Saint ; l'eau dont on se servirait pour pétrir se changerait en sang de Jésus-Christ.

*
* *

Les personnes qui se font raser la barbe ou qui se lavent la tête le jour du Vendredi-Saint sont débarrassées des maux de dents et des maux de tête.

Un autre vendredi de l'année, semblables opérations ne feraient qu'augmenter la souffrance.

*
* *

Le Jeudi-Saint, chaque maison apporte à l'église, au moment de la lecture des douze évangiles, un sac contenant autant d'œufs, plus un, qu'il y a de membres dans la famille. Ces œufs sont colorés ; on les garde jusqu'à Pâques.

Ce jour-là, on les remporte à la maison.

Les œufs sont un aliment gras. On commence et on finit le Carême avec un plat d'œufs.

L'œuf supplémentaire est placé devant l'*Ikonostation*, c'est-à dire l'endroit réservé aux saintes Images. C'est un remède souverain contre toutes sortes de maladies.

*
* *

La dernière semaine du Carême, on peut connaître l'avenir d'un des membres de la famille.

« Les poules, dit-on, pondront aujourd'hui pour *un tel*, demain pour *un tel*, et ainsi de suite jusqu'au jour de Pâques. »

Si le nombre d'œufs est abondant pour la personne indiquée, c'est un signe de bonheur.

VII

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Les feux de la Saint-Jean ont lieu deux fois par année, le 31 juillet (v. s.), et le 5 janvier.

Le premier se nomme *Kélémène*.

Le second, s'appelle *Fichothe*.

Nous ne voyons point quel est le sens de ces deux mots que nous ne connaissons dans aucune des langues orientales, pas plus en grec, qu'en arabe, turc, persan ou syriaque. Peut-être ces noms sont-ils un débris du dialecte des anciens habitants de la Cappadoce ?

Après avoir fait le feu *Kélémène* du 31 juillet (v. s.), le lendemain — 1er août — on s'en va aux champs avant le lever du soleil afin de recueillir une sorte d'herbe nommée en turc *Uzerlik*. Cette plante a une odeur repoussante. On en pare néanmoins toutes les portes de la maison, et on en jette sur le lit des enfants et des vieillards qui sont restés couchés.

Cette coutume est de rigueur aussi bien chez les Chrétiens que chez les Turcs.

Si une personne est hâlée, brûlée ou indisposée par le *simoun*, elle se couche sur un tas d'*Uzerlik* et recouvre bientôt la santé.

Le feu du 5 janvier (v. s.), nommé *Fichothe*, a pour but de chasser le *djinn* du même nom.

Depuis le 27 novembre jusqu'au 5 janvier (v. s.), c'est-à-dire durant quarante jours, un *djinn* (mauvais génie, lutin) fréquente les habitations dès que la nuit est venue. Par la porte entrebâillée ou par la fenêtre ouverte, il appelle les gens par leur nom. Malheur à l'imprudent qui ouvre la bouche pour répondre au *Fichothe!* Le *djinn* lui arrache la langue et s'enfuit en riant. Mais ce sont surtout les petits enfants qui ont le plus à craindre le mauvais génie. Le *Fichothe* disparaît le 5 janvier, chassé par les feux allumés de partout.

(*Environs de Indgé-Sou, Asie Mineure.*)

VIII

VEILLE DE L'ASSOMPTION

La veille de l'Assomption, vers le soir, les enfants d'Everek se divisent en deux groupes et s'en vont sur les collines de la Croix, situées tout auprès du village.

Chaque groupe campe sur l'une des deux collines distantes d'une portée de fusil. On s'occupe aussitôt de faire un feu avec une espèce d'huile inflammable (nommée *bésir* en turc) que l'on a apportée dans des outres. Une lutte très vive s'engage entre les deux troupes enfantines dans le but d'empêcher le parti opposé d'allumer son feu.

Le peloton vainqueur emporte les deux outres et s'en sert pour l'illumination de son camp. Tous les habitants d'Everek, rassemblés sur les toits des maisons, prennent un grand intérêt à cette joûte et applaudissent chaleureusement le parti vainqueur.

§ II. — LA NAISSANCE, LE MARIAGE ET LES FUNÉRAILLES

I

LA NAISSANCE

I

Lorsqu'une femme est enceinte, elle doit se garder de manger des pommes de terre.

Si elle a négligé cette précaution, elle accouchera d'un enfant paralytique.

II

Une femme enceinte se gardera de manger des écrevisses ou tous autres animaux de même espèce.

Autrement, elle accouchera d'un enfant qui —

comme Esaü, fils d'Isaac le patriarche — sera couvert de poils.

III

Une femme enceinte se gardera encore avec plus de soin de manger des crabes.

Si elle agit contre cette règle, il lui naîtra un enfant qui ne saura marcher qu'à reculons.

IV

Une femme enceinte se gardera de manger des limaçons ou des escargots.

Si elle agit contre cette règle, l'enfant dont elle accouchera sera toujours morveux.

V

Une femme enceinte mangera des pommes.

Ainsi elle accouchera d'un enfant qui aura les joues roses.

VI

La femme qui vient d'accoucher ne sortira pas de sa maison durant quarante jours.

VII

Si un animal domestique — vache, jument, ânesse, brebis ou chèvre —, un oiseau de basse-cour — poule, cane, dinde, etc., — enfin un animal

quel qu'il soit, met bas ou fait éclore durant les quarante jours qui suivent l'accouchement, l'accouchée doit élever ou faire élever, passer et repasser par trois fois, l'enfant au-dessus des petits nouvellement nés ou éclos.

Si elle n'obéit pas à cette règle, l'enfant sera toute sa vie atteint de mélancolie et de marasme.

On a vu bien souvent les petits d'animaux ou d'oiseaux par-dessus lesquels a passé et repassé l'enfant, mourir au bout de quelques jours de cette même maladie dont les prescriptions traditionnelles ont préservé l'être humain.

VIII

Si — durant les quarante jours qui suivent l'accouchement — le meunier, ou son aide, ou quelqu'un des siens, apporte le sac de farine nouvellement moulue, on tiendra l'enfant à l'entrée de la chambre, après l'avoir placé sur un banc, un siège ou quelque endroit élevé. Il est entendu que ce siège sera plus élevé que le sac de farine.

Lorsque le sac de farine sera installé dans la maison, on fera passer le nouveau-né ainsi qu'il est recommandé dans les rites ci-dessus.

Si cette précaution est négligée, l'enfant sera toute sa vie atteint de mélancolie et de marasme.

IX

Si un convoi funèbre vient à passer devant la maison de l'accouchée qui n'est point encore sortie de la quarantaine des relevailles, cette femme montera sur la terrasse — le toit — et attendra avec son enfant que le cortège se soit éloigné. Ensuite, étant descendue, elle accomplira les rites, et fera passer et repasser trois fois le nouveau-né par dessus le défunt.

Si elle n'accomplit point cette cérémonie, le mort prendra l'enfant avec lui (c'est-à-dire fera mourir l'enfant).

X

Si une femme nouvellement accouchée veut aller en visite chez ses voisins, elle emmènera son enfant après lui avoir placé un morceau de pain sur le cœur.

Ce pain détournera le mal.

XI

Si une femme nouvellement accouchée rencontre en chemin une femme également accouchée depuis peu (moins de quarante jours), elles échangeront des aiguilles. Si elles n'en portent point sur elles, elles iront en emprunter dans le voisinage.

Autrement, leurs enfants seront atteints de la maladie nommée *quarantaine*, espèce de marasme.

XII

Si un enfant nouveau-né est atteint de *quarantaine*, il faut aller prendre de l'eau dans toutes les fontaines du village, un vendredi, à la pointe du jour.

Si la personne qui s'est chargée d'aller prendre l'eau rencontre en chemin un individu quel qu'il soit, elle ne lui parlera ni ne lui répondra.

Cette eau sera légèrement chauffée et l'on y plongera l'enfant malade.

L'eau tombant des roues d'un moulin est préférable à celle des fontaines. Il faut plonger par sept fois l'enfant dans cette eau.

XIII

Lorsqu'on enfourne le pain, on recouvre l'enfant qui n'a pas quarante jours d'une couverture blanche.

Autrement l'enfant pâlit, puis jaunit et dépérit.

II

L'ENFANT ET LE DJINN

Il y a une cinquantaine d'années, une femme grecque nommée Thamama, eut besoin, une nuit, de sortir pour affaires dans le voisinage de sa maison. Cette femme était nouvellement accouchée. Comme quarante jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis sa délivrance, et qu'il ne lui était pas permis de faire sortir l'enfant ou de le laisser seul à la maison, elle prit toutes les précautions voulues pour protéger, en son absence, l'enfant contre le Démon. Elle coucha le nouveau-né dans le berceau et plaça sur son corps un morceau de pain, des ciseaux et une image du Christ. Puis elle s'en alla chez ses voisins.

Grand fut l'étonnement et aussi la douleur de la pauvre femme, lorsqu'à son retour elle retrouva le berceau intact, mais vide. La malheureuse chercha partout, remua toute la maison, cria, appela, pleura, mais en vain.

Ainsi se passa la nuit.

Cependant, à force de tout bouleverser, la mère finit par retrouver son enfant debout, derrière le sac à farine. Une minute après, le coq chanta.

Le soleil levé, la femme courut chez le pope du village et lui raconta ce qui s'était passé.

« Vous n'avez pas suivi la prescription, dit le pope, aussi le démon, le mauvais *djinn*, est venu pour enlever votre enfant. Vous ne l'auriez jamais retrouvé si vous aviez laissé passer le chant du coq. »

Le pope accompagna la mère dans sa maison et il chassa le *djinn* par une prière. Depuis ce jour, le démon ne revint jamais.

On cite de nombreux exemples d'enfants enlevés par les *djinns* et remplacés dans le berceau par les fils des démons. Les hommes très méchants, comme il s'en rencontre parfois, passent pour des enfants de *djinns*.

(*Conté le 1/13 de janvier 1886, par M^me^ Marie Sava Philippidou, tante de M. Nicolaïdes, âgée de 53 ans, née à Indgé-Sou, Césarée.*)

III

LES FIANÇAILLES ET LE MARIAGE

I

Les fêtes des fiançailles et du mariage durent ordinairement quatre jours. Pendant tout ce temps, la fiancée reste immobile ; il ne lui est même point permis de parler à ses voisines, tandis qu'autour d'elle chacun rit et se divertit.

II

La fiancée ne danse que lorsqu'on veut bien le lui permettre ; elle baise la main de sa belle-mère, de son beau-père, de son fiancé et des assistants. Encore ces derniers déclinent souvent cet honneur.

La première fois que danse la jeune fiancée, elle reçoit des parents de son amoureux — quelquefois de celui-ci — une pièce d'or.

III

Si une femme veut être la maîtresse à la mai-

son, si, en un mot, elle veut prendre de l'ascendant sur son mari, elle aura soin de mettre un instant son pied sur celui de son accordé, soit pendant les cérémonies des fiançailles, soit aussitôt après le mariage.

IV

Lorsque les nouveaux époux sortent de l'église après le mariage, les assistants leur jettent des poignées de grains de blé et des piécettes de monnaie.

L'accomplissement de cet usage traditionnel amène la prospérité et la fortune dans le nouveau ménage.

Les enfants du village ou de la ville ne manquent pas de se précipiter sur les pièces de monnaie et de s'en emparer après une bataille furieuse.

V

Durant les quarante jours qui suivent le mariage, les mauvais génies — *djinns* — veillent sur les nouveaux époux et cherchent à les frapper au passage, tandis qu'ils sortent pour satisfaire à certaines nécessités naturelles. Le jour, le *djinn* est sans pouvoir, mais la nuit, gare aux imprudents !

Aussi, pour prévenir tous malheurs, les mariés

ne sortent jamais la nuit, même au seuil de la maison, sans se faire accompagner d'une personne de la famille ou de la domesticité. Les *djinns* grondent et hurlent, mais ils sont impuissants.

VI

Avant d'entrer dans la chambre nuptiale, la mariée reçoit un enfant nouveau-né.

« Je te souhaite d'être mère ! lui dit-on. »

L'épousée prend l'enfant entre ses bras, le caresse, le baise amoureusement, et le rend ensuite à la mère.

Si cette cérémonie n'est pas accomplie, la jeune femme restera stérile, et ses jours se passeront dans la tristesse, la douleur et la honte.

VII

Dès que les époux sont entrés dans la chambre nuptiale, le marié offre un présent proportionné à sa fortune. Ce cadeau doit être donné de la main à la main.

Si le jeune homme se refusait à ce présent, ou s'il donnait un objet de peu de valeur relativement à sa fortune, la jeune épouse serait en droit de se refuser à partager sa couche.

Aussitôt le présent d'usage accepté, le mari est tenu d'accomplir son devoir de mariage.

VIII

Les parents de la mariée n'assistent pas à la cérémonie des épousailles qui a toujours lieu dans l'église.

Le soir du jour où a eu lieu le mariage, on apporte la dot de la jeune fille. Ce sont les parents de la mariée qui se chargent de ce devoir. On danse chez le jeune homme, puis l'épouse dit adieu à son père et à sa mère, et demeure avec son mari.

Les parents de l'épousée ne peuvent venir chez leur fille que le huitième — parfois le quinzième jour — après les fêtes du mariage. Ce jour-là le jeune ménage donne une soirée dansante où chacun s'amuse à qui mieux mieux.

IX

Les parents de la mariée font placer dans la chambre nuptiale une table garnie des mets les plus exquis.

Cette table doit y rester trois jours et trois nuits.

X

Le quarantième jour qui suit les cérémonies du mariage, la nouvelle épouse est conduite à la fontaine.

Sur le chemin qui mène de la maison à la fontaine, elle est tenue de baiser la main du premier venu, quel qu'il soit, homme ou femme.

Arrivée à la fontaine, l'épousée en oint les pierres avec du beurre ; puis elle y jette des grains de blé qui serviront à la nourriture des oiseaux du ciel.

Après ces cérémonies seulement, elle remplit sa cruche avec l'eau désormais purifiée.

XI

Les jeunes femmes nouvellement mariées sont tenues de pétrir le pain dans la maison de l'époux.

Tandis qu'elles sont à cette occupation, le mari survient et jette quelques pièces de monnaie sur la pâte fraîche. La jeune épouse ramasse les pièces avec les dents, mais elle ne doit pas toucher à la pâte, même avec les lèvres.

Le mari sort pour revenir bientôt après avec une troupe de musiciens ; au son des instruments, on entonne un air de circonstance, sorte de chanson nuptiale. La mariée et ses amies dansent alors une danse particulière.

Cette cérémonie a lieu généralement l'avant-dernier jour des fêtes du mariage.

XII

Après son mariage, l'épousée ne doit plus parler

aux parents de son mari ; si elle leur répond, ce n'est que par un mouvement de la tête ou des épaules, mais jamais de la voix. Ce mutisme forcé dure souvent des années entières, et parfois jusqu'à la vieillesse de la mariée.

L'épouse parle librement à son mari et aux parents de ce dernier qui sont plus jeunes qu'elle.

Parfois son beau-père, ou sa belle-mère, ou un autre parent âgé, lui permet de parler ; elle lui baise la main et le remercie par une génuflexion.

Certaines femmes plus hardies se tirent d'embarras en se présentant chez les parents de l'époux et en disant, après le baise-main et la révérence :

« Cher parent, donne-moi la permission de te parler ! »

En ce cas, toute liberté lui est donnée.

IV

LA MORT

I

Si quelqu'un vient à mourir, on se gardera bien de laisser passer un chat par-dessus le défunt. On enfermera donc tous les chats du voisinage.

Les mêmes précautions seront prises pendant le défilé funéraire, afin que les chats ne sautent point par-dessus le mort. Les rues en Orient sont si étroites que bien souvent les chats les franchissent d'un toit à un autre toit.

II

Si, malgré ces précautions, un chat réussit à passer au-dessus du défunt, à quelque hauteur que ce soit, le cadavre ne se décomposera point. Et ce phénomène sera de mauvais augure, car il sera la preuve que l'âme du mort est condamnée par suite de la malédiction d'un évêque ou d'un prêtre de l'Église.

III

Lorsqu'on est revenu du cimetière après un enterrement, il faut se laver soigneusement les mains.

IV

Si un chien aboie horriblement durant la nuit en regardant une maison, c'est qu'il va mourir quelqu'un dans cette demeure.

V

Dans l'endroit où une personne vient de mourir, on mettra une centaine de grammes de coton, et tout auprès un vase rempli d'eau pure.

On pense que le défunt revient à la nuit tombée pour retrouver la place qu'il occupait dans la maison ; ne pouvant y parvenir, il retourne au tombeau après s'être lavé avec l'eau pure et s'être essuyé avec le coton.

VI

Avant de mettre au tombeau une personne qui vient de mourir, les prêtres chantent doucement, en ralentissant, les chants funéraires, et cela durant une quinzaine de minutes, afin de donner à l'âme du défunt le temps d'aller à Jérusalem se prosterner devant le saint tombeau de Notre Seigneur

Jésus-Christ. L'âme en revient juste à l'instant où l'on descend le corps dans le sépulcre ; elle embrasse le corps dont elle vient d'être séparée, et finit par monter au ciel, laissant à la terre la dépouille périssable du défunt.

VII

Le huitième jour qui suit la mort d'un individu, ses parents vont au cimetière s'acquitter de leurs devoirs religieux et pleurer le défunt.

On prend de la terre qui recouvre le tombeau et on la fait glisser dans le dos du père, de la mère ou du frère du défunt. (*On ne saurait faire glisser cette terre sur le dos d'un animal.*)

Ainsi le père, la mère, ou le frère du mort, gagnera une *partie de vie* perdue par le défunt, c'est-à-dire qu'il vivra fort longtemps.

VIII

Avant la mort, il est nécessaire — que l'on soit riche ou pauvre — de laisser une somme d'argent, dite *Argent de la Douane* ou du *Passage*.

Cet argent est distribué aux pauvres.

Les pauvres qui ont reçu l'*Argent de la Douane* sont tenus durant trois jours de faire trois prières accompagnées de génuflexions, en vue du défunt. Ces prières sont faites afin « *de donner libre pas-*

sage au Paradis, et de ne pas laisser la personne qui vient de mourir entre les mains des douaniers *qui gardent le chemin du ciel.* »

Si l'on n'observe point ces prescriptions, le défunt ne trouvera pas la route du Paradis et il sera de longtemps tourmenté par les *douaniers*.

Si le défunt n'a pas laissé l'*Argent du Passage*, on vend un meuble qui ait assez de valeur pour parfaire la somme que l'on doit donner aux pauvres.

IX

Lorsqu'une personne riche vient de mourir, les parents font annoncer à l'église qu'il sera donné un repas funèbre chez le défunt ; tous les habitants du village sont invités à venir en prendre leur part.

Si le mort est un vieillard, le repas se donne le jour de l'enterrement ; si c'est un jeune homme, on le remet à huitaine.

Chacun se rend chez le défunt à l'heure fixée, et, après avoir pris place au banquet, on prie Dieu pour le salut de l'âme du mort et l'on se retire sans bruit.

X

Il y a une trentaine d'années encore, on égorgeait deux ou trois moutons qu'on découpait après les avoir fait rôtir entiers ; les femmes pendant ce temps enfournaient le pain.

Un dimanche à la sortie de la messe, ou un jour de solennité, on distribuait la viande, le pain et du vin à chacun des habitants.

Ce repas funèbre se nommait *Repas de la Béatitude;* il se faisait du quarantième jour de la mort à la troisième année.

§ III. — LES JEUX

JEU DE LA BAGUE

Les joueurs se divisent en deux partis.

Le premier groupe cache une bague sous l'une des neuf tasses que l'on a déposées sur un plateau.

Le deuxième groupe doit retrouver la bague en soulevant les tasses. Si les chercheurs trouvent l'anneau en enlevant la *première* tasse, ce sera à eux de cacher la bague ; s'ils le trouvent à la *deuxième* tasse, ils donnent 10 nombres aux premiers qui continuent à cacher l'anneau ; si c'est à la *troisième*, les premiers gagnent 6 nombres ; à la *quatrième*, 5 ; à la *cinquième*, 4 ; à la *sixième*, 3 ; à la *septième* et à la *huitième*, 2. Il est superflu d'enlever la *neuvième*.

Le parti qui a une avance sur l'autre se met à chanter :

I

Notre compagnon a trouvé la bague,
Notre entreprise est devenue du bonheur.
Pourquoi jouer depuis ce soir sans savoir (*jouer*) ?

II

Il a trouvé la bague, il l'a prise
(*On montre en même temps la personne qui l'a trouvée.*)
Il l'a lavée, relavée, nettoyée.
Mettez-le à la porte : il a sali la chambre.
(*En même temps, on montre le chef du parti perdant.*)

Le parti qui a gagné de *trente* points à *cinquante* chante :

I

Nous avons trente-deux nombres ;
Nous avons un scieur parmi nous ;
Nous avons un ours à faire danser.

II

Un vaisseau vient d'Égypte ;
Il a des voiles en nattes ;
C'est la bague qui l'a fait crever.

III

C'est à la montagne que l'on scie les planches.

Il vient avec des bondissements répétés,
Le mulet gris de... *un tel.*

(*On nomme une personne qui aurait un mulet auquel on ferait ressembler le parti perdant.*)

IV

C'est à la montagne que l'on coupe le chêne.
Où est le garçon du joueur de bague ?
L'âne rouge-brun de... *un tel?*

(*Un nom de personne comme plus haut.*)

V

Il s'épouille au coin de la rue ;
Il y mange une croûte de pain ;
A qui prend-il du courage ?

VI

Le matelas du coin de rue,
Je suis mort à le tourner, le retourner ;
Ce sont de malpropres joueurs de bague.

VII

Du penchant, il roule en bas ;
Où est le garçon du joueur de bague ?
Le test ... écorché du chien galeux?

VIII

De Constantinople arrive une boîte
Toute pleine de tabac à priser.
T'es-tu fâché, c..-de-chien ?

Une personne du parti gagnant prend deux tasses dans sa main, y met la bague, et les fait tourner et balancer en chantant :

As-tu cru l'avoir trouvée ?
As-tu cru reconnaître l'anneau ? [*tel ?*
As-tu pris pour un coing écorché le test... de... *un*

Quand on est arrivé au nombre 50, le parti gagnant allume un candélabre que deux personnes présentent au chef du parti perdant, tout en chantant :

Voyez où j'en suis réduit !
Mon scieur est monté sur un sabot ouvert !

S'adressant à son parti :

O Seigneurs, ô vainqueurs ! donnez-lui le plaisir !
Qu'il prenne le candélabre à la main !

Le pauvre chef s'empresse de prendre la bague ; au lieu de la lui remettre, on lui crache au visage. En même temps, on applique un cachet, noirci dans la fumée de pétrole, sur le

front d'un des perdants et sur la main d'un autre de ses compagnons ; ce dernier s'appelle le *Garant* du premier.

Si le parti gagnant n'arrive pas à temps au nombre 100 et qu'il se laisse devancer par l'autre parti, il est obligé d'enlever les deux cachets en les léchant avec la langue !

(*Indgé-Sou.*)

§ IV. — CROYANCES ET SUPERSTITIONS

I

LE FOYER DE L'AL

L est une maladie, désignée par les Turcs sous le nom de *Al*, qui atteint souvent les femmes dans les quarante jours qui suivent l'accouchement. Cette affection est caractérisée par un rétrécissement extraordinaire du lobe de l'oreille et par une série d'évanouissements se succédant à des intervalles fort rapprochés.

Il faut, aussitôt que s'annonce l'*Al*, qu'un homme très fort tire les oreilles de l'accouchée. Sans cette précaution, les oreilles se retireraient dans l'*intérieur du cerveau* où elles disparaîtraient pour toujours !

Lorsque la femme s'évanouit, des hommes tirent de nombreux coups de fusils, tandis qu'une autre personne appuie fortement des deux mains sur le foie de l'accouchée.

Mais le procédé le plus sûr pour guérir l'*Al*,

c'est de faire venir le *foyer*, sa ceinture ou, à défaut, quelque autre objet qui lui appartienne. Dès que le *foyer*, ou l'objet qui est à lui, est entré dans l'appartement de l'accouchée, celle-ci reprend ses esprits et recouvre la santé.

Un homme de mon pays devint le *foyer* de l'*Al* de la façon suivante :

Cet homme — le nommé Indgé — était un jour parti avec sa femme au bord de la rivière, en vue de l'aider à laver le linge. Comme il y arrivait, il vit la Maladie — l'*Al* — tenant à la main le foie d'une nouvelle accouchée. Indgé songea :

« Voici l'*Al*, et l'accouchée va mourir aussitôt que la Maladie aura trempé le foie dans la rivière. »

D'un bond, il courut à l'*Al*, la terrassa et lui serra la gorge pour l'étrangler.

« Ne me fais pas mourir, je t'en supplie, bon Indgé ! implora l'*Al*. Si tu me laisses la vie, je te donnerai le pouvoir de guérir toute femme atteinte de l'*Al*. »

Indgé réfléchit un instant, accepta et laissa partir la vieille.

Depuis ce temps, Indgé fut le *foyer* de l'*Al* et jouit de la faculté de guérir les femmes nouvellement accouchées.

Avant de mourir, il eut soin de transmettre ce

don que possède encore aujourd'ui un de ses descendants, bien qu'Indgé soit mort il y a quatre-vingts ans.

(Note de M. Nicolaïdes.)

II

LE FOYER DE LA JAUNISSE

Mon bisaïeul, Antoine, prêtre de l'église orthodoxe, était allé pour affaires à Angora, il y a de cela une centaine d'années. Il fit la connaissance d'un homme du pays qui était le *foyer* de l'*ictère* (jaunisse). Cet homme voulut bien transmettre au prêtre Antoine le don de guérir la jaunisse.

Voici comment opère le *foyer :*

La personne atteinte de jaunisse vient trouver l'*Odjak* — *Odjak*, en turc, signifie *foyer ;* — celui-ci lui incise par trois fois la *base* — creux entre le nez et le front — en se servant d'un petit morceau tranchant de silex rouge ou pierre à fusil ; avec le sang qui sort des incisions, l'*odjak* forme sur le visage du malade une sorte de moustache qui doit rester durant trois jours pleins. Au bout de ces trois jours, la personne atteinte de la jaunisse est guérie.

Pour prix de la guérison, l'*odjak* ou *foyer* re-

çoit du malade une piastre, soit vingt-deux centimes. S'il acceptait davantage, la jaunisse ne serait point guérie et reparaîtrait.

Mon bisaïeul Antoine a transmis ce don à mon aïeul Eustache qui, à son tour, l'a transmis à ma tante Marie-Sava Philippidou. C'est elle qui est maintenant le *foyer* de l'*ictère* et qui guérit infailliblement toutes personnes atteintes de jaunisse.

La transmission du don se fait de la façon suivante : Lorsque l'*odjak* se voit arrivé au terme de sa vie, il fait venir la personne à laquelle il veut transmettre la faculté de guérison. Cette dernière, après une génuflexion, baise la main droite de l'*odjak*. L'*odjak* dit :

« Je te donne, avec ma bénédiction, le don de guérir ! »

Puis il lui crache dans la bouche ou fait semblant de cracher. La personne est à son tour devenue le *foyer* de la maladie.

(*Note de M. Nicolaïdes.*)

III

LE FOYER DES MALADIES DES ANIMAUX

Il est un *foyer* ou *odjak* qui a le don de guérir les maladies diverses qui affectent les bêtes de somme et les bestiaux, et, d'une façon générale, tous les quadrupèdes.

Tout animal malade doit être transporté au *foyer* — *foyer*, au propre, est la localité qui a le don de guérir, et, par extension, la personne qui possède cette faculté. Non seulement l'animal y sera transporté, mais encore il y couchera trois nuits.

Le choix de ces trois nuits n'est pas indifférent ; les préférables sont celles du jeudi soir, du vendredi soir et du samedi soir.

Au bout de ce temps, l'animal est guéri.

Les personnes atteintes de quelque maladie que ce soit peuvent, de la même façon que les animaux, obtenir leur guérison.

Les femmes stériles deviennent fécondes en couchant les nuits indiquées au *foyer* de l'*odjak*.

Cependant, l'*odjak* a deux *foyers*, deux chambres *malpropres :* l'une qui est destinée aux animaux, et la seconde qui est affectée aux hommes ou aux femmes.

Pour prix de la guérison, le foyer reçoit principalement — par tête d'homme, ou de bétail, ou d'animal quadrupède quel qu'il soit — un coq et de la cire.

Pour la guérison de l'*Al*, le *foyer* ou l'*odjak*, ne peut rien accepter, sous peine de cesser d'être *foyer*.

Le propriétaire du *foyer* dont nous parlons possède encore un moulin à eau dont nous avons dit quelques mots plus haut. La farine moulue par cet *odjak* a la propriété de se multiplier, et de porter le bonheur et la prospérité dans la maison de ceux qui la consomment ; aussi le meunier-odjak a-t-il une clientèle riche et nombreuse.

IV

LA FONTAINE D'ÉVÉREK

A l'intérieur du village d'Evérek, il existe une fontaine qui passe pour guérir tout individu atteint de fièvres.

Même au plus fort de l'hiver, on y conduit les fiévreux. Les malades se baignent et recouvrent la santé. Si une immersion ne suffit pas, une seconde amène le résultat désiré. Rarement, on est obligé de prendre un troisième bain.

V

LE TÉLICLY-CAÏA.

Aux environs d'Evérek (1), sur la route du Cosan-Dag, il y a un rocher troué naturellement. Ce rocher porte le nom turc de *Télicly-Caïa* (même sens).

Les personnes tourmentées par la toux se rendent à Télicly-Caïa et passent à travers l'ouverture du rocher troué. Ils se débarrassent ainsi de l'affection dont ils souffraient.

(1) Evérek est un village fort important, un gros bourg de l'ancienne Césarée, en Asie Mineure.

VI

CROYANCES DIVERSES

1. — *Le Vinaigre.*

Il ne faut pas déboucher le tonneau au vinaigre après le coucher du soleil.

Si l'on oublie ce conseil, on peut être certain que le vinaigre se gâtera rapidement.

2. — *Le Chaudron.*

Il ne faut pas prêter à personne le chaudron après le coucher du soleil.

Dans une circonstance urgente, on mettra dans l'intérieur du chaudron un objet sale ou repoussant, le plus souvent un peu de fumée d'animal.

3. — *L'Arc-en-Ciel.*

Si, après la pluie, l'arc-en-ciel paraît sur le cimetière, c'est d'un mauvais augure.

Il y aura bientôt dans le pays une épidémie ou quelque épouvantable maladie.

4. — *Les Souris*

Lorsque le mari ou la femme a des relations illégitimes à la maison ou hors de la maison, ou lorsque les enfants ou les domestiques volent quelque objet dans la demeure, les souris pullulent, font un tapage abominable, déchirent les tapis et les meubles, et mettent hors d'usage les ustensiles de cuisine.

5. — *Les Chats.*

Quand un chat se lèche les pattes à l'endroit où les piqûres des mouches sont le plus cuisantes, on peut tenir pour certain qu'il pleuvra bientôt.

6. — *La Table.*

Si, étant à manger, vous vous approchez de la table, vous vous approchez de Dieu.

Si vous vous éloignez de la table, vous vous éloignez de Dieu.

7. — *Le Pain.*

Ne laissez pas de petits morceaux de pain sur la table; mangez-les au contraire jusqu'à la dernière miette. Ainsi vous serez heureux dans toutes vos entreprises.

8. — *Les Rognures d'Ongles.*

Ne vous rognez pas les ongles le dimanche.

Gardez-vous de jeter par terre les rognures, mais cachez-les en un endroit retiré où les poules ne puissent aller.

La poule qui mange les rognures d'ongles devient malade. Si l'homme se nourrit de l'une de ces poules, il prend la même maladie et ne tarde pas à mourir dans d'épouvantables souffrances.

9. — *Le Lait de Buffle.*

Si une femme enceinte boit du lait de buffle, ou si elle mange du fromage ou de la crème tirée de ce même lait, elle n'accouchera qu'au bout de dix mois.

Si le mari en goûte en même temps que sa femme, celle-ci n'accouchera qu'au bout d'un an.

Il va sans dire que les femmes se gardent bien de goûter le lait ou le fromage de buffle !

10. — *Le Chat.*

Le chat sachant que l'on se sert de ses ordures comme spécifique, cache ses excréments dans la terre, afin de ne pas rendre service aux hommes.

VII

DIVINATION PAR LE PLOMB FONDU

Il y a des personnes — *foyers* ou *odjak* — qui peuvent prédire si un malade recouvrera la santé ou s'il fera le long voyage.

Le *foyer* fait fondre du plomb dans un vase, puis le malade se couche sur le sol et lève les pieds en l'air. L'*odjak* tourne par trois fois le plomb fondu autour des pieds du malade, et répand le vase.

Si le plomb versé forme une *longue barre*, le malade suivra le *long chemin* de l'autre monde ;

Si le plomb donne une image ressemblant à un coq, le malade mourra avant le chant du coq ;

Si le plomb forme l'image de quelque animal, le malade mourra certainement, mais la cause de sa mort sera produite par ce même animal ;

Si le plomb forme une plaque unie, le malade reviendra bientôt à la santé.

VIII

DIVINATION PAR LE CHAPELET

Il est des personnes — *foyers* ou *odjak* — qui peuvent annoncer et prédire à ceux qui viennent les consulter, s'ils auront des nouvelles heureuses ou malheureuses de leurs parents ou de leurs amis qui se trouvent loin du pays et même à l'étranger.

Le *foyer* tient toujours dans la main un long chapelet tout usé par l'usage; il en forme par hasard trois petits cercles et il en compte tous les grains.

Si les grains des trois cercles, comptés séparément, sont impairs, la personne consultante aura des nouvelles de ses parents et de ses amis ;

Si les grains pris séparément sont pairs, la personne ne recevra point de nouvelles ;

Si les grains de deux cercles sont impairs et les grains du troisième pairs, les nouvelles viendront mais n'auront que peu d'intérêt ;

Si les grains de deux cercles sont pairs et ceux du troisième impairs, les nouvelles seront fâcheuses.

IX

LE MAUVAIS-ŒIL

I

M. Théodore Thopdjou, le praticien, conduisait — il y a huit ans — une de ses connaissances pour visiter un vignoble à vendre dans le voisinage. Après avoir examiné cette vigne, l'ami du praticien demanda à voir celle de M. Thopdjou.

On était au mois de mai et le soleil était brûlant. Les deux hommes se reposèrent à l'ombre auprès d'une muraille. L'ami du praticien se mit à compter les grappes d'un superbe pied de vigne, n'en exceptant que celles qui se trouvaient aux extrémités des sarments. Il en compta quarante-deux.

« Voilà, dit-il tout à coup, voilà une vigne que je veux acheter. Quelle abondance ! quelle richesse ! quarante-deux grappes sur un seul cep ! »

Le temps était magnifique, venons-nous de dire. Au même instant, le ciel se couvrit de

nuages, la foudre gronda, l'ouragan se déchaîna, la grêle tomba avec violence et détruisit la récolte du vignoble.

L'année suivante, la vigne donna des grappes comme à l'ordinaire ; le cep que l'ami de M. Théodore Thopdjou avait admiré ne produisit rien pendant six ans. Il fallut que le praticien détruisît l'effet du mauvais-œil en attachant un morceau de pain bénit au cep ensorcelé. Alors le cep produisit du raisin.

II

Il y a six ans, les vignes étaient vendangées déjà depuis quelques jours. M. Théodore Thopdjou, le praticien, seul était en retard. Quelques voisines lui exprimèrent le désir d'aller voir sa vigne.

« Je ne puis leur refuser ce plaisir, pensa le praticien ; autrement mes voisines penseront que je veux épargner les quelques grappes de raisin qu'elles cueilleront au passage. »

Malgré cela, M. Th. Thopdjou craignait le mauvais-œil de ses voisines.

Il les emmena dans son vignoble le jour de la vendange. Les voisines placèrent à distance les charges (vases) à remplir.

« Il est inutile, leur dit le praticien, de mettre les charges aussi éloignées les unes des autres. Placez les trois vases sur la première division. »

Les femmes se mirent à vendanger et remplirent d'un seul cep de vigne une charge d'âne, c'est-à-dire 70 à 75 kilogrammes de raisin. C'était le meilleur cep du vignoble.

Les voisines s'écrièrent :

« Quel cep merveilleux ! Voyez, il a donné une charge de raisin ! »

Le cep ne donna plus jamais un seul grain de raisin.

III

M. Théodore Thopdjou vendit, il y a dix ans, à un cultivateur turc, un taureau de quatrième année que le fermier attela avec un buffle pour cultiver ses champs

Il vint à passer un *muphti* — docteur de la loi musulmane — nommé Hadji-Béï.

« Grand Dieu ! quel robuste taureau ! s'écria le muphti. Il peut labourer attelé avec un buffle ! »

Sur l'instant, le taureau tomba raide mort.

IV

Le praticien avait deux jumeaux de six mois que sa femme conduisit à l'enterrement d'un prêtre mort il y a dix ans.

Une femme dont les enfants mouraient en

bas âge, la nommé Pélagia Boyadji-Kiz, âgée actuellement de 50 ans, s'écria en voyant l'un des jumeaux :

« Quel bel enfant ! Et combien sont heureuses les mères qui possèdent de si jolis garçons ! »

Aussitôt l'enfant se mit à pleurer et à crier. Au bout de cinq jours, il mourut.

V

La femme du praticien, n'ayant pas fait de feu chez elle, alla chez une de ses voisines pour faire bouillir le lait de ses moutons. Lorsqu'elle eut achevé cette opération, elle versa le lait dans deux vases de terre qu'elle emporta chez elle. A peine fut-elle rentrée, que les vases se défoncèrent et que le lait fut perdu.

Le mauvais-œil de la voisine avait causé cet accident. Cette dernière femme était jalouse de ce que le lait de la femme du praticien était cent fois meilleur que le sien.

VI

Lorsque l'on commence à traire les brebis ou les vaches, on fait cailler le premier lait et on va l'offrir aux voisins qui n'en ont point.

Un jour, la femme du praticien offrit à sa voi-

sine du lait caillé si épais et si crémeux qu'on pouvait retourner le vase sans renverser le lait. Le soir même la meilleure brebis rentra malade à la maison ; ses mamelles étaient gonflées par une affection particulière qui ne pouvait venir que du mauvais-œil de la voisine. Le lendemain, la brebis mourut.

VII

Le praticien avait un grand nombre de ruches qui lui donnaient un miel excellent. Il ne faut point laisser compter ses ruches par un étranger, par crainte du mauvais œil. Aussi, lorsque les employés des contributions indirectes arrivaient pour la taxe, M. Théodore Thopdjou les priait de ne point aller compter ses ruches, et il leur en déclarait honnêtement le nombre exact.

Un jour, un employé inflexible ne se rendit pas à ses prières et, une à une, compta les ruches du praticien. Cette année-là, M. Thopdjou perdit soixante ruches. Au bout de trois ans, il ne lui en restait pas une.

VIII

Il y a vingt ans, la mère de M. Jean Nicolaïdes vit une belle génisse qui buvait à la fontaine.

Une femme turque qui passait s'écria :

« Quelle belle génisse ! »

Au bout de quelques heures, l'animal mourut après des douleurs épouvantables.

IX

L'année dernière, une femme avait distillé de l'eau-de-vie d'une qualité exceptionnelle. Elle en offrit un verre à l'une de ses voisines, qui s'écria :

« Quelle eau-de-vie excellente ! »

Sur l'instant le vase se défonça et le contenu se répandit sur le sol.

X

Un homme — c'est Mme Nicolaïdes qui le raconte — avait par excellence le don du mauvais-œil.

Un de ses voisins, qui ne croyait point à ce pouvoir, l'invita à aller sur le bord de la mer faire une épreuve concluante. L'homme accepta.

Quand on fut sur le rivage :

« Vois-tu ce vaisseau ? demanda l'incrédule.

— Je ne le vois pas.

— Regarde attentivement de ce côté.

— Je ne vois rien. Ah ! que tes yeux sont pénétrants ! »

Au même moment, l'incrédule devint aveugle.

XI

La dame Maria Altina-Keri, âgée de 70 ans, était fort jolie dans sa jeunesse. Une femme au mauvais-œil lui dit :

« Que tu es belle, mon enfant ! quels beaux yeux tu possèdes ! »

Aussitôt la malheureuse jeune fille sentit ses yeux se brûler. Au bout de quelques jours elle était borgne.

XII

Les jeunes filles portent des bracelets de cristal de roche. Il est arrivé plus d'une fois que ces bracelets se sont brisés en mille morceaux par l'effet du mauvais-œil.

XIII

La dame Stavrini, aujourd'hui dans sa soixante-seizième année, passe pour être douée du mauvais œil.

Le soir, lorsque les femmes vont s'asseoir aux portes des maisons, la Stavrini dit parfois en voyant passer une jeune femme ou une jeune fille, qui, la cruche sur l'épaule, s'en va à la fontaine :

« Voisines, voulez-vous que je fasse glisser cette jeune femme ? Voulez-vous que je fasse briser la cruche de cette jeune fille ? »

La vieille n'a qu'à regarder la passante, et aussitôt celle-ci glisse et brise sa cruche.

XIV

Il est des moyens de reconnaître les personnes douées du mauvais-œil ; il en est aussi pour éviter les facheux effets de la *jettatura*.

Lorsqu'on offre à une personne du lait caillé ou tout autre objet ou chose, on ne doit point le donner intact ; il faut en enlever une petite portion, soit avec une cuiller, soit avec un couteau.

XV

Lorsqu'on fait voir le trousseau d'une jeune fille aux parents du fiancé, on attache à la garderobe un chapelet composé avec le fumier de l'âne.

XVI

Sur les maisons nouvellement construites, on attache un œil, des œufs vides ou de vieux souliers.

XVII

Une personne qui sait avoir le don du mauvais-œil peut en conjurer les effets. Lorsque cette

personne voit un enfant, un animal, un arbre chargé de fruits, une jolie maison, elle fait semblant de cracher par trois fois sur cette personne, cet animal ou cette chose, et dit :

« Que c'est laid ! que c'est mauvais ! que c'est vilain à voir ! »

Après cela, l'individu peut caresser et admirer à loisir la personne ou la chose qui l'a frappé par sa beauté ou par ses charmes.

XVIII

Lorsqu'on voit un arbre chargé de fleurs ou de fruits, une jolie maison, un bel habit, un enfant bien portant, une jeune fille ravissante, généralement un objet, une chose, un animal ou un individu qui peut attirer l'admiration, on dit :

« Mâ ch' Allah ! (1) comme c'est beau ! »

On se sert de cette expression à tout instant.

XIX

Afin de préserver un enfant du mauvais-œil, on lui attache deux boules de couleur, l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos, afin que le mauvais-œil tombe sur la boule, de quelque côté que vienne l'enfant.

(1) *Mâ ch' Allah !* (arabe) ; c'est-à-dire : *Ce que veut Dieu !*

Les jeunes filles en portent souvent dans les tresses de leur chevelure.

XX

Pour préserver du mauvais-œil les petits enfants, on leur attache un talisman sur le *fez* (1). Ce talisman sert aussi pour les bestiaux.

Il doit contenir : du cumin noir, de l'ail à un seul grain, de l'alun et de l'œillet ; il doit aussi se terminer par un morceau bifurque — en cornes — du bois d'un certain arbre nommé en turc *dardagann*.

Quelquefois on se contente des cornes du *dardagann*.

XXI

Si l'on connaît la personne dont le mauvais-œil a porté malheur à quelqu'un, on lui coupe un morceau de son habit le plus précieux, et on en fait une fumigation.

XXII

Si une personne douée du mauvais-œil dit à un enfant, sans se servir de l'expression *Má ch' Allah :*

(1) *Fez*, bonnet rouge que portent les Turcs et les Grecs.

« Comme il est beau ! »

La mère de l'enfant dit à cette personne :

« Que ton œil soit au c... de mon enfant ! »

Grâce à cette formule grossière, l'enfant est préservé des conséquences fâcheuses du mauvais-œil.

XXIII

Il est des femmes *foyers* — *odjak* — qui peuvent reconnaître si une personne est atteinte du mauvais-œil.

Le *foyer,* nommé *femme à la bonne main,* attache un œillet au bout d'une aiguille et l'approche de la flamme d'une bougie ; par trois fois elle recommence cette opération.

Si l'œillet éclate trois fois avec bruit, cela prouve que l'homme est sérieusement atteint du mauvais-œil.

S'il éclate deux fois, la personne n'est que légèrement atteinte.

S'il n'éclate qu'une fois, — ce qui n'arrive que fort rarement, — c'est que l'homme n'a rien à redouter.

XXIV

Les femmes turques ont un autre moyen de divination :

La *femme à la bonne main* fond du plomb dans

un vase ; elle met sur un crible une assiette pleine d'eau ; elle y verse le plomb fondu en tenant le crible, la première fois sur la tête du malade, la deuxième fois sur la poitrine et le ventre, et la troisième sur les genoux. Le plomb tombant dans l'eau fait du bruit ; c'est à ce bruit que le *foyer* reconnaît la personne au mauvais-œil.

L'*odjak* crie :

« Que les yeux lui crèvent ! qu'elle devienne aveugle pour avoir atteint *un tel* du mauvais-œil ! »

Cette opération se renouvelle trois fois par jour, et ordinairement trois jours de suite. Au bout de ce temps, le malade est guéri.

La forme du plomb refroidi dans l'eau indique à l'*odjak* non seulement quelle partie du corps est atteinte, mais encore quelle est la personne qui a jeté le mauvais-œil sur le malade.

XXV

Lorsque l'on pense qu'un malade est atteint du mauvais-œil, on fait venir la *femme à la bonne main*. Celle-ci se met à frotter le ventre du patient en lançant des imprécations contre le *jettatore*. Elle commence à bâiller et à roter fortement et sans discontinuer.

Plus ces bâillements et ces rots sont fréquents, plus les coups du mauvais-œil sont à craindre.

L'*odjak*, pour combattre le soulèvement du cœur durant cette opération, et aussi pour ne point s'attirer le mauvais-œil, prend un morceau de pain des mains du malade. Grâce à ce pain, les douleurs du mauvais-œil se partagent entre le patient et le *foyer*, et bientôt le malade est guéri.

Disons en terminant que la croyance au mauvais-œil est si fortement enracinée dans l'esprit des Orientaux — Turcs et Chrétiens — qu'on lapiderait celui qui assurerait n'y point croire.

X

LES GROTTES DES QUARANTE

Auprès du village de M. Jean Nicolaïdes, se trouvent des grottes que l'on nomme les *Grottes des Quarante* et qui servent de résidence aux *génies*.

Plus d'une fois, les gens du pays, revenant de leur travail, ont vu ces grottes magnifiquement illuminées.

Les *djinns* y célèbrent leurs fêtes et leurs noces. Ces génies sont fort obligeants et ne sont point les ennemis des hommes. Quelquefois, surtout au commencement du mois lunaire, ils invitent les femmes de passage et leur font prendre part à leurs réjouissances.

Il y a une trentaine d'années, une femme turque de la famille d'Horoumm, fut enlevée dans les Grottes des Quarante. Elle y resta trois jours et trois nuits.

Les génies étaient revêtus des habits des femmes du village. La femme Horoumm en re-

connut quelques-uns et particulièrement celui de la fille de Hassan-Agha (le seigneur du village). La femme s'approcha doucement du *djinn* vêtu de cet habit, dont elle détacha délicatement un pan.

Elle apprit que les vêtements déposés dans les garde-robes sans invocation du Prophète, de Jésus-Christ ou de la Vierge, étaient enlevés par les génies lorsqu'arrivaient les jours de fêtes.

Au bout de trois jours, la femme Horoumm revint au village et raconta ce quelle avait vu chez les *djinns*. Les matrones se mirent à rire, disant qu'elle avait l'esprit dérangé.

« Vous ne voulez pas me croire, s'écria la femme Horoumm. Eh bien ! allez voir le vêtement neuf de la fille de Hassan-Agha ; j'en ai coupé un pan chez les génies. »

Les femmes allèrent chez Hassan-Agha et purent se convaincre que la visiteuse des *djinns* avait raison.

XI

LES GÉNIES DE L'IÏLANLY-DAG

Aux environs de Césarée, sur la route d'Indgé-Sou, se trouve une montagne connue sous le nom turc de Iïlanly-Dag, — Montagne des Serpents.

Il y a une dizaine d'années, un derviche arabe prit avec lui quatre hommes du pays et les emmena sur l'Iïlanly-Dag, dans une grotte où il prétendait qu'un trésor était caché.

Lorsqu'on fut arrivé, le derviche plaça ses compagnons à l'entrée de la grotte, traça un cercle autour de lui (1), et se mit à lire dans un livre qu'il avait apporté.

Presque aussitôt les quatre indigènes aperçurent près de l'ouverture de la grotte une jeune fille de la race des Gnomes et qui était divinement belle. En main, la jeune fille tenait une épée nue

(1) Ce cercle magique a pour objet de tenir les mauvais génies à distance.

qu'elle faisait tournoyer, menaçant d'en frapper quiconque essaierait de pénétrer dans la grotte.

« Avancez ! cria le derviche ; n'ayez point crainte ! vous trouverez un amoncellement d'or et de pierreries ! »

Les indigènes obéirent et purent apercevoir dans l'intérieur de la grotte les immenses trésors dont le derviche leur avait parlé.

L'Arabe continuait sa lecture, mais les indigènes n'osaient davantage s'approcher du génie à l'épée flamboyante. Tout à coup le derviche s'arrêta :

« Avancez-vous encore, dit-il, et prenez tout autant d'or que vous en pourrez emporter. Mais gardez-vous de penser à mal agir contre le génie. »

La jeune fille cessa de faire tournoyer son épée, et les hommes commencèrent à remplir d'or et de pierreries les sacs qu'ils avaient apportés.

Malheureusement, des pensées coupables entrèrent dans le cœur des indigènes à la vue de cette femme si belle, que chacun d'eux eût voulu posséder. Le derviche le comprit et se remit à lire ; la jeune fille reprit son glaive et courut aux hommes ; elle en précipita deux hors de la grotte et les deux autres s'évanouirent de frayeur.

Le derviche dut au cercle magique et à une invocation pressante au Prophète de n'être point

frappé par la jeune fille. Il abandonna ses compagnons sur la Montagne aux Serpents et retourna à Césarée.

Le lendemain, des gens d'Indgé-Sou vinrent sur l'Iïlanly-Dag et trouvèrent les quatre compagnons du derviche étendus la face contre terre. Ils étaient morts.

XII

LES GÉNIES EV-SAHIBI

DANS certaines habitations, il est des génies nommés en turc *Ev-Sahibi,* le Maître ou la Maîtresse de la Maison. Ces génies sont de deux sortes, les bons et les mauvais.

Les mauvais génies détruisent tout ce qu'ils trouvent à leur portée ; ils portent la nourriture dans les maisons des voisins ; ils font du bruit, du tapage et empêchent les gens de parler, de s'entendre ou de dormir.

Les bons génies, par contre, apportent chez leurs hôtes tout ce qu'ils trouvent de joli dans la maison des voisins ; ils protègent les gens de la demeure et font réussir leurs projets. La ménagère peut être négligente, paresseuse, portée à la dépense, les bons génies font le travail, rendent nettes les chambres, multiplient les vivres et l'argent.

Le bon génie *Ev-Sahibi* porte un costume de nouvelle mariée ; sur ses habits sont des rangées

de clochettes fort petites qui annoncent son passage dans la maison ; il est chaussé de bottes rouges et daigne se montrer quelquefois aux yeux de ses maîtres.

XIII

LES GÉNIES DES ÉCURIES

Il y a des génies qui s'attachent aux écuries ; ils tressent les crins des chevaux, montent sur le dos des pouliches et des poulains, et courent toute la nuit par les vallées et les montagnes. Le matin, on trouve les pauvres animaux exténués de fatigue et couverts de sueur.

Comme on le voit, ces génies rappellent trait pour trait le *Drac* du Midi si bien décrit dans le charmant ouvrage d'Hippolyte Babou : *Les Païens Innocents*.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS. VII

PREMIÈRE PARTIE

CONTES

I. Le Roman du Renard. 1
II. Le Fils du Laboureur et ses Six Compagnons. . . 43
III. L'Anneau de Bronze. 57
IV. Les Trois Robes merveilleuses. 75
V. Marietta et la Sorcière, sa Marâtre. 91
VI. La Fille du Roi et le Garçon de Bains. 107
VII. La Tête Enchantée. 127
VIII. La Mort et le Paysan. 144
IX. Le Pauvre au pays d'Ali-Vâhchi. 151
X. Le Cordonnier au couvent des 360 Religieuses. . 160
XI. La Fortune et le Bûcheron. 168
XII. Les Démons eux-mêmes ont peur des Femmes. . 173
XIII. L'Homme à qui fut refusée l'entrée de l'Enfer. . . 178
XIV. Le Sacristain et le Diable. 180
XV. Le Vieux Chat et les Souris. 182
XVI. Méthel. 184
XVII. Le Moineau et ses Enfants. 186

DEUXIÈME PARTIE

LES LÉGENDES

A. — Légendes pieuses

Pages

I. Saint Basile et Julien l'Apostat.. 187
II. Le Pèlerinage de la montagne de Saint-Basile, à Césarée. 191
III. Le Couvent de Saint-Mamas. 193
IV. Image de Saint-Ménas. 195
V. Le Pèlerinage au Tombeau de Saint-Jean Chrysostôme. 196
VI. Le Chef de Saint Jean-Baptiste à Césarée. . . . 198
VII. Le Pèlerinage de Sainte-Macrine. 204
VIII. Le Moulin d'Hadji-Békir. 210
IX. Miracles de Tour-Hassan-Véli et de Cheikh-Djoban. 212
X. Les Descendants de Cheikh-Tour-Hassan-Véli. . 216
XI. Hadji-Ephraïm-Teuvletlou. 218
XII. Les Légendes de l'Arche de Noé. 222
XIII. Pourquoi les Juifs ne s'établissent point à Césarée. 224

B. — Légendes des Animaux

I. L'Hirondelle et le Serpent. 227
II. Le Chat et le Prophète. 232
III. La Perdrix et le fils d'Ali. 234
IV. Le Venin du Serpent. 237
V. Le Marchand et le Serpent. 238

C. — Légendes diverses

Pages
I. Pourquoi les Bergers ont le droit de voler. . . . 241
II. Pourquoi le Blé n'a qu'un épi. 243
III. Le Derviche alchimiste. 244
IV. Les Césariotes Teinturiers d'Anes 247
V. Le Diable inventeur du Gouvernail. 250
VI. Le Renard et Saint-Georges.. 252

TROISIÈME PARTIE

CHANSONS, DEVINETTES, PROVERBES

§ I. — Chansons

I. La Sœur du Janissaire. 255
II. La Chanson d'Adana. 258
III. Chanson du mont Yildiz. 260
IV. Regrets. 261
V. Chanson de la Mariée oubliée. 262
VI. Chanson de la Mariée. 264
VII. Le Vaisseau d'Égypte. 266
VIII. Myriologue du Vaisseau en péril. 267
IX. Myriologue d'un Père sur son Fils. 269
X. Myriologue d'une Mère. 273

§ II. — Devinettes ou Énigmes populaires

Devinettes ou Énigmes populaires. 276

§ III. — Proverbes

Proverbes. 283

QUATRIÈME PARTIE

COUTUMES ET CROYANCES

§ I. — Les Fêtes

Pages

I. Le Jour de l'An et les Étrennes. 291
II. La Fête de Saïa. 293
III. Les Djémilé de Février. 296
IV. Le premier Mars. 297
V. Le Carnaval. 300
VI. Le Carême. 301
VII. Les Feux de la Saint-Jean. 304
VIII. Veille de l'Assomption. 306

§ II. — La Naissance, le Mariage et les Funérailles

I. La Naissance. 307
II. L'Enfant et le Djinn. 312
III. Les Fiançailles et le Mariage. 314
IV. La Mort. 320

§ III. — Les Jeux

Jeu de la Bague. 325

§ IV. — Croyances et Superstitions.

I. Le Foyer de l'Al. 330
II. Le Foyer de la Jaunisse. 333
III. Le Foyer des Maladies des Animaux 335
IV. La Fontaine d'Evérek. 337
V. Le Télicly-Caïa. 338

Pages

VI. Croyances diverses. 339
VII. Divination par le Plomb fondu. 342
VIII. Divination par le Chapelet. 343
IX. Le Mauvais-Œil. 344
X. Les Grottes des Quarante. 357
XI. Les Génies de l'Ilanly-Dag. 359
XII. Les Génies *Ev-Sahibi*. 362
XIII. Les Génies des Écuries. 364

TABLE DES MATIÈRES. 365

OUVRAGES DE M. HENRY CARNOY

Littérature orale de la Picardie (Contes, Légendes, Chansons) ; 1 vol. in-8 écu elzévir (tome XII de la *Collection des Littératures populaires de toutes les Nations*) ; Paris, 1883 ; Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs. (*Médaille d'or de la Société des Sciences de Lille, en* 1883.)

L'Algérie traditionnelle ; *Contributions au Folk-Lore des Arabes* (Légendes, Contes, Chansons, Musique, Mœurs, Coutumes, Fêtes, Croyances, Superstitions, etc.), 1 vol. gr. in-8 raisin, de 290 pp. ; Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs. (*En collaboration avec M. A. Certeux.*)

Contes français ; 1 vol. elzévir de 312 pages ; Paris, 1885 ; Ernest Leroux. (Ouvrage augmenté des *Contes picards* publiés dans le tome VIII de la *Romania.*)

Les Légendes de France ; 1 vol. elzévir gr. in-4 de 312 pages avec 55 dessins de Ed. Zier ; Paris, 1855 ; A. Quantin, éditeur.

La Nuit de Noel ; 1 vol. in-8 de 288 pages avec 85 dessins de Chovin ; Paris, 1886 ; A. Quantin, éditeur.

Hans Mertens ; 1 vol. in-8 de 284 pages avec 80 dessins de Chovin ; Paris, 1887 ; A. Quantin, éditeur.

Contes bleus ; 1 vol. in-24, avec dessin de Armand Beauvais ; Paris, 1887 ; A. Dupret, éditeur.

EN PRÉPARATION

Le Folk-Lore de Constantinople ; 1 vol.

Achevé d'imprimer le 20 novembre 1888

par Durand imprimeur à Chartres

pour Maisonneuve et Ch. Leclerc

libraires-éditeurs

à Paris

GR15 .L77 v.28
Traditions populaires de l'Asie Mineure
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00024 9906